







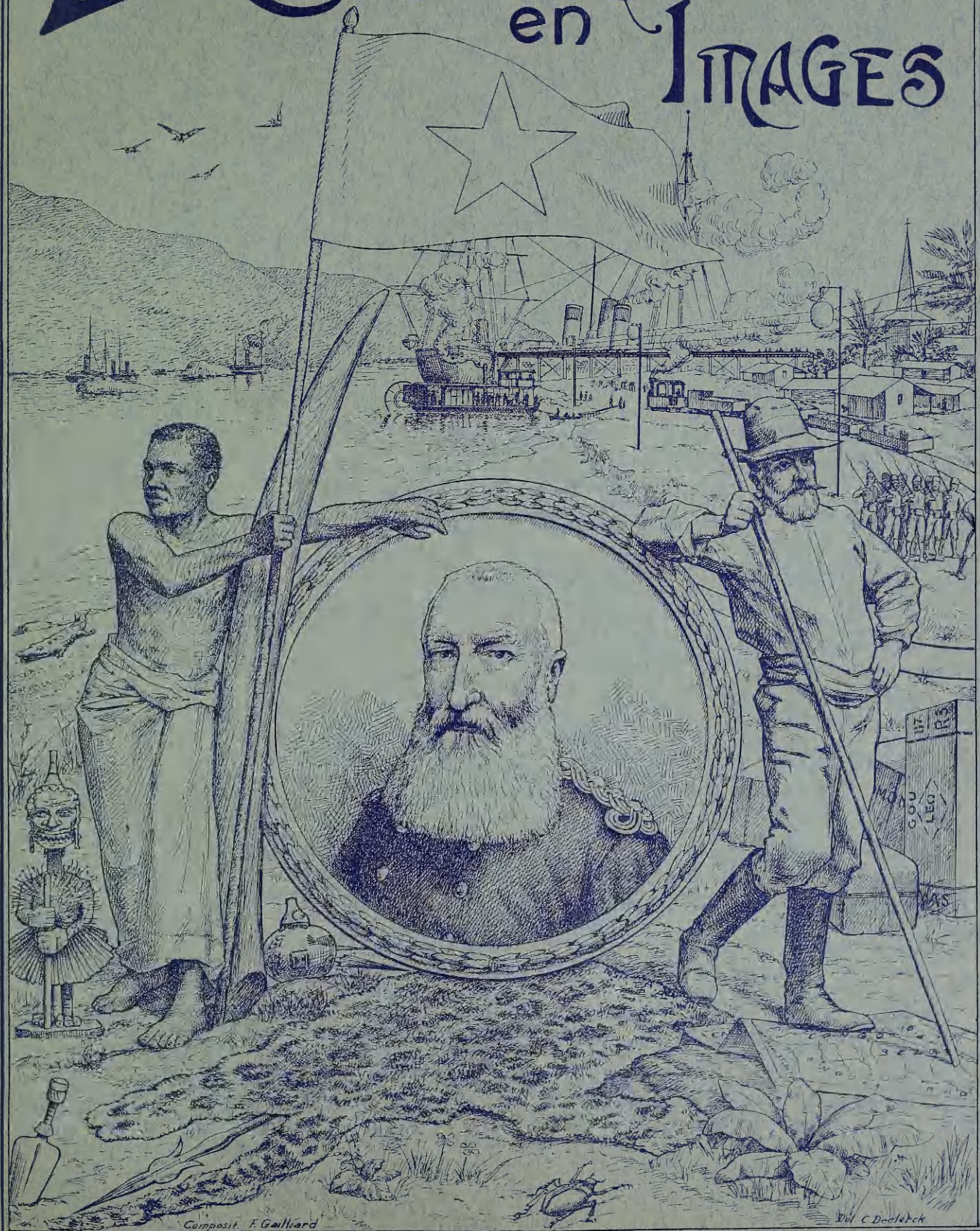
891928

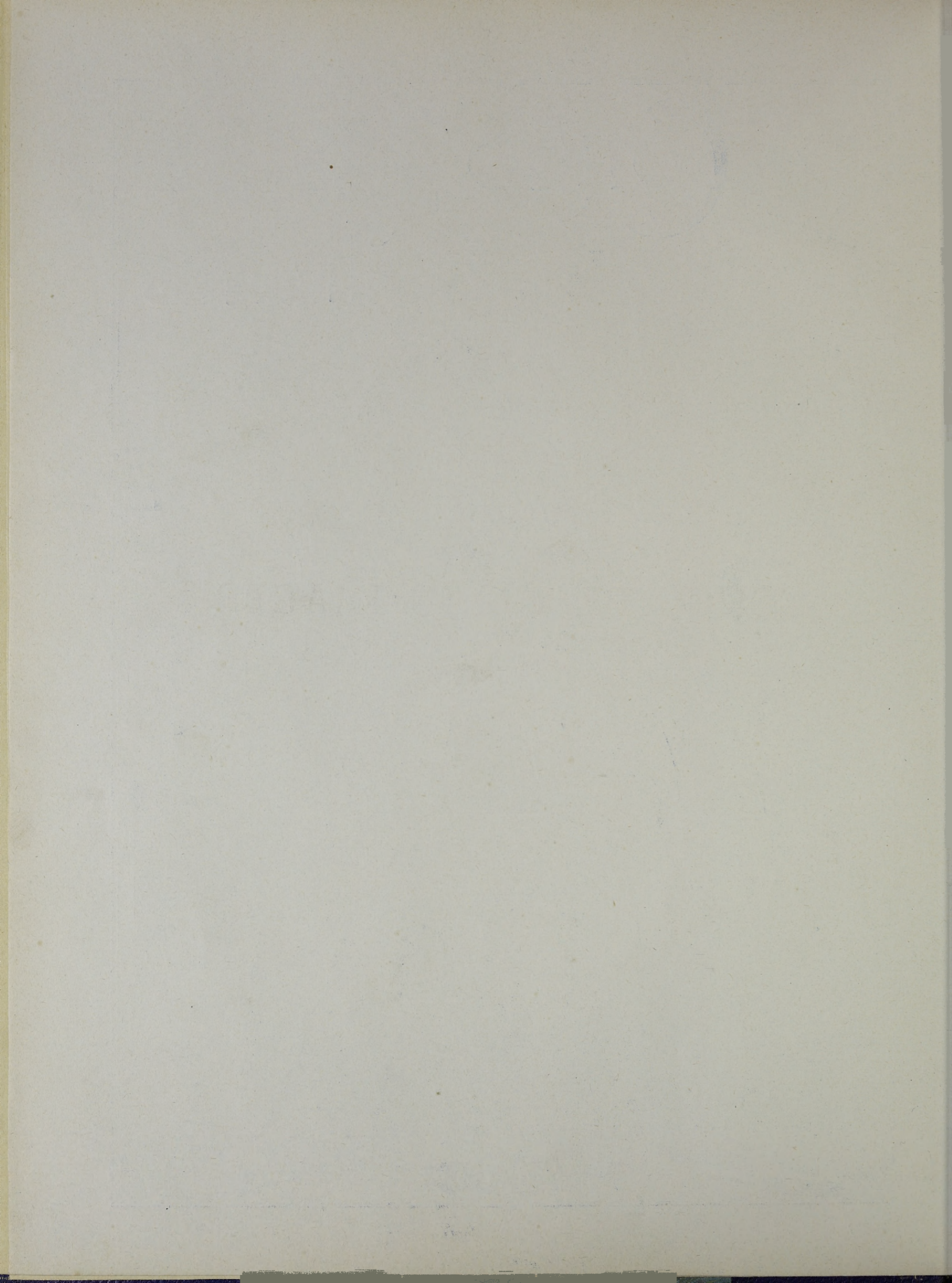
UNION
D'ETUDES GRAPHIQUES
DE BRUXELLES

285

H.

Le CONGO BELGE en IMAGES





LE
CONGO BELGE EN IMAGES

Bruxelles. — Imprimerie J. JANSSENS, 7, impasse du Sureau.

LE CONGO BELGE

EN IMAGES



HISTOIRE — HABITANTS

MŒURS

CIVILISATION

PORTRAITS
DES EXPLORATEURS

TYPES

PAYSAGES

VUES

FAUNE

FLORE

CE QUE L'ON PEUT
Y VENDRE

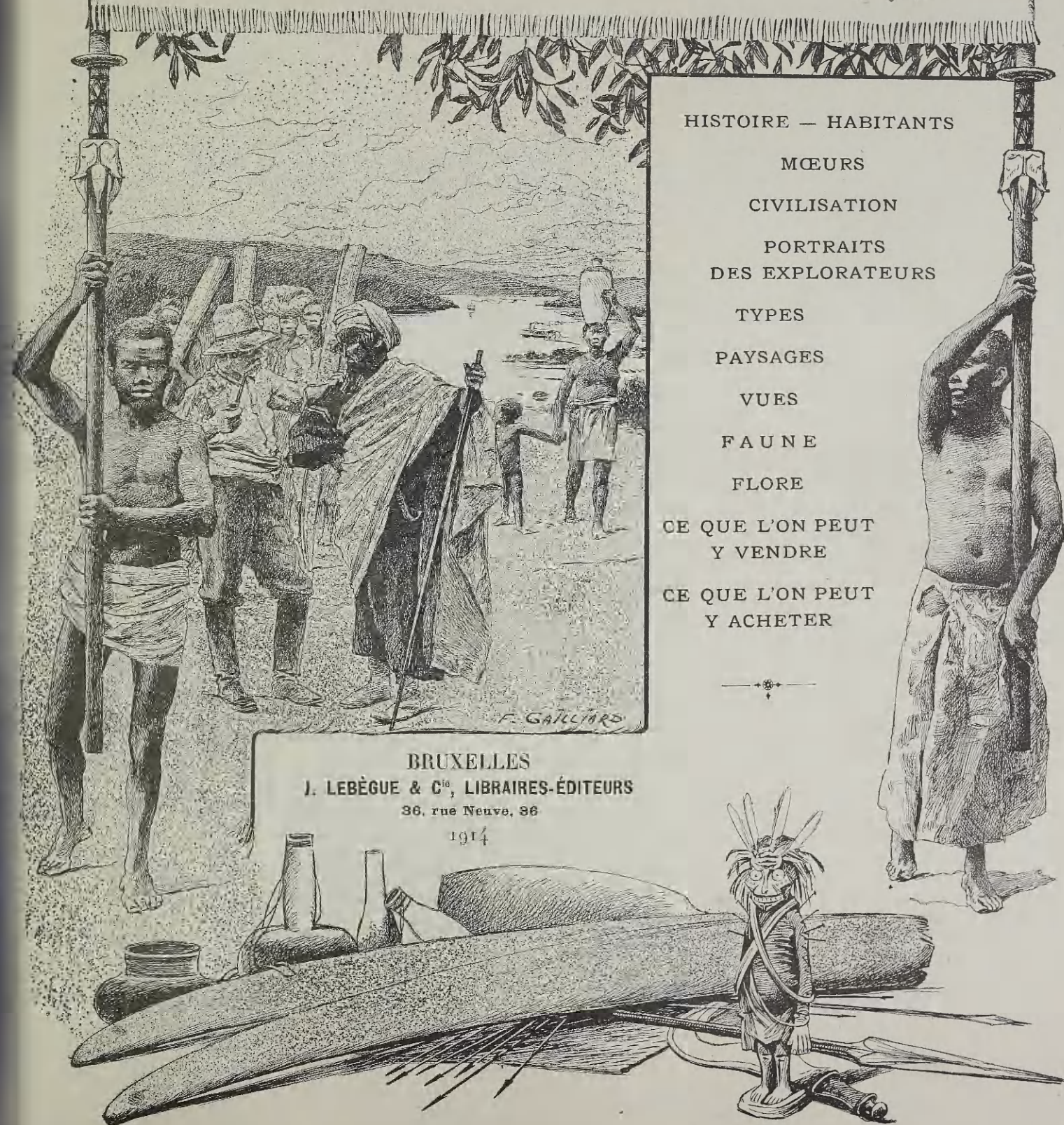
CE QUE L'ON PEUT
Y ACHETER

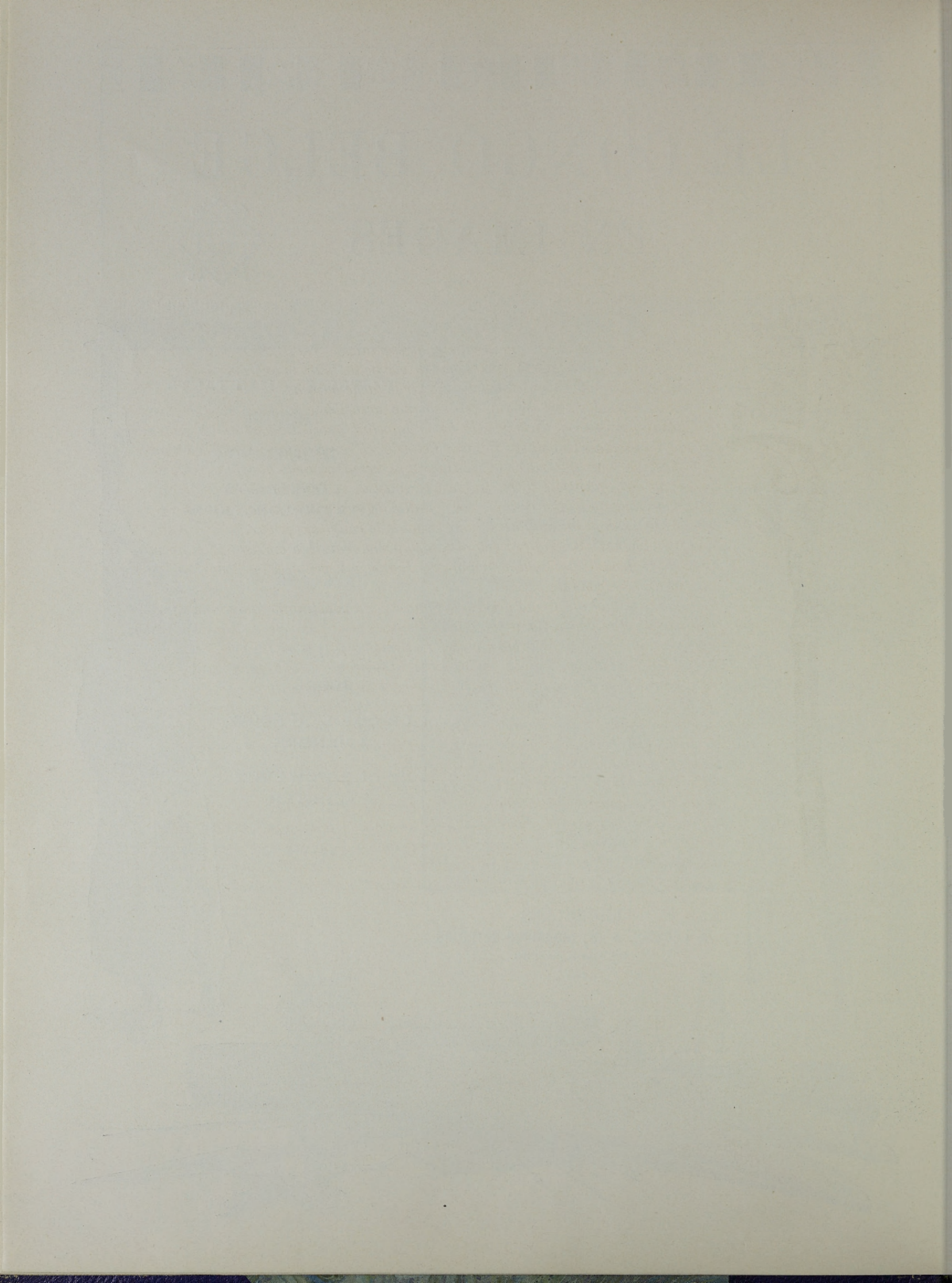
BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

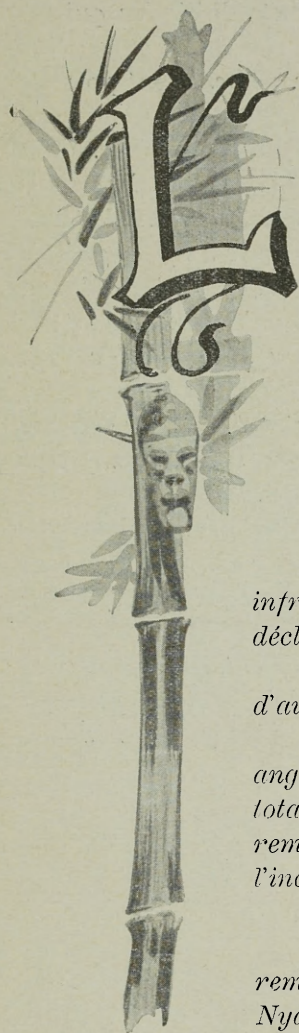
36, rue Neuve, 36

1914





PRÉFACE



ES meilleurs atlas de géographie présentaient, vers 1850, une carte de l'Afrique dont la partie centrale était vierge de toute indication ; il y avait là un espace immense qui formait une large tache blanche.

Au nord, on voyait bien, comme actuellement, mais avec moins de détails, le Maroc, l'Algérie, que l'on appelait aussi Barbarie, les régences de Tunis et de Tripoli et l'Egypte. Cette dernière s'étendait jusqu'à Karthoum. A l'ouest, le long du tracé du continent, se remarquaient quelques indications telles que Sénégal, Côte d'Or, Guinée, Benguella. A l'est, on voyait, plus au sud de l'Abyssinie, le vague contour en pointillé de lacs entrevus par quelques rares explorateurs dont on exaltait l'audace ; mais le cours supérieur du Nil restait à l'état d'hypothèse. Au sud, la colonie du Cap s'ouvrait à la civilisation et au nord de celle-ci deux républiques, Orange et Transvaal, peuplées de Boers nomades, étaient à peine connues.

Rien entre le sud du grand désert, le Sahara, qui constituait alors une barrière infranchissable, et le fleuve Zambèse, dont le cours n'était pas relevé. Les géographes déclaraient cette région inhabitable à cause du climat.

Des voyageurs avaient parcouru les rives du Sénégal, de la Gambie et du Niger ; d'autres avaient relevé le cours du fleuve Orange et du Limpopo.

Le long des côtes, on voyait, sur cette carte, l'indication de quelques comptoirs anglais et portugais, et le sultanat de Zanzibar étendait son pouvoir sur la presque totalité de la côte orientale. Sur les bords de cet énorme contour, de place en place, on remarquait l'embouchure de cours d'eau dont le tracé pointillé serpentait vers l'inconnu. L'une de ces embouchures portait le nom de Zaïre ou Congo.

Voilà ce que nous présentait la carte de l'Afrique vers 1850.

La pénétration vers le centre fut lente, mais elle donna, de 1849 à 1870, de remarquables résultats. C'est d'abord Livingstone découvrant les lacs Ngami et Nyassa, de 1849 à 1859, relevant le Zambèse dont il remonta le cours en atteignant le lac Dilolo, de peu d'étendue, mais très important en ce que le célèbre explorateur le considérait comme étant le point de partage des eaux des deux bassins du Zambèse et du Zaïre ou Congo. C'est ensuite du Chaillu explorant le Gabon et l'Ogowé de 1856 à 1859 et de 1863 à 1869. C'est Burton découvrant, en 1858, le lac Tanganyka. C'est Speke et Grant visitant, en 1861, le lac Victoria Nyanza dont ils relèvent le contour. C'est enfin Baker qui parcourt les rives de l'Albert-Nyanza en 1864.

La tache blanche du centre africain tendait à diminuer, mais elle restait bien grande encore, lorsqu'on apprit avec étonnement, en 1878, que Stanley, parti de Zanzibar à la découverte des grands lacs, venait d'arriver à l'embouchure du Congo. Il s'était engagé à l'aventure sur un large cours d'eau qui se dirigeait vers le nord, et se croyait sur le Nil, s'attendant à débarquer quelque part en Egypte, lorsqu'il constata que le fleuve sur lequel il naviguait en pirogue, ayant dépassé l'équateur, se dirigeait vers l'ouest, recoupait la ligne équinoxiale et descendait vers le sud décrivant ainsi une boucle immense. Après des difficultés inouïes occasionnées autant par de nombreuses cataractes qui interrompaient la

navigation, que par l'hostilité des indigènes, Stanley était parvenu à la côte occidentale : le Congo venait d'être parcouru en entier par le plus hardi et le plus énergique des explorateurs.

Mais c'était à la Belgique qu'était réservée la gloire d'explorer cet espace de plus de cinq cents lieues de côté qui s'étend du Gabon au lac Tanganyka et du 10^e degré de latitude nord au 10^e degré sud. Là se retranchaient les derniers mystères du continent noir.

Quarante ans après, ce continent, d'abord l'objectif de l'Association Internationale Africaine, ensuite le territoire de l'État Indépendant du Congo, avait été parcouru dans tous les sens par une poignée de Belges, dont l'énergie n'a d'égale que l'inlassable ténacité de la Haute Initiative qui les guidait.

Beaucoup sont morts à la tâche, mais pour un qui tombait, dix autres se présentaient pour le remplacer.

Aujourd'hui, l'ancienne partie blanche de la carte de l'Afrique s'appelle le **Congo belge**. C'est une colonie en pleine marche vers le progrès, soixante-quinze fois aussi grande que la mère patrie, quatre fois grande comme la France, traversée par un fleuve que l'on peut se représenter comme le tronc recourbé d'un arbre immense, dont les branches mères sont des rivières larges comme les plus grands fleuves de l'Europe. C'est l'Oubangî avec son affluent l'Ouelé ; c'est le Kasai avec le Kwango, le Sankuru, le Mfini, la Busira, c'est l'Aruvimi ; c'est le Lomami, pour ne citer que les principaux, dont les affluents rayonnent innombrables et se ramifient de façon à constituer un réseau navigable de plus de quinze mille kilomètres d'étendue.

Le long de ces cours d'eau ou à proximité de ceux-ci sont établis des postes d'État, au nombre de plus de trois cent cinquante, étendant leur protection sur les villages indigènes, sur les comptoirs commerciaux, sur les missions religieuses.

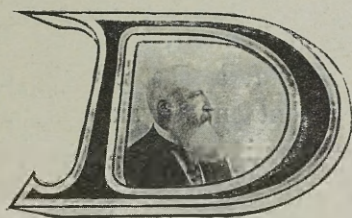
Un bassin navigable, vaste comme celui du majestueux Amazone, le plus grand fleuve de l'Amérique du Sud, est ouvert au commerce et à la civilisation. Il est habité par vingt millions de noirs délivrés du joug arabe, affranchis du cauchemar de l'horrible traite qui décimait autrefois ces misérables populations.

Nous retraçons au cours de ce volume les principaux épisodes de cette colossale entreprise ; nous en examinons les résultats et si nous réussissons à faire partager à nos lecteurs la légitime fierté que nous ressentons à la pensée que nous devons cela à nos compatriotes dont plusieurs, le plus grand nombre, sont de véritables héros, nous estimerons que nous aurons réussi dans notre tâche.



LE CONGO BELGE EN IMAGES

AVANT-PROPOS



De tous les pays de l'Europe, la Belgique est l'un des plus petits en étendue, il est un des plus importants de la terre entière, au point de vue de la civilisation, du commerce, de l'industrie, des sciences et des arts. On peut être fier, et à juste titre, d'une patrie qui a produit de grands magistrats aussi bien que de grands guerriers, des architectes incomparables et des peintres hors ligne, des ingénieurs illustres et des ouvriers de tous métiers recherchés en tous lieux, de Bruxelles à Chicago, de Liège à Moscou.

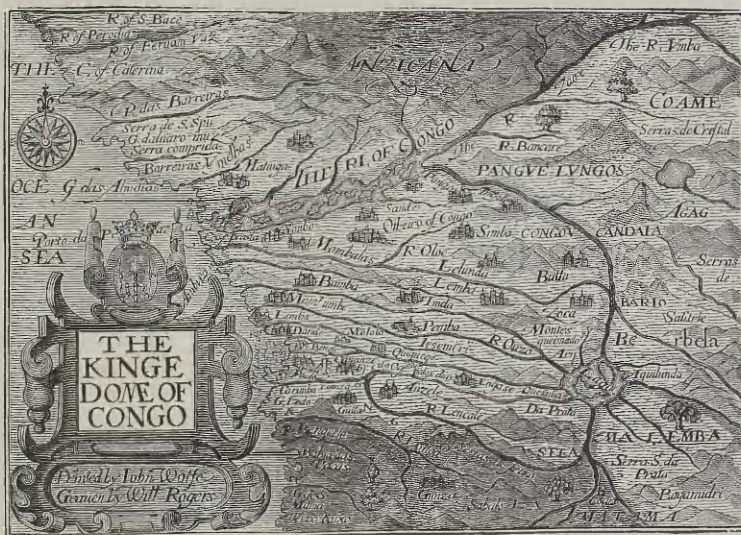
Mais, cette féconde Belgique, notre mère, est aujourd'hui à l'étroit dans ses frontières, la maison est devenue trop petite pour la famille, la salle à manger déborde de convives.

En y bien réfléchissant, de bons esprits ont su trouver un remède à ce fâcheux état de choses; la Belgique était trop petite, ils l'ont agrandie; elle regorgeait de produits de toute espèce et ne savait où les déverser, ils ont trouvé un débouché pour le trop-plein de ses fabriques, de ses magasins.

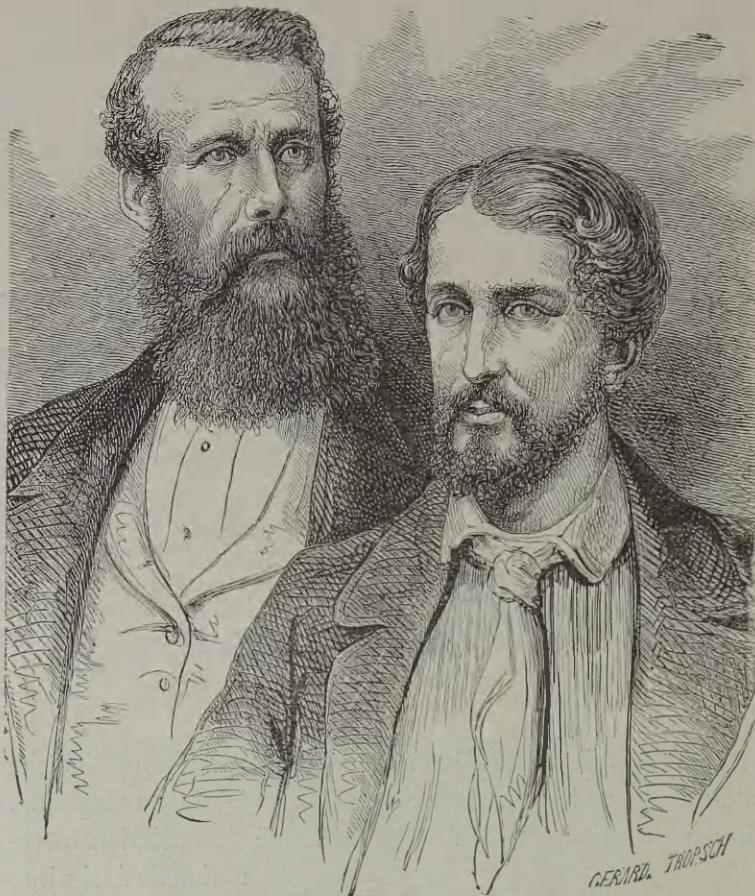
Et le Roi des Belges a fondé l'Association Internationale Africaine, devenue par la suite l'État Indépendant du Congo, aujourd'hui notre colonie: le Congo belge.

L'Afrique (peut-être à cause de la couleur foncée de ses habitants) a été un peu la Cendrillon de ce globe. Comme celle-ci, l'Afrique a été méprisée, dédaignée, oubliée; et

la vieille Asie, la jeune Amérique et sa cadette l'Australie l'ont primée jusqu'ici. Mais son jour est enfin venu et encore une fois, comme Cendrillon, il semble que l'Afrique va éclipser pour de bon ses sœurs les autres parties du monde.



CARTE DU CONGO D'APRÈS FILIPPO PIGAFETTA (1591).



BURTON ET SPEKE.

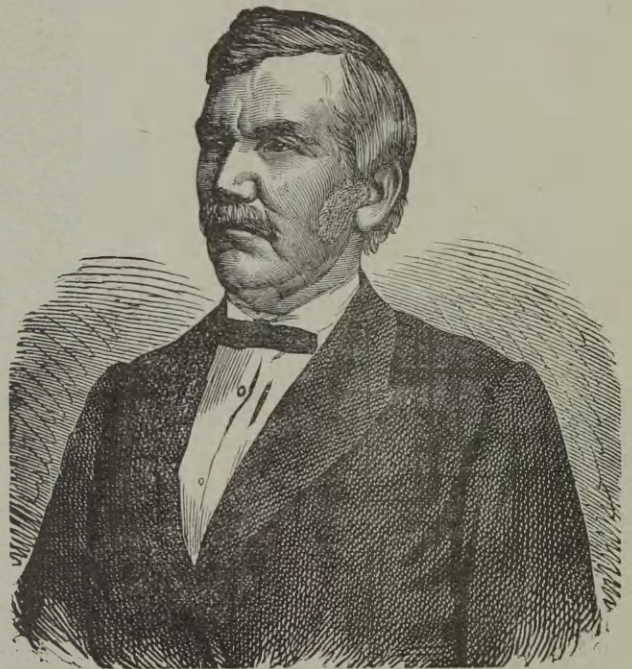
Au nord, l'Egypte renaît de ses cendres, l'Algérie, la Tunisie, le pays du Niger sont explorés et exploités. Le Sud, colonisé au Cap, au Natal, au Mashonaland, au Transvaal par l'énergique famille européenne, progresse chaque jour en civilisation et en richesses. Restait la région centrale le Congo, aujourd'hui ouverte au Commerce, à l'Industrie, à l'Agriculture, grâce aux efforts de nos compatriotes, qui y occupent la plus grande place à tous les points de vue.

Touchons deux mots de l'histoire du Congo, nous parlerons ensuite de sa géographie. Cette contrée a été découverte par un Portugais du nom de Diégo Cam, l'an 1484; mais jusqu'en 1816 on n'a rien connu de certain, de positif, sur ces parages que par un capitaine anglais, Tuckey, chargé par le Gouvernement britannique de remonter le fleuve qui donne son nom au pays : le Congo. Vingt et un ans plus tard, deux autres marins

anglais, Burton et Speke, parcoururent l'Est à la recherche des sources du Nil. Vint, en 1840, le docteur Livingstone qui traversa l'Afrique entière et parvint, après des fatigues excessives, à Quilimane, sur la côte orientale. Il découvrit le lac Dilolo — 1856 — le lac Bangwélo et le lac Moero — 1866.

Seulement en 1871 nous commençons à avoir des données à peu près exactes sur cette région. Ces données, nous les devons à l'Anglo-Américain H.-M. Stanley.

« Né en 1840, dit l'auteur de l'*Histoire populaire de l'Etat Indépendant du Congo*, Stanley avait donc à peu près trente et un ans quand il fut envoyé par M. Gordon Bennett, directeur du *New-York Herald*, à la recherche de Livingstone, dont on n'avait plus eu de nouvelles depuis si longtemps, que beaucoup de gens le croyaient mort. De Paris, où il avait été appelé par M. Gordon Bennett, Stanley ne se rendit pas directement à la côte orientale d'Afrique, d'où il devait partir pour s'enfoncer



LE DOCTEUR LIVINGSTONE.

» dans l'intérieur du Continent. Il alla d'abord en
 » Egypte, puis il continua son voyage par Jérusa-
 » lem, Constantinople, la Crimée, le Caucase, la
 » Perse et l'Inde. Enfin, le 6 jan-
 » vier 1871 il abordait à Zanzibar.

» Stanley quitta l'île de ce nom
 » après y avoir formé la caravane
 » qui devait l'accompagner, et il
 » se dirigea par l'Ousagara et
 » l'Ounyamwézi vers le Tanga-
 » nika, où l'on supposait que
 » Livingstone se trouvait. Stanley
 » rencontra, en effet, à Oudjiji,
 » le vieil explorateur, malade et
 » réduit à la plus profonde misère,
 » par suite des vols dont il avait
 » été victime. Les deux voyageurs
 » visitèrent ensemble le Tanga-
 » nika et constatèrent que le Ru-
 » zizi, cours d'eau communiquant
 » avec l'extrémité septentrionale
 » du lac, est un affluent, non un
 » émissaire de celui-ci. Cette con-
 » statation établissait que le Rou-
 » zizi ne relie pas le Tanganika
 » au Nil, comme le pensaient
 » plusieurs géographes. Quatre
 » mois après leur réunion, Stan-
 » ley et Livingstone se séparèrent.
 » Le premier regagna la côte; le
 » second se prépara à partir pour
 » le lac Bangwélo, au bord duquel
 » il allait mourir. »

Un autre explorateur, officier de la marine anglaise, Verney Lovett Cameron, reçut le commandement d'une expédition destinée à rejoindre le brave Livingstone au centre de l'Afrique et coopérer à ses découvertes.

Il rencontra à Rouhiara la caravane qui ramenait à la côte le cadavre du grand voyageur. Cameron n'en poursuivit pas moins son chemin vers l'Occident. Le 10 décembre 1875 il faisait halte à

Benguella après avoir traversé de part en part le continent africain; son voyage avait duré deux ans et dix mois.



TIPPO-TIP.

Depuis, Stanley revenu de la guerre des Ashantis, repartit en Afrique aux frais du journal

anglais le *Daily Telegraph* et la fameuse gazette américaine le *New-York Herald*. Stanley avait pour



RIVE COUVERTE DE LIANES.

mission de compléter les découvertes de Speke, Burton et Livingstone.

Stanley fut pour l'Afrique centrale ce que furent pour le Mexique Fernand Cortez et Pizarre pour le Pérou.

Homme de lutte par excellence, ce journaliste a livré trente combats, a fait des marches et des contremarches de condottiere, a enlevé des positions stratégiques comme un général, a conclu des alliances comme un diplomate.

Grande différence entre lui et ses prédécesseurs : Livingstone et Cameron. Livingstone fut autant un missionnaire qu'un explorateur, et eut toujours la plus grande répugnance pour les moyens violents. Il parcourut l'Afrique entière sans commettre un acte agressif, sans faire usage de ses armes. Souvent volé, trahi par les nègres, il se consolait de ses mésaventures avec la plus grande philosophie.

Le marin Cameron, lui aussi, n'employa que la douceur et la patience dans ses relations avec les naturels, il avait également horreur du sang, c'est précisément à sa mansuétude qu'il dut plus d'un de ses échecs, particulièrement à Nyangwé.

Stanley, un vrai tempérament de soldat, ne fit presque pas une étape dans le continent noir sans faire parler la poudre.

Grâce à la munificence des directeurs du *Daily*

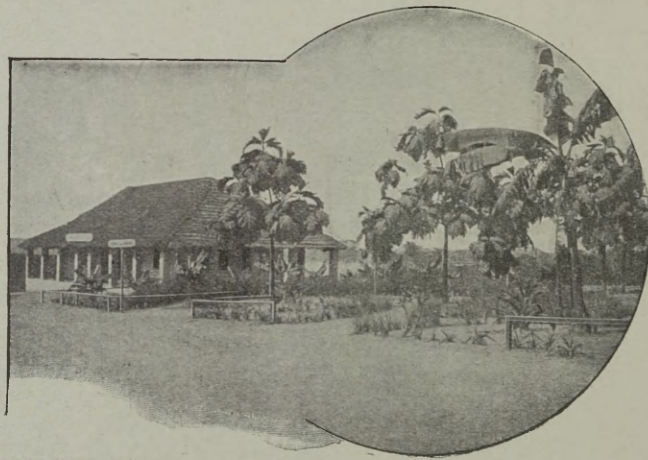
Telegraph et du *New York Herald*, deux des plus importants organes de la presse anglaise et américaine, Stanley put s'assurer du concours d'un trafiquant riche et entreprenant nommé Tippo-Tip. De concert avec ce marchand, il organisa une nombreuse caravane en compagnie de laquelle il se lança dans l'inconnu.

L'expédition qui partit le 24 octobre 1876 de Mouana-Bamba se composait de près de mille hommes, bientôt décimée malheureusement par les fatigues, les intempéries, les souffrances de la marche à travers d'inextricables forêts peuplées d'anthropophages.

Tippo-Tip lassé, découragé, ne tarda guère à abandonner Stanley, lequel, réduit à ses propres forces, c'est-à-dire cent cinquante personnes environ, n'atteignit pas moins les grandes chutes ou cataractes nommées d'après lui Stanley-Falls.

Stanley, dans une des fréquentes escarmouches qu'il avait livrées aux indigènes, s'était emparé de vingt-trois embarcations qui lui servirent à redescendre le Congo jusqu'à son embouchure après neuf cent quatre-vingt-dix-neuf jours de lutttes, de privations, de misères incessantes — 9 août 1878.

Parvenu à son but, c'est-à-dire ayant reconnu que le Tchambezi, le Bangueaolo, le Loua-Poula, le Tanganika communiquaient non point avec le Nil,



AVENUE DES JACQUIERS, A LÉOPOLDVILLE.

mais avec le Congo, Stanley revint sur ses pas, rapatria ses hommes et revint à Zanzibar.

Vers ce temps-là le roi des Belges, Léopold II, qui sut appeler à lui tant de dévouements aussi bien qu'en faire naître, prit l'initiative d'une Conférence internationale en vue d'ouvrir le centre de l'Afrique à la civilisation et de supprimer la traite des noirs. Cette grande pensée eut de l'écho dans les deux hémisphères et une foule de professeurs, de savants, de géographes, de publicistes se réunissaient en septembre 1876 au Palais royal de Bruxelles, afin d'arriver à la réalisation de la généreuse et philanthropique idée du monarque.

C'était le 12. Dans la capitale, autour du palais du Roi, règne une animation extraordinaire; par les grandes portes ouvertes à doubles battants, les voitures de la cour amènent au pied de l'escalier d'honneur les illustrations de tous les pays.

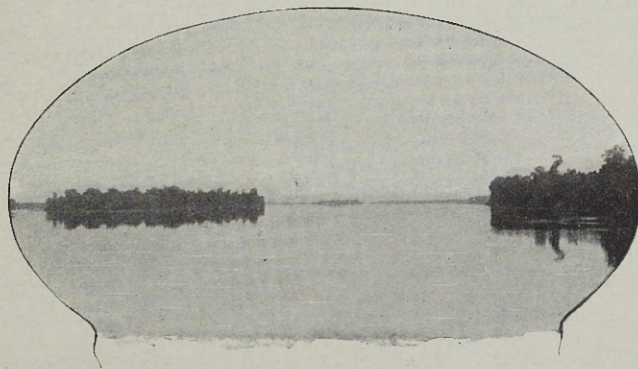
Le Roi ouvrit la séance par un discours dans lequel il définissait nettement le but et le caractère de l'œuvre qu'on allait entreprendre.

« Messieurs, dit Sa Majesté, parmi ceux qui ont le plus étudié l'Afrique, bon nombre ont été amenés à penser qu'il y aurait avantage pour le but commun qu'ils poursuivent à ce que l'on pût se réunir et conférer en vue de régler la marche, de combiner les efforts, de tirer parti de toutes les ressources, d'éviter les doubles emplois... Je me suis donc laissé aller à croire qu'il pouvait entrer dans vos convenances de venir discuter et préciser en commun, avec l'autorité qui vous appartient, les voies à suivre,

les moyens à employer pour planter définitivement l'étendard de la civilisation sur le sol de l'Afrique centrale; de convenir de ce qu'il y aurait à faire pour intéresser le public à votre noble entreprise et pour l'amener à y apporter son obole. Car, Messieurs, dans les œuvres de ce genre, c'est le concours du grand nombre qui fait le succès; c'est la sympathie des masses qu'il faut solliciter et savoir obtenir. »

En somme, les membres du Congrès de géographie résolurent d'organiser sur un plan international l'exploration des parties inconnues de l'Afrique, et décidèrent que le moyen le mieux approprié à cette exploration serait l'emploi d'un nombre suffisant de voyageurs isolés partant de points isolés. Des stations seraient fondées de distance en distance, et serviraient d'entrepôts et de magasins de ravitaillement pour les voyageurs qui y trouveraient au prix de revient sur place les instruments, les provisions, les marchandises, les armes dont ils auraient besoin.

Dans ces stations se feraient les observations astronomiques, météorologiques et géographiques; on y formerait des collections de botanique, de géologie et zoologie, on y rédigerait le vocabulaire et la grammaire du pays aussi bien que les récits des voyageurs de passage, auxquels au besoin on fournirait des guides et des interprètes.



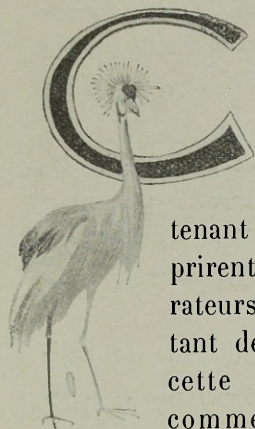


LE CAPITAINE CAMBIER ET SES BRIQUETIERS.



HIPPOPOTAMES SUR LA PLAGE DE KARÉMA.

L'EXPÉDITION CRESPEL-CAMBIER



haute faveur et y consacrerent leurs peines avec cette noble abnégation qui préside toujours à l'accomplissement des grandes actions; ayant conscience

'EST en juillet 1877 que l'Association Internationale Africaine organisa sa première expédition.

Le capitaine Crespel, le lieutenant Cambier et le docteur Maes prirent la tête de cette phalange d'explorateurs belges qui, plus tard, comptait de dévouements. Ils sollicitèrent cette mission

comme une

d'être dignement et largement représentée. Disons tout de suite qu'elle fut la pépinière d'où sortirent nos plus illustres voyageurs et nos plus généreux martyrs.

Je répète martyrs, et non sans raison, car quatre mois à peine après leur départ, Crespel et Maes moururent à Zanzibar, le premier de la dysenterie, le second d'une insolation.

Ils furent remplacés par le lieutenant Wauthier et le docteur Dutrieux; le lieutenant Cambier fut nommé chef de l'expédition qui, forte de quatre cent sept hommes, se mit en marche le 28 juin 1878.

« C'était, disent des » auteurs, une superbe



LE CAPITAINE CRESPEL.



LE CAPITAINE CAMBIER, FONDATEUR DE KARÉMA.



LE LIEUTENANT WAUTHIER.

des obstacles, des dangers dont ils étaient menacés, ils n'en étaient que plus ardents à voler les premiers au-devant de ces périls et de ces difficultés.

Dans cette expédition comme dans celles qui suivirent, l'armée belge a toujours tenu à honneur

» caravane bien outillée, amplement pourvue de
» tout, qui s'en allait transporter là-bas à la région
» des grands Lacs les premiers éléments de ce que
» devait être un jour Karéma.

» Elle suivit la route qui va de Bagamoyo à

» Mpwapwa en passant par la Makata. Sur la rive gauche de la rivière de ce nom s'élève la florissante ville de Sembannwemi, gouvernée par la puissante sultane Kisabengo. Cette cité, véritable forteresse quadrangulaire, est entourée de hautes murailles de pierre, défendues par des tours fort bien construites. L'enceinte à double rang de meurtrières renferme un espace de huit cents mètres carrés au centre duquel se dresse le palais de la sultane. »

Tout marcha bien au commencement, mais bientôt trois cent vingt-cinq porteurs désertaient comme un seul homme et en une seule nuit.

Si vous croyez qu'après ce désastre Cambier se désespéra, si vous pensez que le cœur faillit à ce chef vaillant, vous faites grande erreur.

Cambier se reposa quelques jours et trouva moyen, non sans difficulté, de remplacer ses déserteurs par d'autres porteurs qui montrèrent la plus grande discipline, eux aussi exigèrent un accroissement de paie et menacèrent de se retirer si leur solde n'était pas augmentée sur l'heure. Or, le prix avait été réglé, consenti et payé d'avance à Ouyoui. Cette exigence était, comme vous le pensez bien, une abominable conduite de la part de ces indigènes.

Et notez bien qu'aux ennuis et déboires de la traversée vint s'ajouter pour Cambier une grosse épreuve. Il ne pouvait plus marcher à cause d'une forte entorse. C'est sur le dos d'un âne qu'il voyagea pendant des jours et des nuits et il ne pouvait guère se reposer que sous sa tente où il faisait une chaleur de salle de chauffe et où, paraît-il, les sauvages

entraient comme chez eux, tantôt mendiant un bout de calicot, en volant une aune ou simplement pour voir l'homme blanc et lui demander : « Comment vous portez-vous ? »

Enfin un beau ou plutôt un vilain jour, il pleuvait des cataractes, l'expédition approchait du premier gros village des domaines du sultan Mirambo, Cambier lança immédiatement deux émissaires vers la capitale de cette espèce de sous-Bonaparte nègre pour prévenir le célèbre chef de l'arrivée d'un Européen dans ses États.

Le lendemain, les émissaires revinrent accompagnés de deux guerriers; ceux-ci, s'adressant à Cambier :

« Le mwami, notre maître, dirent-ils, souhaite la bienvenue à l'homme blanc. Il nous charge de te dire que, devant se mettre en campagne, il a retardé son départ pour t'attendre. Tu seras accueilli en ami dans sa capitale, où tu trouveras une case préparée pour te recevoir. »

La caravane suivit les envoyés, et le lendemain, 30 septembre, drapeau déployé et clairons sonnans la marche, elle entra brillamment dans Thierra-Magazy.

Le sultan se porta devant de Cambier, à une centaine de pas de son tenté (habitation) :

— « Jambo mousoungou (Salut, homme blanc!).
— Jambo mwami (Salut, Sultan!). »

Ils échangèrent une poignée de mains et le chef noir conduisit son hôte jusqu'à la hutte qui lui était réservée.

Ils s'entretinrent quelques instants, puis Mirambo se retira. Auparavant, ayant appris que l'homme



MIRAMBO.

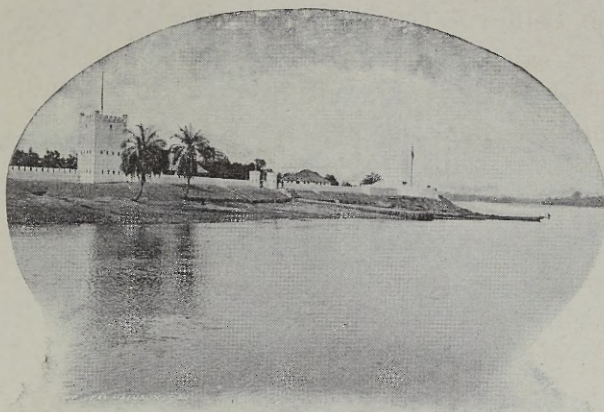
blanc n'était pas amateur de bruit, il avait prohibé les coups de fusil, les danses, les chants d'usage, ce dont Cambier lui fut extrêmement reconnaissant.

« Mirambo, dit M. Na-
» vez, était certainement
» une des figures les plus
» curieuses du continent
» africain. Stanley, qui
» eut à le combattre pen-
» dant son voyage à la
» recherche de Living-
» stone, en fit alors un
» portrait peu flatteur,
» Selon le grand voya-
» geur, Mirambo, ancien
» pagazi (porteur), devenu chef d'une bande de
» voleurs, était parvenu au rang suprême avec

» cette habileté des coquins sans âme à qui tous les
» moyens sont bons pour s'emparer du pouvoir. »

En avril 1876, Stanley, arrivant de l'Ou-Ganda, rencontra de nouveau le « Mars africain » à Serombo. Les deux hommes firent l'échange du sang, cérémonie qui les rendit « frères de sang ». Cette fois, le voyageur américain parle encore du guerrier noir en termes élogieux. Dès que le souverain nègre eut annoncé son arrivée, Stanley s'empressa de lui

faire porter de bonnes paroles. « Dites à Mirambo que j'ai le plus grand désir de le voir et que je



BASOKO.



LE QUARTIER GÉNÉRAL DE VIVI ET LA MONTAGNE DE CASTEL.

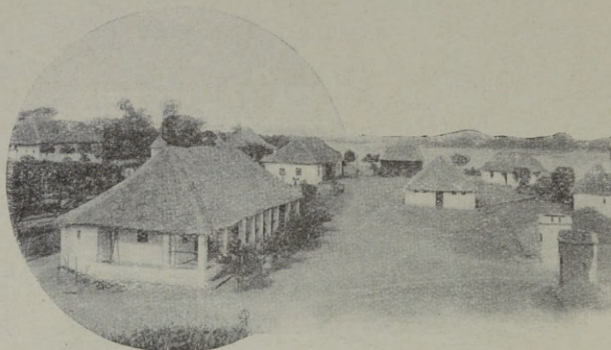
serai content de serrer la main d'un aussi grand homme, » Mirambo ne se fait pas prier et arrive. La conversation s'engage. « J'étais complètement » subjugué, continua Stanley; j'avais sous les yeux » un gentleman africain » très différent de l'idée » que je m'étais faite du » chef de bande qui avait » porté aux Arabes et » aux chefs indigènes des » coups si redoutables » avec la rapidité d'un » Frédéric le Grand... » C'était un homme de » grand taille (1^m,80) et » d'environ trente-cinq » ans, sans une once de chair superflue. »

Le lieutenant Cambier, arrivé à Thierra-Magazay, la capitale des États impériaux de Mirambo, dut, comme Stanley, faire l'échange du sang avec le grand chef.

A Karéma, localité désignée par Stanley comme emplacement favorable d'une station, le chef de l'expédition belge commença la construction d'un poste qu'il était chargé de fonder.

Karéma n'est pas Bruxelles, tant s'en faut, c'était alors une pauvre agglomération de quelque 200, peut-être 300 huttes peuplées de quelque 300 à 400 habitants, mais ce Karéma est un centre d'où rayonnent dès maintenant le mouvement, la vie, le va-et-vient du commerce.

Que je n'oublie pas de vous signaler en passant la grande perte que fit l'expédition par la mort inattendue du lieutenant Wauthier, qui survint le 19 décembre à Hekongou.



VUE GÉNÉRALE DE BASOKO.



SOLDATS HAOUSAS.

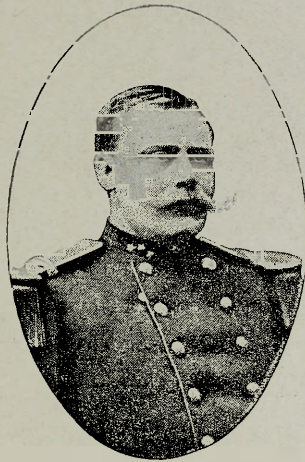
EXPÉDITION POPELIN

Ce fut le capitaine Popelin qui fut mis à la tête de la deuxième exploration belge. Il était secondé par le lieutenant Dutalis (qui, devenu malade, fut bientôt forcé de revenir en Belgique) et le docteur Vanden Heuvel.

Ces deux braves rejoignirent M. Cambier à Karéma, tandis que Stanley explorait l'Afrique à l'ouest et reconnaissait le bassin du Congo.

C'est alors que le colonel Strauch, président de l'Association Internationale du Congo, préparait la créa-

« Notre entreprise, écrivait-il à Stanley, ne tend pas à la création d'une colonie belge, mais à l'établissement d'un puissant État nègre... Il serait sage de faire rayonner l'influence des stations sur les chefs des tribus habitant le voisinage. On en pourrait faire une confédération indépendante sous cette réserve que le Roi, à qui en reviendraient la conception et la création, en nommerait le président, lequel résiderait en Europe. Une confédération ainsi formée pourrait,



LE CAPITAINE POPELIN.



LE DOCTEUR VANDEN HEUVEL.



M. ROGER.



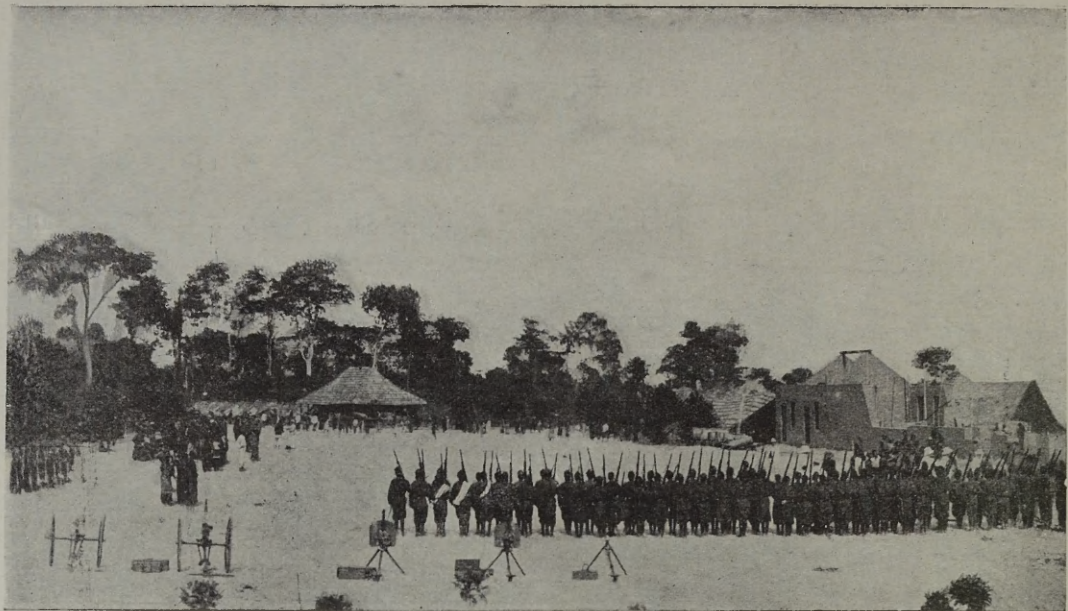
LE COLONEL STRAUCH,
Président de l'Association Internationale du Congo
Secrétaire général de l'Association Internationale africaine.



LE CAPITAINE BRACONNIER.

tion en plein continent mystérieux d'un État indépendant.

de sa pleine autorité, accorder des concessions à des sociétés de travaux d'utilité publique, ou



LA FORCE PUBLIQUE A STANLEYVILLE.



NATIFS DU HAUT-CONGO.

émettre des emprunts et exécuter elle-même ses travaux publics. » Stanley s'occupa avec ardeur de fonder une station internationale à Vivi, où il conclut une convention avec les chefs de la contrée.

Voici à peu près la teneur de ce traité :

Tout le terrain inoccupé par les indigènes et inculte était cédé à l'Association Internationale, qui pourrait y construire des maisons et des routes comme elle l'entendrait. Aucun blanc n'aurait le droit, sans l'autorisation de Stanley, de s'établir sur le territoire de Vivi que tout individu pourrait d'ailleurs librement traverser. En échange de ces concessions et de quelques autres, Stanley livra pour 800 francs d'étoffe et s'engagea à payer un loyer de 50 francs par mois.

Revenons au capitaine Popelin que la dysenterie allait bientôt tuer à Mtira. M. Popelin, chef de la deuxième expédition de l'Association Internationale, dit le lieutenant Becker dans son livre *Au Pays noir*, était âgé de trente-trois ans environ. De haute stature, carré d'épaules, de figure sympathique entourée d'un collier de barbe blonde, il avait l'humeur gaie et le jovial entrain d'un vrai Bruxellois.

C'est ici, pensons nous, le moment d'insérer une anecdote peu connue, relative à cet officier.

Popelin, sortant de troisième professionnelle à l'athénée de Bruxelles, s'était engagé à seize ans dans un régiment de ligne. Quelques mois après sa nomination de caporal, il avait demandé à pouvoir figurer sur les listes de présentation à l'Ecole militaire, pour laquelle il s'était préparé tout seul. Il se présenta au rapport et le colonel, très brave

homme sous des dehors un peu brusques, en le voyant, lui dit :

— Savez-vous bien, caporal, que vous ne manquez pas d'audace ? on n'admet cette année que trente élèves à l'école et il s'en présente cent cinquante !

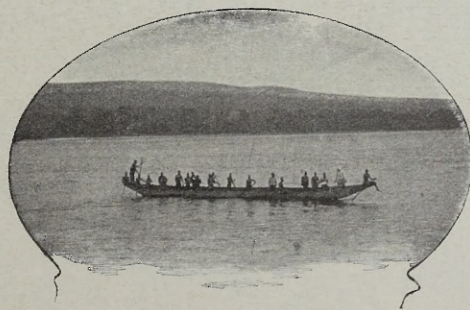
— On n'en admettrait qu'un seul, mon colonel, que je me présenterais encore.

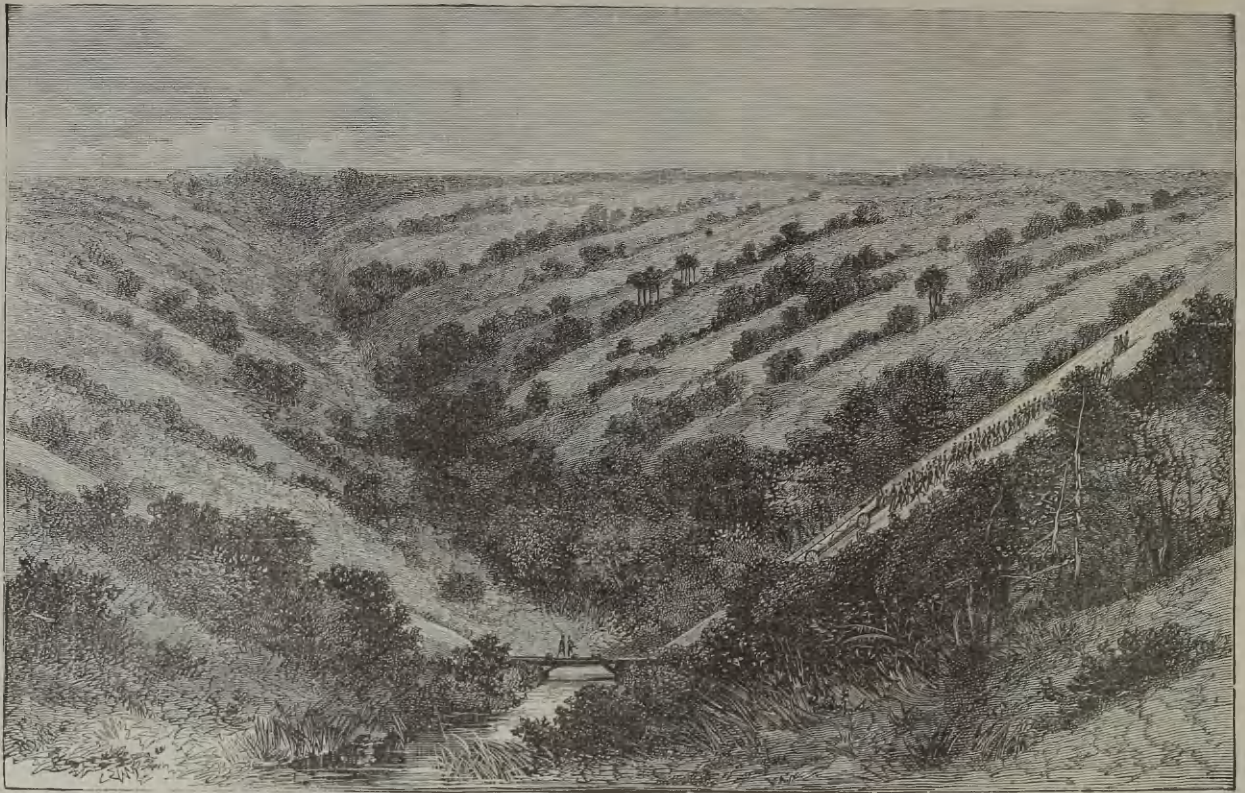
— Allez-y, mon garçon, vous me faites l'effet d'avoir une belle dose de volonté. Vous serez un homme ! Je vous souhaite bonne chance.

Popelin se présenta à l'examen et fut admis premier à l'Ecole militaire. Il en sortit le premier.

Il n'est pas étonnant qu'avec des caractères de cette trempe, l'on soit arrivé aux surprenants résultats que nous aurons à constater.

Il était chargé de fonder à Nyangwé une station sur le Congo. Il s'était rendu d'abord à Karéma avec son escorte, et se disposait à traverser le lac lorsque le bruit inquiétant de l'entrée en campagne de Mirambo vint lui faire ajourner ses premiers projets. Le Napoléon noir, en quête d'alliances, s'étant d'abord arrêté chez Simba, chef de l'Ousavira, et les deux armées marchant vers l'Oufipa, la caravane Roger-Eurdo, qui avait quitté Tabora pour se diriger vers le lac, courait risque d'être pillée et détruite. M. Popelin s'était mis immédiatement en marche pour secourir ses frères en péril. Après avoir contourné de nuit le village Simba, il put arriver sans être inquiété à Kisinndé, M. Popelin réussit à faire transporter toutes les marchandises à Tabora, où elles restèrent déposées dans la station belge du docteur Vanden Heuvel. Une partie seulement en fut distraite en faveur de M. Burdo, atteint d'une périostite à la jambe et forcé de regagner la côte.





ASCENSION D'UNE PENTE DANS LA GORGE DE MPAGASSA.



LA POINTE DE NGOMA, APRÈS LA CONSTRUCTION DE LA ROUTE.

L'EXPÉDITION RAMAECKERS



Le Minauteur africain avait déjà dévoré nombre de braves Belges lorsque l'Association Internationale se

décida à lancer une troisième expédition composée de MM. Ramaeckers, capitaine du génie, chef de l'expédition, Albert de Leu et Jérôme Becker, lieutenants d'artillerie, et de Robert de Meuse, artiste photographe, détaché de l'Institut cartographique militaire belge.

Encore des souffrances par la faim, par la soif, par la chaleur, par l'humidité; encore des haltes forcées; encore des fièvres, des pluies, des traversées dans les marécages avant de parvenir à la première étape de Karéma.

Puis, Stanley devint le grand chef de l'expédition de pénétration par le Congo.

La station de Vivi était fondée le 1^{er} février 1880, et Stanley avait entamé aussitôt la construction de la route qui devait relier ce point à un second établissement qu'il comptait établir au-dessus de la cataracte d'Isanghila. La distance était de 83 kilomètres, à travers une contrée sauvage, abrupte,

profondément bouleversée par des convulsions souterraines. L'expédition, forte alors de cent quarante hommes, ne pouvait trouver ses subsistances dans le pays; elle dut les faire venir à grands frais d'Europe. Campée sous des tentes, elle transportait en même temps avec elle un énorme matériel naval technique. Ce grand travail d'ingénieur et de mineur absorba onze mois :

c'était la première section de la route vers le Stanley-Pool. A son extrémité s'éleva la station d'Isanghila, au fond d'une crique profonde, sur une colline haute de 50 mètres.



LE CAPITAINE RAMAECKERS.

A partir de ce point, le Congo, bien que toujours hérissé d'obstacles, est relativement navigable sur une étendue de 120 kilomètres. L'expédition reprit la voie fluviale, et en trente-trois voyages, elle transporta son matériel jusqu'à Manyanga, qu'elle atteignait au mois de mai 1881. De graves difficultés l'y attendaient, son chef

tomba dangereusement malade en même temps que les indigènes se montraient plus hostiles, plus défiants, moins accessibles à l'intelligence du but de l'entreprise. Ce ne fut toutefois qu'un arrêt momentané; au bout de deux mois, Stanley était rétabli et les négociations conduisaient à la cession



TRAVERSÉE DU MPALANGA PAR L'EXPÉDITION STANLEY.



CONSTRUCTION D'UN VILLAGE.

amiable d'un terrain sur lequel fut établie la station de Manyanga. Située à 2 kilomètres de la grande cataracte de Ntombomataka, dont le mugissement se perçoit dans un rayon de 10 kilomètres, la station occupe le sommet d'une colline de 80 mètres de hauteur.

C'est à cette époque et en cet endroit que le grand voyageur faillit mourir d'une fièvre bilieuse. Déjà il avait mandé dans sa tente les compagnons de ses travaux et leur avait fait ses adieux : « Dites à votre Roi, ajoutait-il d'une voix faible et entre-coupée, que mes forces m'ont trahi, et que je regrette de n'avoir pu accomplir la mission qu'il m'avait confiée. »

Heureusement qu'une médication énergique, jointe à un tempérament de fer, vainquit la maladie.

152 kilomètres séparent Manyanga du Stanley-Pool. Cette section du fleuve est à peu près innavigable; le sol sur les deux rives est, d'autre part, profondément raviné dans une notable partie du trajet.

Ces obstacles, ainsi que tous ceux échelonnés depuis Vivi, ont été surmontés, mais Dieu sait au prix de quels sacrifices !

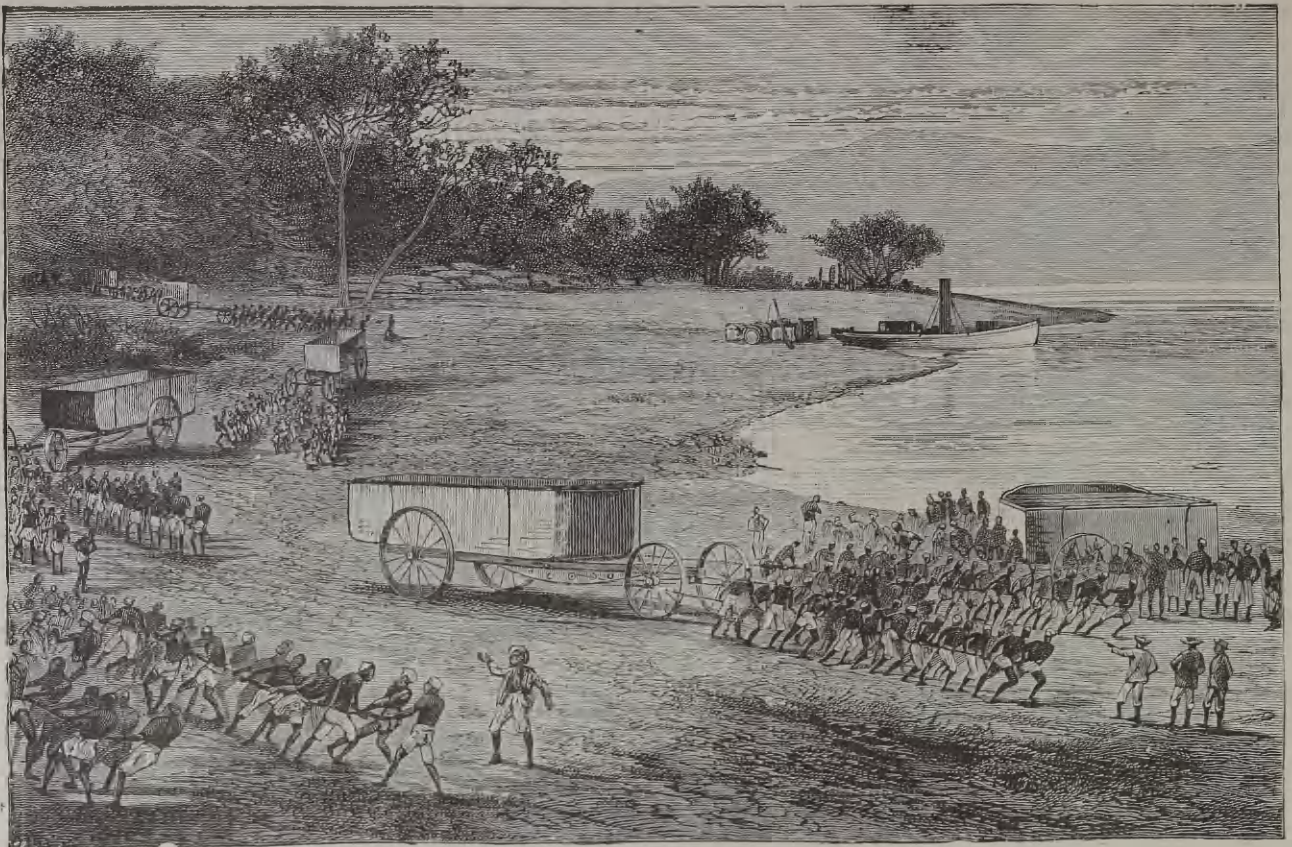
Travaux audacieux et gigantesques, quelquefois même surhumains, dit M. Oscar Roger, l'un des collaborateurs de l'expédition, où l'héroïque Stanley put déployer cette volonté inflexible, cette patience,



M. A. B. SWINBURNE, CHIEF DE LA STATION DE KINSHASSA



STANLEY, EN DANGER DE MORT, FAIT SES ADIEUX AUX COMPAGNONS DE SES TRAVAUX.



LE STEAMER DÉMONTABLE LE STANLEY QUITTANT LA JETÉE DE VIVI.



LE CONGO, VIS-A-VIS D'ISANGHILA.

cette adresse qui sont ses qualités prédominantes; car il s'agissait d'acheminer, avec une poignée d'hommes, les chariots sur lesquels étaient chargés les steamers et autres accessoires de tous genres destinés aux stations futures, et cela, à force de bras, par monts et par vaux, à travers les marécages, à travers les torrents qui coulent au fond des vallées, à travers les rivières qu'il passait sans ponts, aux endroits guéables; ici s'ouvrant, par un labeur effroyable, une passe dans l'épaisse forêt vierge où il fallait couper les sous-bois, les lianes enchevêtrées, les arbres qui gênaient; là, pour ne point franchir une montagne escarpée sur les deux flancs, et dont l'ascension et la descente eussent demandé de nombreux jours, et usé peut-être les forces de toute l'expédition, construisant dans le roc, au pied de cette montagne, en déblayant, souvent au moyen de la mine, une route remarquable qui côtoie le Congo comme le Congo côtoyait autrefois cette montagne.

Transports et travaux mémorables, représentant en résumé ce qu'ont dû être en grand les expéditions fameuses d'Annibal et de Bonaparte franchissant les Alpes!

Quand Stanley, devançant l'expédition, arriva, au mois de juillet 1881, au lac où commence le Congo navigable (le Stanley-Pool), il se trouva en présence d'une situation imprévue. M. de Brazza avait conclu, le 3 octobre de l'année précédente (1880), un traité par lequel le chef Makoko (nom commun à tous les chefs de la rivière) cédait, disait-on, à la France la souveraineté de la rive septentrionale du lac.

Quelle que fût la portée de cet acte étrange de

la part d'un agent international subventionné par le Roi des Belges, bien que la force relativement considérable dont Stanley disposait lui eût permis de briser toute résistance, ce dernier passa sur la rive gauche où l'appelait un chef ami. Une convention solennelle, à laquelle participèrent tous les chefs du pays, assura de ce côté l'avenir de l'entreprise.

Quatre mois après l'arrivée du gros de l'expédition aux bords du Stanley-Pool, la quatrième station, appelée Léopoldville, s'élevait et devenait bien-

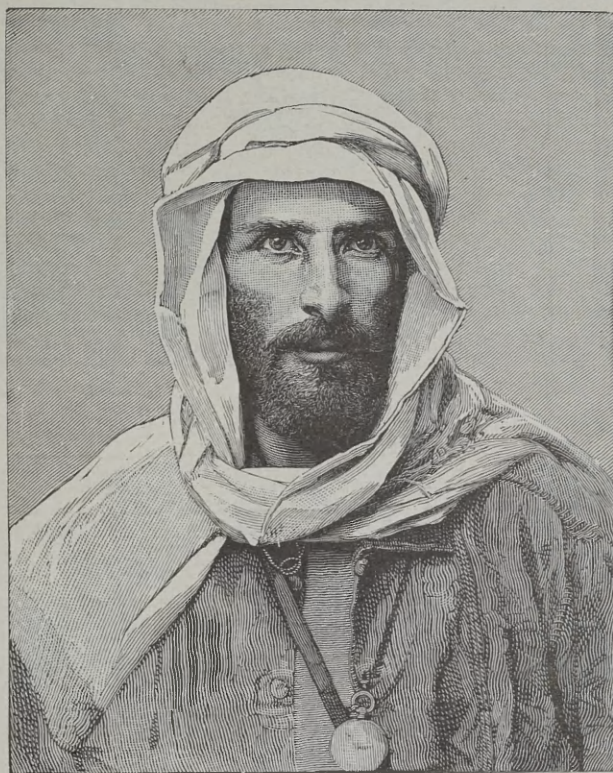
tôt un centre de culture et de civilisation, les indigènes y affluèrent aussitôt, dans l'espoir d'échanger leurs produits.

Cet établissement était à peine créé au mois de février 1882 que Stanley remontait encore de 160 kilomètres le cours libre du fleuve et, grâce à d'importantes concessions obtenues des chefs du pays, fondait une cinquième station à Suata, au sud du confluent du Kiva (Kassaï) et du Congo. Cet acte avait une haute portée: il annonçait l'ouverture de la navigation intérieure et promettait de nouvelles découvertes.

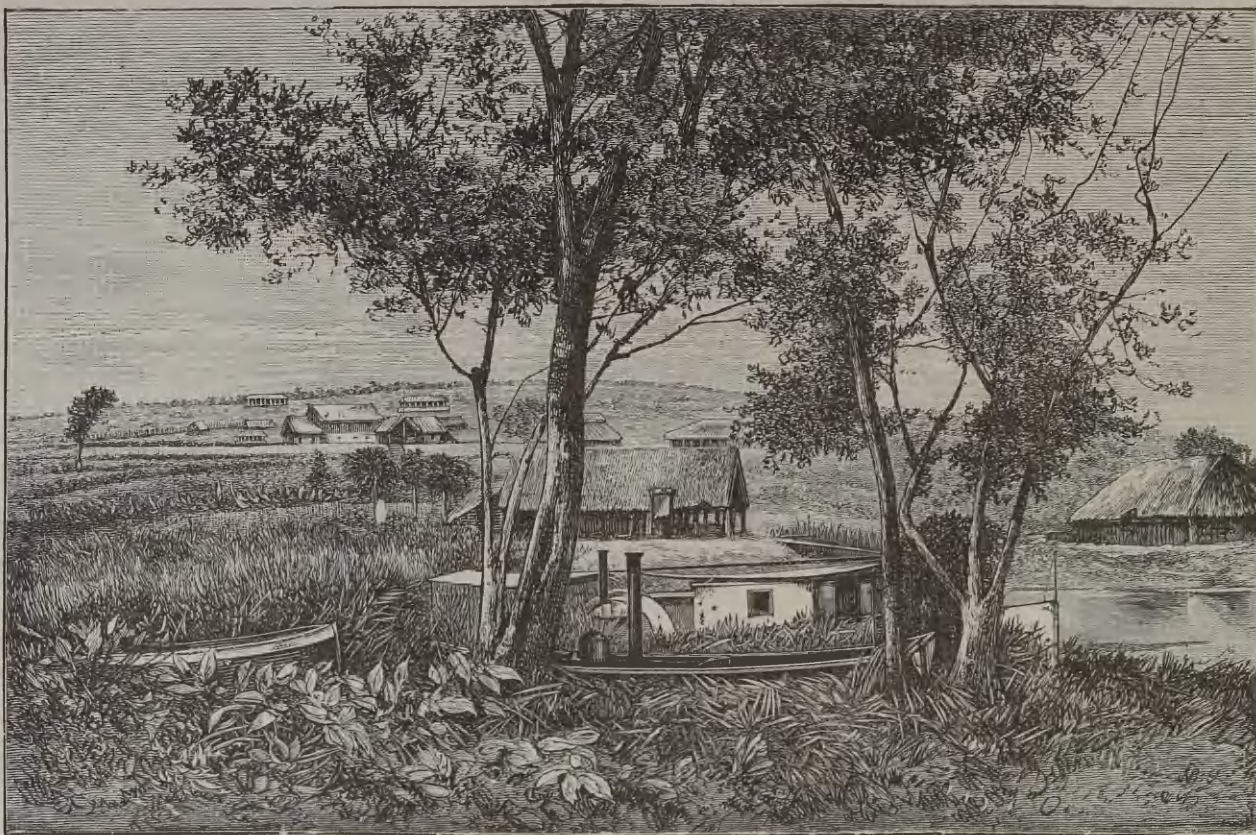
Quelque temps après, il pénétrait dans le Kiva,

qu'il croyait être le Kwango venant du sud et qui fut reconnu plus tard pour être le Kassaï inférieur, puis dans un grand lac dont il fit le tour et auquel il donna le nom de lac Léopold II.

Vers cette époque, M. Cambier, qui s'était marié en Belgique, retournait avec sa jeune femme à Zanzibar, où il devait organiser les futures caravanes de l'Association Internationale Africaine. Le 25 février de cette année (1882), le capitaine Ramaeckers mourait de la dysenterie à Karéma. M. Roger avait gagné la côte, le lieutenant Becker restait seul au Tanganika.



M. SAVORGNAN DE BRAZZA.



LÉOPOLDVILLE EN 1882.



UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT. (ÉLÉPHANT FEMELLE PROTÉGEANT SON PETIT DE SON CORPS.

VIE D'UN CHEF DE POSTE BELGE AU CONGO



LAISSONS ici la parole au lieutenant J. Becker qui commanda quelque temps la station de Karéma :

« Au milieu de tant d'occupations diverses et de travaux activement menés, les journées passent comme des éclairs.

» En voici d'ailleurs la division ordinaire :

» Au coup de 5 heures et demie le réveil est sonné, sur mon cor de chasse, par un homme de garde ou un cuisinier, écorchant consciencieusement la fanfare du roi Dagobert que je leur ai apprise.

» Un bain froid m'a été apprêté, dans une grande cuvette de caoutchouc. Rien de plus salubre dans ce pays et à cette saison pour tremper les nerfs, surtout si, en sortant de l'eau, on se livre à quelques mouvements gymnastiques.

» Mon premier déjeuner se compose de galettes de maïs ou de petits pains de froment, pas de beurre. De tout notre bétail, une seule vache a fait un veau, auquel je suis obligé de disputer une faible partie de son lait ! Quant au thé, je le sucre de miel.

» A 6 heures, je me lève pour commencer la ronde du fort. En cette saison où le soleil luit dans l'hémisphère nord, les nuits sont encore fraîches, et nos hommes s'attardent volontiers dans leur case. Suivi de Ferouzi, mon ordonnance, je parcours les logements des Askaris pour faire lever les retardataires, qui détalent sur notre passage comme dans une garenne les lapins effrayés à l'approche du chasseur, et se sauvent par la petite porte donnant sur le lac. Dès la veille, la besogne a été distribuée et chacun s'y rend sans nouvel ordre.

» Lorsque j'ai promené partout l'œil du maître, et me suis assuré que tout le monde est à son travail, je passe à la cuisine pour commander le menu. Rien ne peut se faire et ne se ferait, du reste, sans instructions formelles.

» J'ouvre le magasin et y mesure les denrées à distribuer aux cuisinières : riz, curry, thé, café, poivre, sel, etc. Dans ce pays de libre-échange, mes provisions se métamorphoseraient bien vite en perles et en étoffes, si je me confiais à la discrétion de mon personnel féminin.

» Ces menus détails me mènent jusqu'à 8 heures. Près de l'habitation centrale, j'ai fait élever un petit



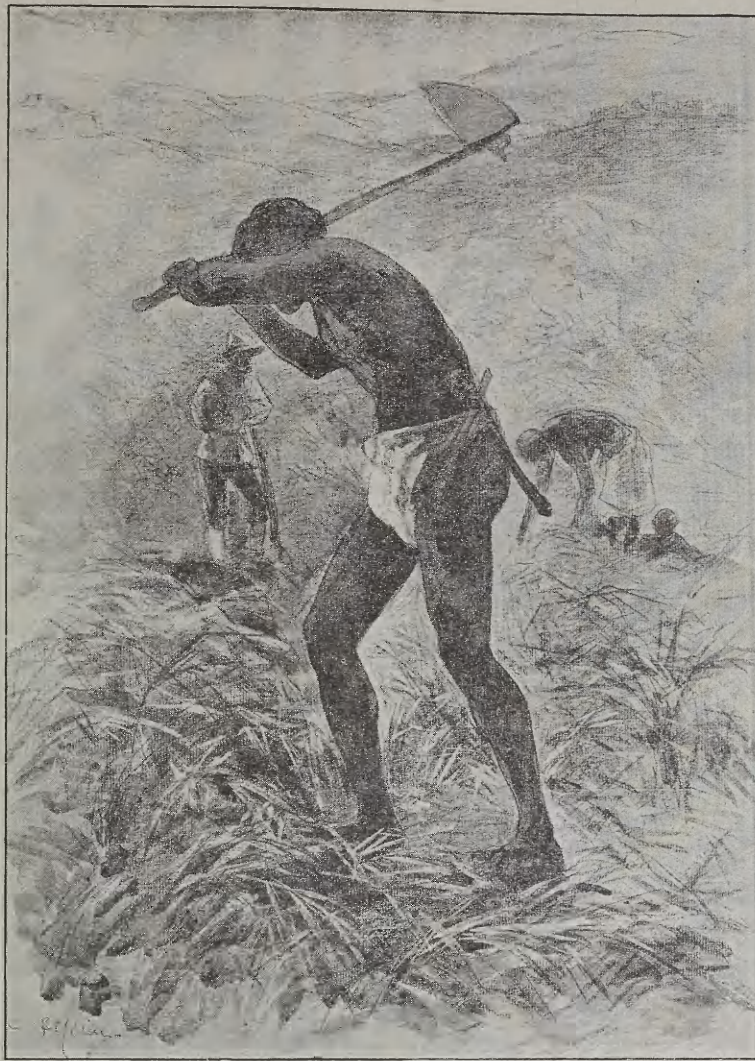
GRUPE D'INDIGÈNES, HOMMES, FEMMES, ADOLESCENTS.



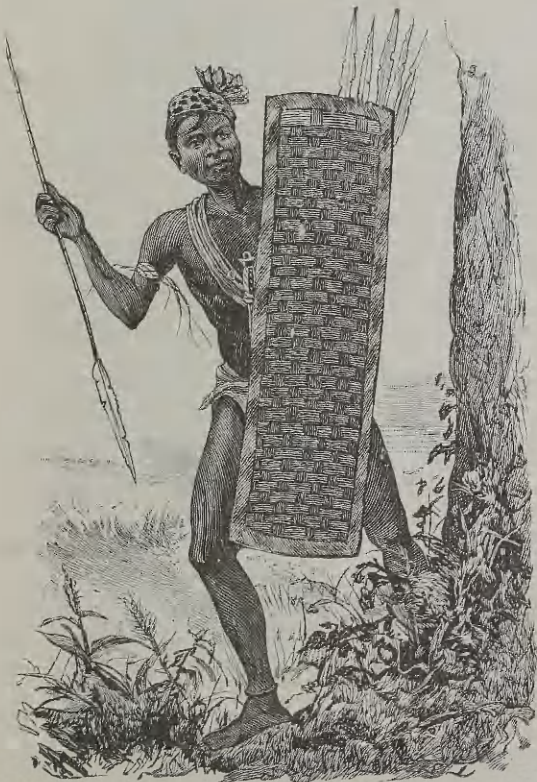
VUE DE LÉOPOLDVILLE ET DE KISTAMO.



CAMP DANS LA SAVANE ENTRE LES FLEUVES MPALANGA ET LOULOU.



NOIRS AU DÉFRICHEMENT.



INDIGÈNE EN COSTUME DE GUERRE.



LE MANIEMENT DU FUSIL CHEZ LES INDIGÈNES.

observatoire, où je recueille mes notes météorologiques. Nature et densité des nuages, direction des vents, température, etc., sont soigneusement consignées sur les tableaux *ad hoc*. Puis muni de la liste de mes hommes et de leurs attributions, je m'en vais inspecter les travaux.

» D'abord, c'est mon forgeron. Un dessin, des modèles en glaise, le mettent aussitôt sur la voie, car il est aussi intelligent et actif que Saddalah, mon charpentier de Tabora. Ce dernier se tire admirablement d'affaire, et au besoin rectifierait les mesures que je lui donne en bloc. Je vais aussi voir, aux champs, Hamiri Mbouzi qui garde notre bétail et est en train de faire l'éducation d'un berger en sous-ordre.

» Les puisatiers complètent leur œuvre, sous la direction de Forhan. J'y jette un coup d'œil.

» Second déjeuner chaud, et à la fourchette, entre 9 et 10 heures. La soupe constitue ici la plus saine des nourritures. Aussi ai-je mis deux hommes au légumier qui, même dans la saison sèche, donnera plusieurs récoltes. Quant aux tomates, elles croissent en abondance à l'état sauvage.

» Quelques tasses de thé ou de pombé nouvellement brassé, arrosent ce repas principal. Le dimanche seulement je me permets une bouteille de bordeaux.

» Aussitôt je prends mon fusil et ma cartouchière et, avec Capitani, me rends sur les hauteurs boisées, pour surveiller nos bûcherons. En ce moment, ils travaillent au sud, près de la rivière dite des Anglais, parce que Carter y allait chasser du temps qu'il

habitait la station de Karéma. Un esprit, dit-on, l'habite et les indigènes y viennent pieusement déposer des lambeaux d'étoffe et des rangs de perles, non moins pieusement recueillis par le vieux Kangherennyhéré, son intermédiaire en titre. On y rencontre assez de gibier, antilopes, gazelles, oies, pintades, et pas mal de serpents qui fuient l'approche des hommes. Un coup de Funmbo (baguette) leur casse, d'ailleurs, l'épine dorsale, lorsqu'ils font mine de se redresser, en sifflant, contre le pied qui les frôle par mégarde.

» Comme mes hommes sont éparpillés sous les ombrages touffus, je me sers, pour les appeler, d'un sifflet ou d'un cor pendus à ma ceinture. Ils ont besoin d'être talonnés et ma visite prévue leur est à la fois un stimulant et un encouragement. Quant au Djé-madar, il garde la station, se confiant pour la conduite de ses hommes en la vigilance des Akidas.

» A 2 heures sonne le rassemblement. La besogne est finie, mais déjà pas mal d'Askaris sont rentrés furtivement, après avoir

expédié leur besogne. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les moins actifs

» Partout fume l'Ougali apprêté par les femmes. Les mieux en fonds y joignent quelques fragments de viande, de volaille ou de poisson; certaines familles se répartissent, en se réunissant, la peine et les frais.

» Le reste de la journée leur appartient. Beaucoup de femmes trouvent des ressources dans les travaux de couture. D'autres indigènes, seuls ou avec leur femme, la lance à la main ou le fusil sur



EMPLOYES NOIRS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE.



FEMMES INDIGÈNES SUR LA PLACE DU MARCHÉ, A LÉOPOLDVILLE.



FEMMES ET ENFANTS DES INDIGÈNES AU SERVICE DE L'ÉTAT.

l'épaule, s'en vont flâner dans les villages voisins ou renouveler leurs petites provisions.

» Un lunch de viande froide m'attend, suivi d'une courte mais délicieuse sieste dans mon hamac.

» Dans l'après-midi, je mets mes écritures au courant, je règle la besogne pour le lendemain, et, quand j'ai du temps de reste, je feuillette quelque volume, dégusté par petites tranches, ou relis cinq ou six numéros dépareillés de journaux. Les femmes, toujours actives et occupées, décortiquent et moulent la Moutama en chantant d'un cœur joyeux. »

Telle est l'existence journalière d'un de nos compatriotes belges dans le Centre-Afrique, mais le vaillant officier oublie de parler des nombreux désagréments de la vie au Congo, désagréments que vous devez connaître comme les agréments.

D'abord les habitations deviennent en peu de temps le repaire des salalés (fourmis blanches). Ces insectes innombrables et voraces rongent les poutres, les traverses, s'attaquent sans distinction à tous les bois, et transforment en éponges les solives qui supportent, dans les magasins des factoreries, les rayons sur lesquels sont rangés les tissus.

Les scorpions hantent par milliers toutes les constructions servant de combles ou d'entrepôts aux commerçants du pays. Le sol en est littéralement couvert; les noirs osent à peine marcher à cause de ces hideux arachnides, toujours prompts à se venger cruellement de ceux qui osent troubler leurs évolutions.

Le scorpion court en relevant la griffe menaçante, chargée de venin, dont sa longue queue est armée. A l'aide de ce dard, l'ignoble animal traverse la plante des pieds des nègres, souvent épaisse d'un centimètre, durcie comme la corne.

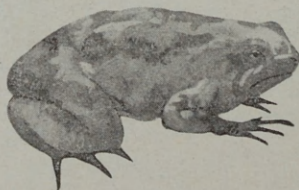
Dans les bureaux, dans les cuisines, dans les

campuses et les armoires, l'agile cancrelat, à l'odeur repoussante, à l'aspect répugnant, dévore le papier, les torchons et le linge, puis il va grossir dans tous les coins le tas d'un roux douteux que forment ses hideux congénères.

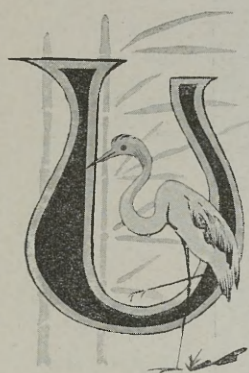
Souvent un naturel envoyé par son maître à la recherche de toiles ou de papiers d'emballage relégués dans le fond des pièces mal éclairées d'une factorerie, voit, à sa grande frayeur, un serpent, reptile magnifique, mesurant de 1 mètre à 1^m,50, dresser sa tête menaçante et entr'ouvrir sa large bouche exhibant des crocs venimeux.

Puis les rats, par bataillons serrés, envahissent les chambres à coucher; on les entend grimper sur les toilettes, boire bruyamment dans les pots à eau, dégringoler dans les cuvettes, fureter, grignoter partout. Le bruit de leurs griffes sur la porcelaine, leur cri agaçant, le grincement du papier qu'ils ravagent obligent mille fois, dans le cours des heures obscures, les occupants des lits à se lever furieux, exaspérés, pour livrer un combat aux lâches tapageurs, qui décampent, glissent, sautent de tous côtés, en effleurant parfois de leurs corps mous, les légers vêtements de leurs ennemis victorieux. Le silence renaît un moment; les rats, bientôt revenus, mêlent, aux ronflements des dormeurs, le vacarme endiablé de leurs affreux bruissements.

Enfin janvier arrive; avec quelques beaux jours reparaissent des nuits plus sereines et des pensées plus riantes. Les insectes et les rats sont encore un détail quotidien de la vie; mais le ciel est pur, la saison moins humide, les Européo-Congolais opposent aux ennuis matériels et moraux de leur existence les distractions actives des excursions de pêche en haute mer et sur le Congo, des chasses, en forêt, aux fauves, ou sur les eaux du fleuve, aux gigantesques crocodiles.



L'EXPÉDITION STORMS



UNE nouvelle expédition, composée du lieutenant adjoint d'état-major Storms et du lieutenant Constant fut envoyée en Afrique. Ces deux officiers quittèrent

Bruxelles au mois d'avril. Le lieutenant Constant, malade, dut revenir en Europe, après avoir touché à Zanzibar. M. Storms atteignit Karéma le 27 septembre, ayant franchi en trois mois et demi la distance séparant la côte orientale d'Afrique du Tanganika. M. Storms était un homme d'une

quarantaine d'années, grand et fort, portant entière une longue barbe d'un châtain foncé, solidement charpenté et qui rappelait le capitaine Popelin, par la rondeur de ses allures, sa résolution et son air d'inaltérable bonne humeur.



LE LIEUTENANT STORMS,
Chef de la quatrième expédition.

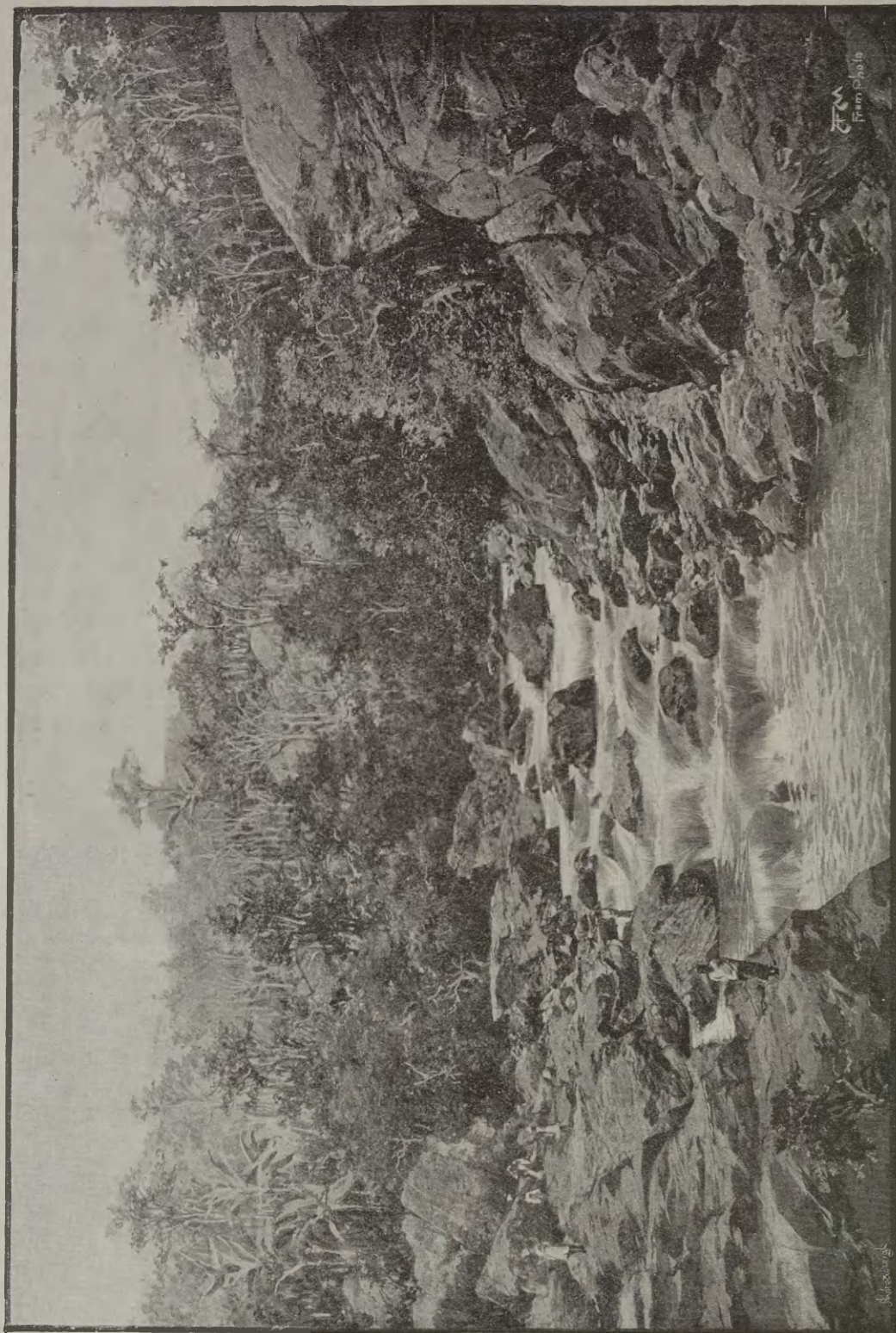
Le lieutenant Becker étant retourné en Europe, le lieutenant Storms prit le commandement de la station de Karéma. Sous son intelligente et énergique direction, le rôle de cette station devint bientôt considérable. Conformément au programme de l'Association, il intervint habilement dans les différends des peuplades nègres voisines pour maintenir la paix; il réunit d'importantes collections



LE LIEUTENANT VAN GÈLE.



LE LIEUTENANT COQUILHAT.



VUE DES CATARACTES DE LA RÉGION DU BAS CONGO.

zoologiques et ethnologiques et recueillit une grande quantité de renseignements sur les mœurs, les usages et les coutumes des populations de la région du Tanganika. En outre, cette même année, il créa sur la côte occidentale du lac, à Mpala, une station nouvelle; un bateau, le *Cambier*, permettait de maintenir toujours ouvertes les communications entre les deux stations.

Stanley regagna en ce temps la station de l'Equateur, où il arriva le 29 septembre, juste cent jours après l'avoir quittée. Les lieutenants Van Gèle et Coquilhat avaient mis ce temps à profit et leurs travaux excitèrent l'admiration du grand voyageur, qui ne marchandait pas les éloges les plus chaleureux aux deux jeunes officiers.

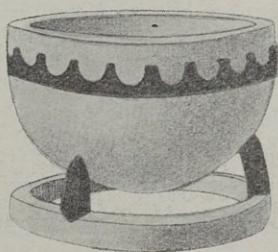
« Le spectacle qu'offrait la station, écrit-il, était un vivant exemple de ce que peut l'activité humaine quand elle est secondée par la bonne volonté. A l'époque où nous l'avions quittée, c'était un amas informe de jungles dont il semblait impossible de tirer un parti quelconque. Maintenant nous apercevions, à la place des jungles, un vaste hôtel, construit si solidement que ni la pluie, ni les balles, ni les voleurs n'eussent été capables d'y pénétrer. A l'intérieur, l'ornementation des salles trahissait tant de goût qu'on eût dit l'œuvre d'une

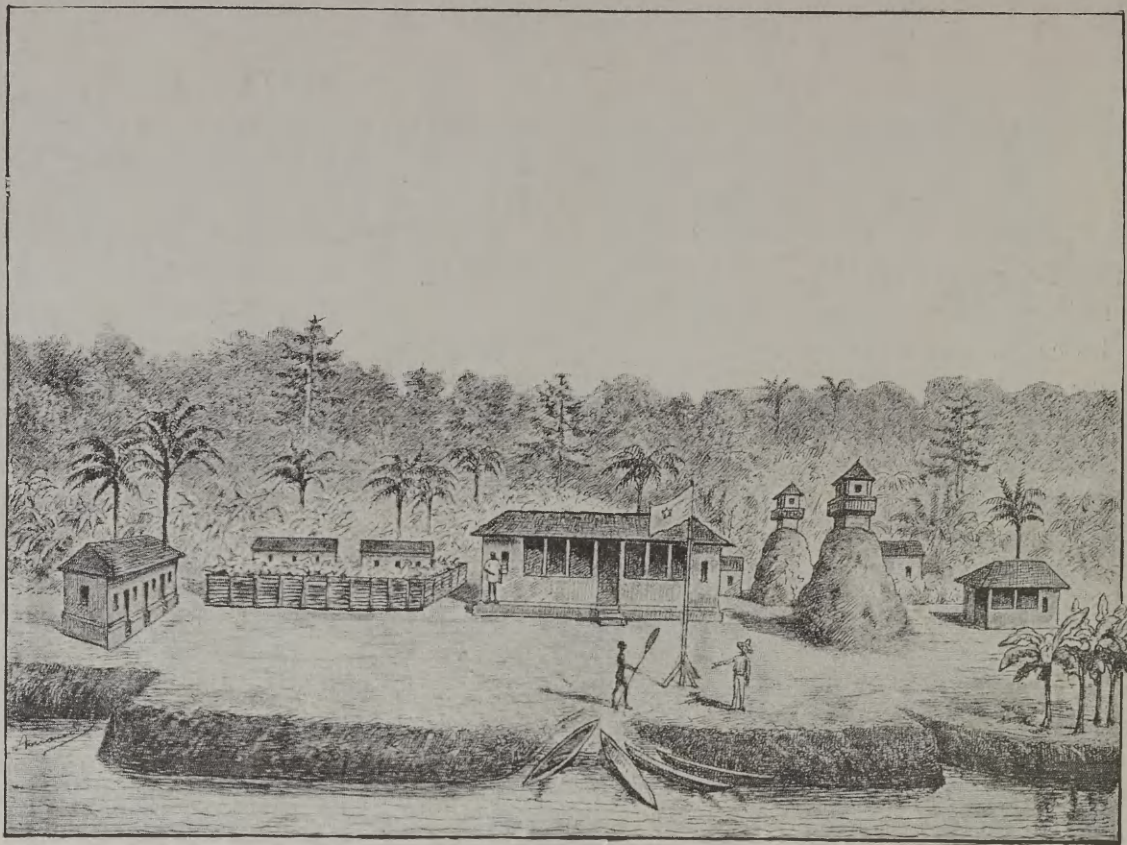
femme. Après avoir bâti la maison, les deux jeunes lieutenants qui commandaient la station avaient confectionné des châssis de fenêtres, des tables, des chaises et tapissé le parquet de nattes, puis, n'ayant pas de quoi peindre le mobilier et les murs, ils avaient tendu le tout de serge bleue et rouge ou de toile blanche, ce qui donnait à l'ensemble, fini et gaieté. Sur un monticule, ils avaient établi un petit Casino ou observatoire... Les lieutenants Van Gèle et Coquilhat avaient, de plus, créé un potager spécial pour la culture des légumes européens : oignons, carottes, fèves, pois, choux, etc. Il y avait enfin un parc à chèvres, un poulailler, une grande cuisine, rien ne manquait... Voilà enfin, sur le Congo, une station qui répond à mon idéal, une communauté de soldats-ouvriers où la discipline est parfaite, où les efforts sont réciproques, où les chefs, doués de sang-

froid, de zèle et de prudence, savent mettre assez de bonhomie dans leur manière d'être pour se concilier les aborigènes et les employés noirs, et assez de dignité pour empêcher toute familiarité vulgaire, tout oubli de ces distinctions sociales qui existent, forcément, entre des gens intelligents, instruits et des barbares. »



LA SULTANE DE KONKO.



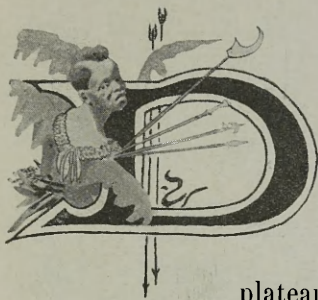


VUE GÉNÉRALE DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.



VUE PARTIELLE DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.

UN MARCHÉ AU CONGO



Les importants marchés indigènes se sont établis partout. Parmi ceux-ci, il en est un connu sous le nom de Soma. Le marché de Soma est situé sur le plateau d'un monticule qui n'a guère plus de cinquante pas de diamètre, et est ombragé par quelques arbres.

Les nègres groupés, debout ou accroupis près de

ture sont glissés des poignards de forme fantastique ou de larges couteaux.

Ailleurs, on aperçoit des amis d'un même district qui se saluent à la mode africaine, en se tendant les mains croisées et en se frappant ensuite deux coups dans la paume ; puis les bouteilles de tafia, de gin, de malafou (vin de palme) circulent, et la pipe emplie d'iamba passe de bouche en bouche.

Plus loin, des curieux suivent d'un regard attentif les acheteurs et les vendeurs ; et parfois, dans le débat assez criard et la gesticulation assez vive des



UN MARCHÉ AU TANGANIKA.

leurs marchandises, se ressentent du voisinage de la civilisation, leurs costumes bariolés sont confectionnés avec des étoffes européennes.

De jeunes noirs errent gravement à travers la foule, parés de leurs plus beaux vêtements aux couleurs tranchantes, jetés autour des hanches ; ils tiennent en main de vieux fusils à silex et sur l'épaule un petit sac artistement tissé d'herbes fines, renfermant les munitions et les provisions ; dans la cein-

parties, un nègre malin, un loustic de l'endroit, lance un bon mot, une grosse plaisanterie, qui soulève un bruyant rire général.

Là, une jeune femme, couleur d'ébène, assise à l'orientale, son enfant sur le dos, surveille sa marchandise étalée devant elle en petits tas : bananes, maïs, woandou et fèves de nisandi.

Sa voisine offre des nattes, des tissus et des facendas. Près d'elle un vieux nègre arrive de la



MICHELET & COLENS

MARCHÉ DES PÊCHEURS WAFIPAS.



MARCHÉ DE TABORA.

côte occidentale avec ses caisses de liquides alcoolisés, déballe de longs machètes, des haches forgées, de vieux cercles de tonneaux, tandis qu'à ses côtés un jeune noir vigoureux sépare à grands coups de couteau une côte de lard qui déjà commence à avoir un aspect passablement moisi, mais dont néanmoins les larges tranches sont enviées par les amateurs avides. D'autres femmes arrivent chargées comme des mules. Elles apportent du manioc, différentes espèces

L'animation qui règne dans les marchés a quelque chose d'inférieur : tout ce monde noir va, vient, crie, gesticule, rit, dispute, se bat et fait un vacarme épouvantable.

Le costume parfois est des plus simples : un mouchoir ou un petit morceau d'étoffe autour des reins.

Le vendeur noir est en général habile en affaires ; il sait parfaitement estimer la valeur locale d'une denrée, bien qu'il demande quelquefois à l'acheteur,



PONT SUSPENDU EN LIANES DES MISSIONS DE LUKUNGA.

de bananes, des arachides, et une espèce de légume tout préparé ressemblant assez à nos épinards.

Le tout est contenu dans une grande hotte suspendue à la tête et reposant sur le dos. Ces malheureuses ploient sous le fardeau. Quelques-unes d'entre elles portent en outre un bébé sur le dos.

Les hommes présentent en vente du tabac, des poules, des chèvres, etc..., des rats fumés (poukous) passés dans une broche. Ce dernier article est considéré par les indigènes comme le *nec plus ultra* de la friandise.

avec intention, des prix exorbitants. Un de ses avantages sur le blanc, c'est qu'il ne tient jamais compte du temps qu'il dépense en pourparlers, en marchandages, en discussions oiseuses, en débats prolongés qui finissent toujours par lasser la patience de l'Européen négociant avec lui.

C'est aussi par suite de cette insouciance de la valeur du temps que les nègres sont incapables de comprendre pourquoi les blancs payent davantage les denrées apportées à la factorerie, que les mêmes denrées achetées au marché.



LE SOUS-LIEUTENANT GRANG,
Sous-chef de la station de Léopoldville.



LE SOUS-LIEUTENANT JANSSEN,
Chef de la station de Msnata.



LE CAPITALNE HANSSENS,
Chef de l'expédition au Kouilou et au Haut-Congo.



LE SOUS LIEUTENANT PARFONRY,
Chef de la station d'Isanghila.



LE DOCTEUR ALLART,
Directeur du Sanatorium de Boma.

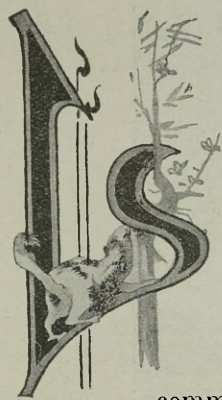


M. COURTOIS,
Pharmacien adjoint à Léopoldville.



LE LIEUTENANT HAROU,
Chef de la station de Manyanga.

LA CINQUIÈME EXPÉDITION



Le lieutenant adjoint d'état-major Van Kerckhoven et le lieutenant d'artillerie Liebrechts en firent partie. Comme leurs devanciers, ils se firent remarquer par Stanley, et les événements devaient confirmer par la suite les appréciations de l'intrépide explorateur sur les deux brillants officiers.

Nous avons oublié de dire qu'au commencement de mai 1884 le capitaine Hanssens accompagné du lieutenant Coquilhat,

der. Entre temps la nouvelle expédition remontait le fleuve du Congo et, arrivée à la station de Stanley-Falls, remplaçait le commandant, M. Bennie, par un officier suédois, le lieutenant Wester, à qui un Belge, M. Amelot, fut adjoint.

Le 28 décembre, le capitaine Hanssens, atteint à son tour par la terrible fièvre bilieuse du pays, succombait à Vivi. Stanley a fait son oraison funèbre avec ces paroles laconiques :

« Il avait le feu sacré qui distingue l'homme supérieur!! »

Au commencement de 1885, l'État Indépendant



LE LIEUTENANT LIEBRECHTS.

résidait chez les cannibales Bangala. Le lieutenant Coquilhat fut chargé du commandement de la station que le capitaine Hanssens décida d'y fon-

du Congo était constitué en lieu et place de l'Association Internationale.

Une conférence fut réunie à Berlin ; il en résulta



LE CAPITAINE HANSSENS ET LE SOUS-LIEUTENANT ORBAN.



INDIGÈNES NYAMWÉZIS.

un acte général où il était stipulé d'abord que la France et le Portugal reconnaissaient le drapeau bleu à étoile d'or du nouvel État comme celui d'un gouvernement ami.

était nommé souverain de l'État Indépendant du Congo à la suite du vote du projet de loi ci-dessous :

« La Chambre des représentants (le Sénat),
» Vu l'article 62 de la Constitution,



LES LIEUTENANTS BECKER, DURUTTE, DUBOIS ET DHANIS
DE LA CINQUIÈME EXPÉDITION.

Une semblable déclaration avait été obtenue des États-Unis d'Amérique, de l'Empire d'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Autriche-Hongrie, des Pays-Bas, de l'Espagne, de la Russie, des Royaumes-Unis de Suède et de Norvège, du Danemark et de la Belgique et le roi des Belges

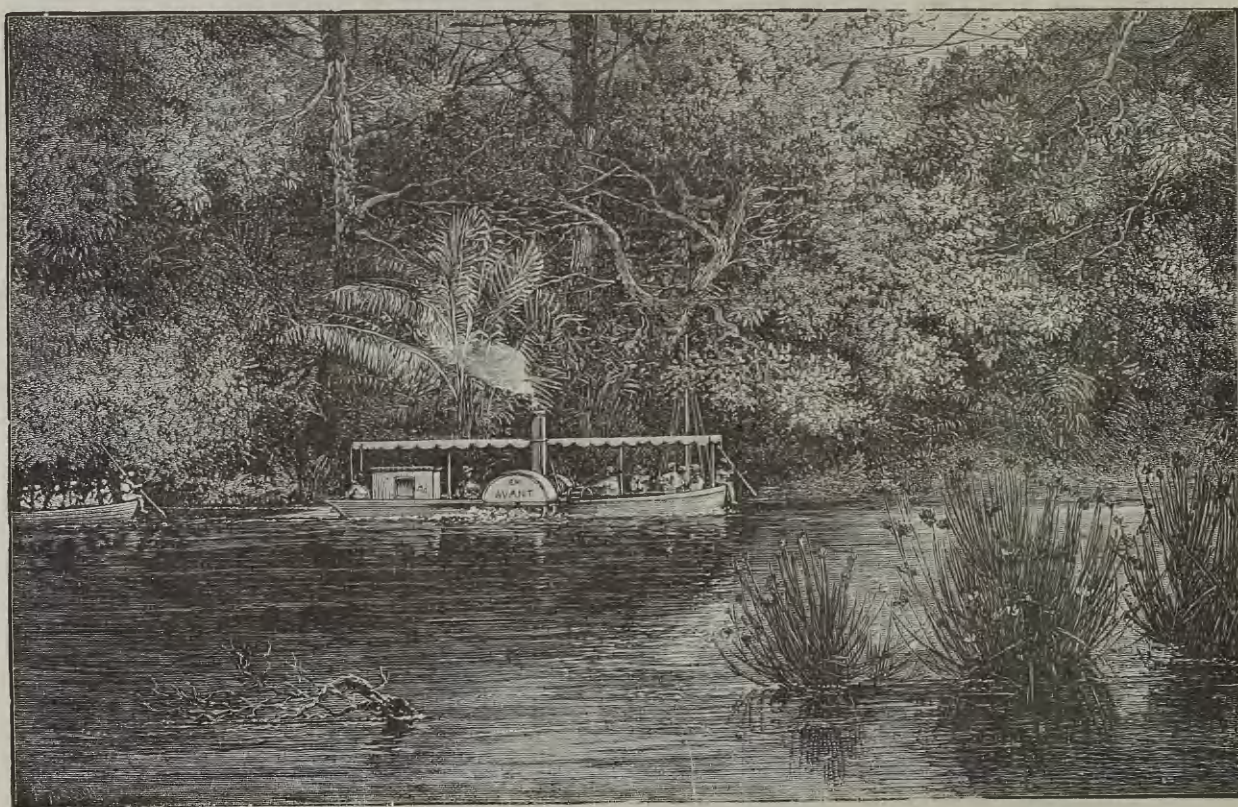
» Décide :

» Sa Majesté Léopold II, roi des Belges, est autorisé à être chef de l'État fondé en Afrique par l'Association Internationale du Congo.

» L'union entre la Belgique et le nouvel État du Congo sera exclusivement personnelle. »



MORT DU LIEUTENANT JANSSEN.



LE STEAMER *En Avant* SUR LE LAC LÉOPOLD II.

La nation tout entière, par la voix de ses corps constitués, applaudit cette décision du Parlement récompensant ainsi le Monarque belge de sa noble initiative, de ses efforts, de ses études, et de son concours pécuniaire en vue de la civilisation du Continent noir et de l'abolition de l'esclavage dans le Centre-Afrique.

Suivent les noms des cinq stations établies définitivement le long du Congo.

Entre l'Océan et Stanley-Pool : « Banana, port maritime du Congo, siège des administrations des postes et des droits de sortie ; Boma, port intérieur du fleuve, siège de l'administration centrale, résidence de l'administrateur général ; Matadi, port de débarquement situé en face de Vivi, siège de l'administration des transports par terre, tête de ligne de la route terrestre vers l'intérieur ; Lukungu, station intermédiaire, point de ravitaillement situé au centre d'une région salubre, fertile et populeuse, propre au recrutement des porteurs ; Léopoldville, port sur

le Stanley-Pool, tête des lignes de navigation sur le haut Congo. »

Cependant de nouveaux voyageurs parcouraient en tous sens les parties encore inconnues du Congo.

Citons parmi les plus distingués le lieutenant Wissmann qui explora la rivière Lulua sur les bords de laquelle il fonda un poste du nom de Luluabourg. Il constata l'identité de la rivière Kassai avec le cours inférieur du Kwa.

Capello et Ivens, officiers portugais, reconnurent la région Ouest du Moero et fixèrent d'une manière certaine les sources du Lualaba.

Le médecin Reichard, lui, explora le Katanga.

Bientôt, le Dr Wolf découvrait que le Lomami était un affluent du Congo et qu'ainsi il devait exister une ligne d'eau directe entre le bas Congo et Nyangwé. C'est vers cette époque qu'une société se fonda pour la création d'un chemin de fer reliant le bas Congo à Léopoldville.



M. AMELOT,
Attaché à la station des Stanley-Falls.



ATELIER DE MENUISERIE DE MATEBA.

LA FLORE DU CONGO

Parlons succinctement des principaux produits naturels du Congo.

L'ARACHIDE se récolte trois fois par année dans le haut Congo, et deux fois dans la zone maritime du bas Congo.

La plante convient à merveille pour la mise en culture des brousses à sol assez léger. Ses fruits, appelés parfois pistaches, viennent sous terre et consistent en une gousse allongée renfermant deux ou trois semences rouges, de la grosseur d'une noisette, à l'intérieur de laquelle se trouve une amande blanchâtre; cette amande fournit une huile comestible, dont on se sert pour falsifier l'huile d'olive; cette huile est très propre à l'éclairage et on l'utilise pour la fabrication des savons et pour le graissage des machines.

Le tourteau d'arachides, c'est-à-dire le résidu après l'extraction de l'huile, fournit un engrais recherché et un excellent aliment pour le bétail. Ce produit donne lieu à un mouvement d'affaires important sur la côte occidentale d'Afrique.

Marseille est le plus grand port d'importation des arachides; la tonne y vaut 300 fr. en moyenne.

(1) Le BANANIER est planté largement par les indigènes, autour des villages. Il est aussi précieux pour eux que le froment pour nous; son fruit parfumé constitue avec la chicouanga (pain de manioc)

et la patate douce, la base de l'alimentation; on en tire aussi une boisson alcoolique appelée vin de bananes. La tige fournit des fibres textiles employées à la fabrication de cordes, d'étoffes et de papier. Les feuilles servent à couvrir les huttes, à nourrir le bétail. Un hectare de terre planté de bananiers donne 184,300 kilogrammes de substances alimentaires.

La CANNE A SUCRE croît à profusion dans le bassin intérieur; à Lukungu, dans la zone des cataractes, il en existe de vastes champs cultivés. Ecrasée dans d'immenses récipients, elle donne un jus qui,

après avoir bouilli avec un mélange d'eau et fermenté, constitue une boisson très agréable et saine,



BAMBOU.

(1) *Rapport sur l'État Indépendant du Congo*, VAN WENSTENHOVEN, Bruxelles, 1895.

appelée *massanga*. Le rendement de cette plante en sucre cristallisable est toujours supérieur à 15 %; notre betterave n'atteint ce taux que dans des années exceptionnelles.

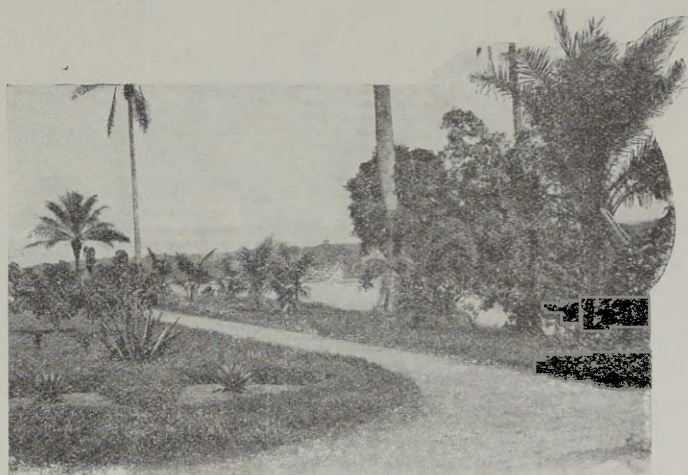
Parmi les végétaux qui croissent spontanément dans le bassin du Congo, il y en a un grand nombre dont les produits peuvent faire l'objet d'un important commerce d'exportation. Citons par ordre d'importance :

Le RICIN, le PIMENT, le CUBÈRE, l'ORANGER, la VANILLE, le POIVRIER, le TAMARIN, qui croissent à l'état sauvage;

Le *Sarcocephalus esculentus*, rubiacée qui porte un fruit connu sous le nom de *doundake*. L'écorce de la tige de cette plante est employée comme fébrifuge et a la propriété de relever l'appétit languissant. On en extrait une substance colorant la soie en vieil or durable, résistant à la lumière;



LE PALMIER A HUILE.



LE JARDIN BOTANIQUE A EALA.

La *Bafia laurifolia*, qui fournit une substance colorante rouge;

Le *mboungou* (*Ficus lutea*) dont l'écorce est très employée pour la confection des vêtements;

Le MÉDICINIER, dont la fève, dite pignon d'Inde, procure une huile médicinale analogue à l'huile de croton. Les indigènes brûlent ses fruits enfilés sur des baguettes, pour s'éclairer la nuit. En France, on s'en sert dans la fabrication du savon et des bougies;

Divers ACACIAS, dont les écorces astringentes donnent des teintures brunes ou noires, et plusieurs espèces d'indigotiers, qui produisent des couleurs bleues variées;

Le *Pterocarpus santaloides* qui, lorsqu'il tombe en vétusté, procure aux indigènes une poudre appelée *takula*, dont ils se servent pour se peindre le corps et le visage et teindre leurs étoffes en rouge ou en couleur lie de vin, par un mélange de noir;

Le *Sekegra*, dont l'écorce produit un suc d'une vertu tinctoriale puissante. Les indigènes s'en servent pour colorer leurs pagaies, leurs paniers et d'autres objets. Cet arbre donne un bois d'ébénisterie précieux, d'une belle couleur lie de vin. Il produit également un fruit comestible, appelé *mugoria*, dont les nègres sont très friands;

L'arbre à *nkula* ou *camwood*, très répandu, dont l'écorce, bouillie et pulvérisée, procure une poudre fine d'un cramoisi éclatant. Sur le marché



PLANTATION DE BANANIERS A LÉOPOLDVILLE.



PONT SUSPENDU SUR LA RIVIÈRE LUFU.

anglais le camwood vaut 475 francs la tonne ; la confection de tapis, de paillassons, de cordages, etc.

L'ARBRE A COTON, une malvacée, qui croît spontanément, depuis Boma jusqu'à Niangwé. Les noirs s'en servent pour faire l'amadou. Les graines sont garnies, comme celles du cotonnier, d'un duvet blanc très épais pouvant être tissé ;

Le COCOTIER, qui appartient à la famille des palmiers, a été introduit, il n'y a pas longtemps, dans le bassin du Congo. Le fruit, composé d'un brou fibreux, contient un liquide blanchâtre, appelé lait de coco, fort agréable à prendre, ainsi qu'une amande qui, séchée, porte le nom du coprah et fournit une huile excellente. La valeur du coprah, en Europe, est de 300 francs la tonne. Les fibres de brou servent à

L'île de Ceylan seule a exporté 6,650 tonnes de coprah en 1892. Londres et Marseille sont les principaux marchés pour cet article ;

L'ARBRE A BEURRE (*Bassia Parkii*) est une essence du haut Congo. Les indigènes l'emploient comme bois de charpente. De sa noix, ils tirent le beurre végétal, employé dans la préparation des aliments ;

L'OBA, espèce de MANGUIER ayant l'aspect des chênes de nos contrées, porte un fruit dont on fait le pain de dika, qui rappelle la saveur du cacao. L'amande de ce fruit, soumise à l'ébullition, forme une huile facilement saponifiable et pouvant donner de très belles bougies ;

Le BAOBAB, le géant



LE PALMIER ELAIS.



LA FERME D'EALA.

des végétaux, se trouve surtout en deçà du Stanley-Pool. On cite des spécimens de cet arbre que dix-sept nègres parviennent difficilement à entourer de leurs bras étendus ; son écorce est très estimée dans la fabrication du papier ;

Le KOLA, extraordinairement répandu dans tout le territoire. Le fruit de cet arbre, d'une teinte légèrement brune à maturité, ressemble à la prune et est fort amer au goût, il n'a fait jusqu'à présent l'objet d'aucun commerce avec l'Europe. Le kola donne 50 kilogrammes de noix par année moyenne, en deux récoltes. Les natifs mâchent le fruit et lui attribuent des propriétés merveilleuses pour ranimer et soutenir leurs forces. Le kola contient de la caféine en quantité plus notable que les thés et les cafés commerciaux. Il renferme également un alcaloïde en proportion supérieure à celle de la théobromine

son amertume et son astringence, dans le cas de troubles profonds des organes digestifs. Il prend place en thérapeutique bien au-dessus du maté et du cacao ;

Le *Raphia vinifera*, espèce de palmier improprement appelé bambou en Afrique, croît en masses touffues dans les criques du bas Congo. Ses fibres, connues dans le commerce sous le nom de piassava, servent en Europe à la fabrication de grandes brosses à balayer. On en obtient de 625 à 750 fr. la tonne, sur le marché de Liverpool. Les indigènes les emploient comme cordes à leurs instruments de musique et pour la confection d'ustensiles et de meubles. La tige même du raphia est employée à la construction de maisons et de magasins à

l'usage des blancs ;

Le *Borassus flabelliformis*, autre espèce de palmier, se rencontre beaucoup entre le Stanley-Pool



BAYANZI.



LE BÉTAIL A LULUABOURG.

dans le cacao. A cause de la présence de ces principes toniques, le fruit est un anti-déperditif au plus haut degré et un reconstituant énergique par

et le Kassai, sur le Kwango et dans le Manyéma. Les noirs en obtiennent un assez bon vin, mais ils n'utilisent ni ses fibres ni ses feuilles, lesquelles sont

employées à des multitudes d'usages dans d'autres pays où cette plante existe;

Le rocou, élégant arbuste aux semences rouges, dont on extrait une matière colorante jaune rougeâtre; le SÉSAME, dont la graine fournit une huile très comestible, et l'ORSEILLE, espèce de lichen, employés en teinturerie, se trouvent en abondance dans le district du Congo inférieur;

Le *Nulla-panza*, arbre de la famille des légumineuses, haut de 12 à 20 mètres, est très répandu dans le bas Congo. Il porte de grandes gousses qui éclatent avec bruit et laissent échapper de très fortes graines aplaties et riches en huile. Certaines populations de la côte occidentale d'Afrique en font leur nourriture. L'huile qu'elles renferment en grande quantité est comestible et convient à la fabrication du savon et au graissage des machines. Notons tout particulièrement parmi les plantes de grande culture la liane à caoutchouc (produit naturel du pays), le café, le cacaoyer et le tabac;

L'ARBRE À COPAL est surtout répandu dans le haut Congo. Il présente l'aspect de nos acacias et procure une gomme utilisée dans de nombreuses branches de l'industrie. Le copal sert à fabriquer les vernis, les laques, les peintures; il remplace, lorsqu'il est de belle qualité, l'ambre dans la fabrication des bouts de pipes.

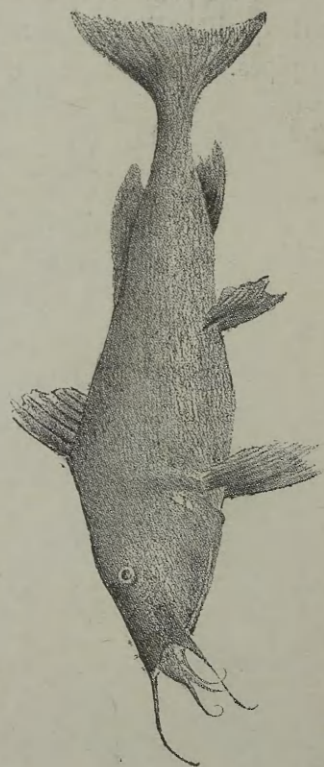
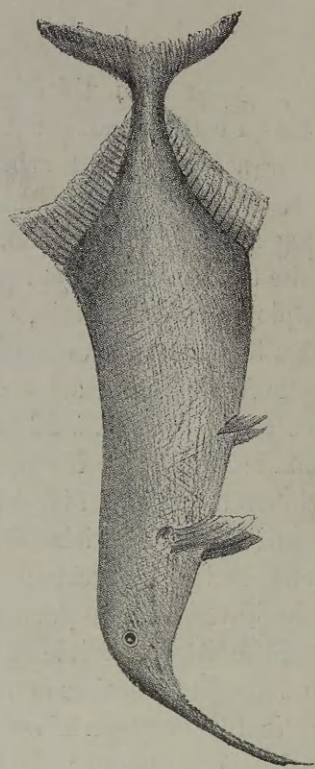
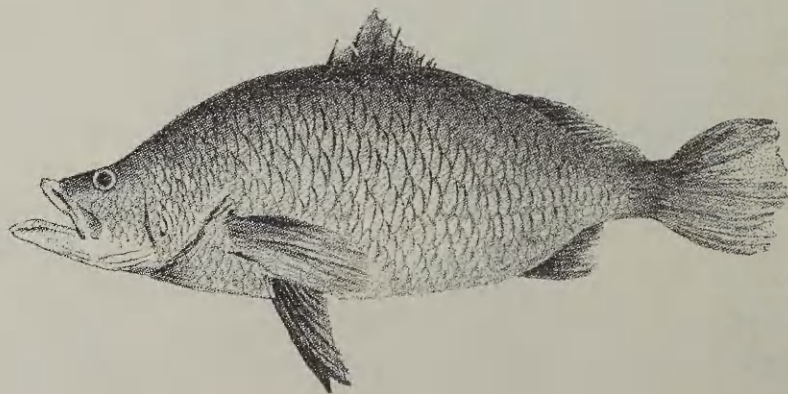
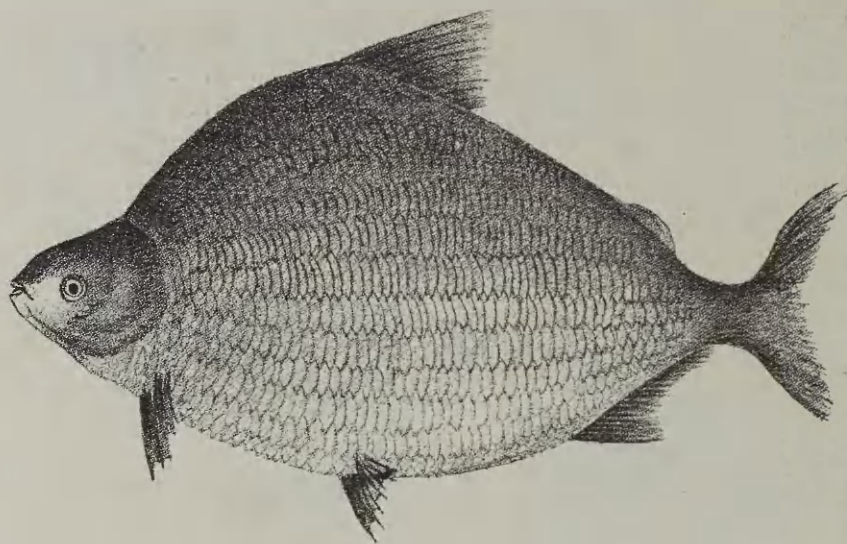
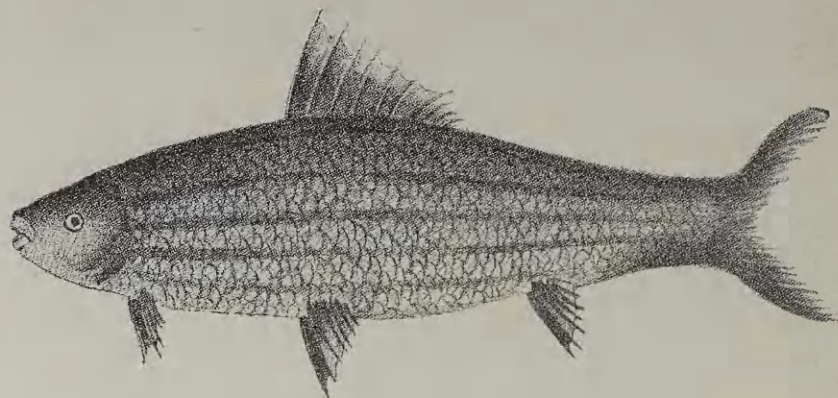
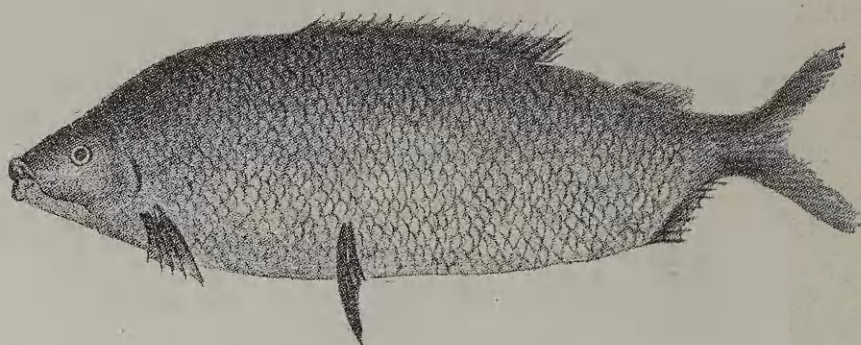
Jusqu'ici le commerce de ce produit a été, pour ainsi dire, monopolisé dans les mains des Anglais. Son exploitation au Congo peut devenir une source importante de bénéfices, si elle est pratiquée sur une grande échelle.

Voici comment la gomme se produit : taraudé par une larve, l'arbre à copal exsude, de branches qui ne sont pas plus grosses que le bras, des masses de jus d'un aspect gluant et peu consistant. L'émission ne paraît avoir lieu que pendant la saison des pluies. Ce jus ou gomme tombe ensuite sur le sol et, avec le temps, s'enfonce dans la terre où il reste en dépôt. Le produit se trouve en assez grandes quantités à l'état fossile. Il provient de forêts disparues dont les arbres résineux ont laissé découler la gomme à terre.

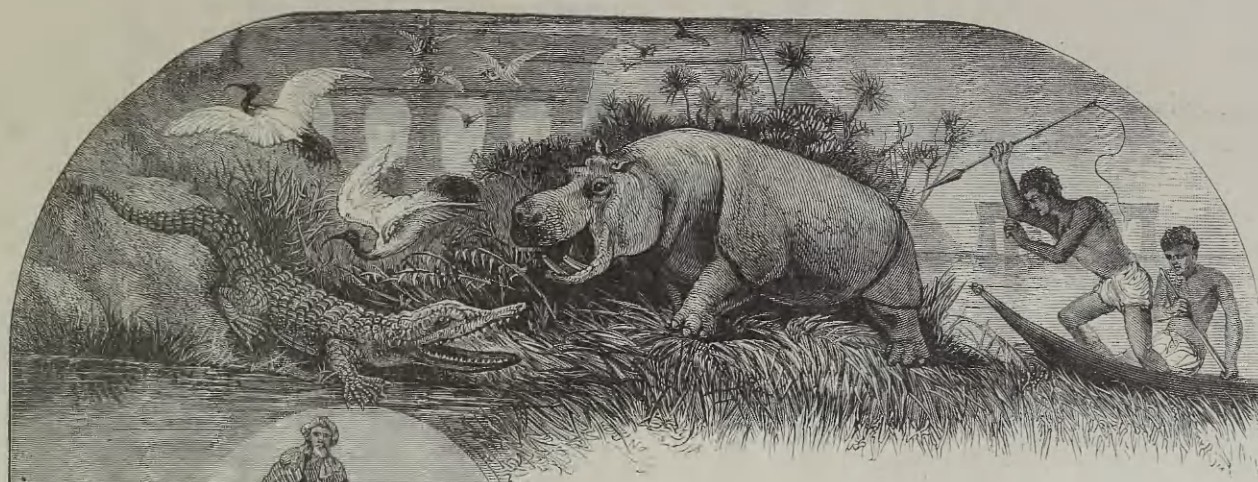
Des gisements importants de ce copal ont été signalés à Inongo, sur le lac Léopold II.

Le copal du Congo est de qualité supérieure, et les fabricants belges qui en font l'essai dans leur industrie sont d'avis qu'ils pourront s'affranchir de l'étranger, en ce qui concerne leur approvisionnement dans cette matière première, dès qu'il en sera fait des envois réguliers à Anvers. Sa couleur varie entre le blanc eau et le blanc doré. Il s'achète aux indigènes 8 centimes le kilogramme et se vend 2 fr. 39 centimes le kilogramme sur les marchés de l'Europe.





POISSONS DU CONGO.



LA FAUNE DU CONGO

Région tropicale de l'Afrique, le Congo est par conséquent comme les Indes, un foyer de vie animale intense, et les plus grandes espèces s'y rencontrent en troupeaux nombreux.

L'énumération serait longue, si on voulait suivre la classification zoologique habituelle. Contentons-nous de citer d'abord plusieurs espèces de quadrumanes, tels que : le gorille, qui a fait autrefois la réputation du Gabon; le chimpanzé ou joko, d'autres singes qui sont plus ou moins comestibles pour les nègres; puis d'énormes chauves-souris que les indigènes prennent au lacet et dont ils sont très friands.

Parmi les carnassiers : le lion qui se retrouve dans toute l'Afrique, depuis l'Algérie jusqu'au cap de Bonne-Espérance, la panthère, le léopard, le chat sauvage, plusieurs espèces d'hyènes, un chien, d'espèce petite, qu'on élève en basse-cour pour la cuisine.

Parmi les pachydermes : l'éléphant, le colosse du règne animal, que l'on trouve par bandes de vingt à cent individus, et qui fournit l'ivoire, un des articles les plus importants du commerce africain; l'hippopotame, qui pullule dans les rivières; le rhinocéros, le sanglier sauvage, le porc, élevé en domesticité.

Les ruminants sont également très nombreux, notam-



ment : le buffle ou bœuf sauvage, dont la chasse est dangereuse; la chèvre, parfois le mouton, indigènes; le bœuf domestique, importé récemment dans les stations européennes, et un grand nombre d'espèces d'antilopes. Il y a lieu de citer aussi la girafe et son ancêtre l'*okapi*; ce dernier vit dans la grande forêt équatoriale où il vient d'être découvert.

On y trouve aussi le Pangolin, curieux insectivore couvert d'écailles, ayant le mode d'existence des fourmiliers de l'Amérique du Sud.

N'oublions pas le rat, qui se vend tout cuit par brochettes de dix sur les marchés.

Parmi les oiseaux : diverses espèces de perroquets, qui vivent en nombre incalculable dans les bois avoisinant les plantations; l'aigle et le vautour sont communs. L'épervier est un oiseau fétiche; il est *n'kissi* (sacré) pour les indigènes. Le pigeon, la perdrix rouge et la pintade, les oies, les canards sauvages pullulent; on les chasse activement. La poule domestique est la grande provision culinaire chez tous les sauvages. En outre, d'innombrables oiseaux d'agrément. L'ibis rouge et le flamant rose vivent en bandes innombrables sur les rives des grands lacs.

Parmi les reptiles, le crocodile partage avec l'hippopotame le domaine des eaux, il est très redoutable pour les riverains qui toutefois trouvent sa chair comestible. Le boa et une multitude de serpents remplissent les forêts.

Les poissons sont partout abondants et les indigènes les pêchent avec une adresse admirable et de diverses manières : à la ligne, au filet, à la nasse, à la flèche ou simplement à la lance en guise de harpon.

Les Scolopendres (Mille-Pieds) ainsi que les Scorpions se trouvent en grande quantité dans les endroits à l'abri de la lumière, sous les troncs d'arbres, les pierres et même dans les habitations.

Les insectes sont connus surtout par leurs espèces malfaisantes, qui souvent sont de véritables plaies.

Les coléoptères sont représentés par des espèces de grande taille; spécialement les Goliath, géants vêtus de velours incarnat sur les élytres, à raies de velours noir tranchant sur le fond blanc du corselet, ainsi que d'autres cétoines de toute beauté et d'une grande richesse de coloris. Parmi les papillons, on y trouve l'élégant *Papilio Antimachus*, de 25 à 30 centimètres d'envergure, dont on n'avait jamais réussi à capturer que des mâles et dont l'unique femelle qu'on en connaisse a été payée 1,200 francs par un amateur anglais.

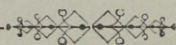
La puce pénétrante est un animalcule dangereux pour les pieds nus des indigènes, qui toutefois savent les extraire avec adresse.

La *Tsétse*, mouche excessivement dangereuse, propage avec une effrayante rapidité la maladie du sommeil, ce fléau qui ravage les populations indigènes.

Les moustiques et les mouches, innombrables au Congo, sont les agents de transmission d'un grand nombre de maladies que des commissions cherchent à combattre. Elles y parviendront lorsqu'elles auront étudié la biologie, c'est-à-dire les différents stades de développement et de transformation de ces animalcules qui, lorsqu'ils ne sont pas dangereux, sont toujours souverainement incommodes.

Les termites (névroptères), les fourmis (hyménoptères), les blattes (orthoptères) gigantesques sont le fléau des provisions. Ce qui n'a pas été bien mis à l'abri de leurs atteintes ne résiste pas à ces plaies aussi nuisibles que nombreuses.

Les abeilles produisent une cire très recherchée et un miel excellent, mais trop délaissé des nègres qui, par contre, sont très friands de plusieurs espèces de chenilles, aussi bien que de fourmis, de sauterelles et de diverses larves d'insectes.



MINÉRAUX

Les mines. — Il existe au Congo des richesses minérales importantes. On a reconnu de nombreux gisements de cuivre dans le Katanga comme sur le bas Congo et en d'autres régions. Au Katanga des mines de cuivre sont en pleine exploitation. Le mercure est signalé par Cameron ; l'étain, par Van Gèle et par Hodister ; le platine, par Schweinfurth ; l'or, par Cameron et par Sharpe ; le sel gemme et le sel des lacs salés ont été reconnus dans le sud.

Quant au fer, il existe partout, et le nègre sait l'exploiter, le réduire et le travailler par des moyens aussi ingénieux que primitifs, car le nègre est essentiellement forgeron, aussi bien que commerçant.

Pour fondre le fer, il creuse une tranchée dans laquelle il jette pêle-mêle du minerai et du charbon de bois ; il couvre la tranchée de boue en ayant soin de laisser une ouverture à chaque bout. A l'un de ceux-ci, il allume le feu que de jeunes garçons attisent au moyen de courts soufflets. Au bout de quelques jours, la tranchée est ouverte et le fer est recueilli dans ce haut fourneau primitif.

Voyons maintenant le forgeron à l'œuvre. Dans une case, plus souvent sous l'auvent en paille d'une hutte, se trouve un bloc de granit égalisé à sa surface et recouvert d'une forte plaque de fer. A côté, du charbon de bois allumé flambe à l'air, attisé par un soufflet que manie une femme ou un enfant. Le soufflet, engin tout primitif, consiste en deux petites caisses de bois circulaires auxquelles sont fixés deux tubes qui vont se réunir dans une même embouchure en argile. Des peaux non tendues recouvrant les cylindres se soulèvent et s'abaissent tour à tour par le moyen d'un manche ou bâton, adapté au milieu de chacune. Ce mouvement de pression alternatif et rapide produit un courant d'air continu que l'embouchure commune aux deux tubes, dirige sur le foyer. Le forgeron, armé d'une pince, place un morceau de fer dans les braises, le retire dès qu'il est rouge, et le martèle au moyen d'une masse également en fer. Il en fabrique des houes, des pioches, des haches, des lances, des harpons, des chaînes à esclaves et une foule d'ustensiles.



HACHE.



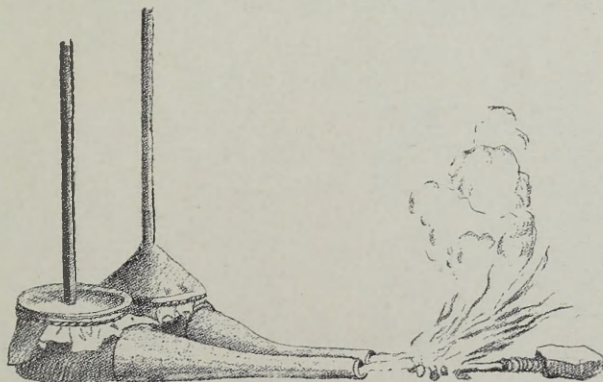
MASSE TENANT LIEU DE MARTEAU.



COUTEAU DE CHAMP.



HERMINETTE.



SOUFFLET DE FORGE.



HOUE.



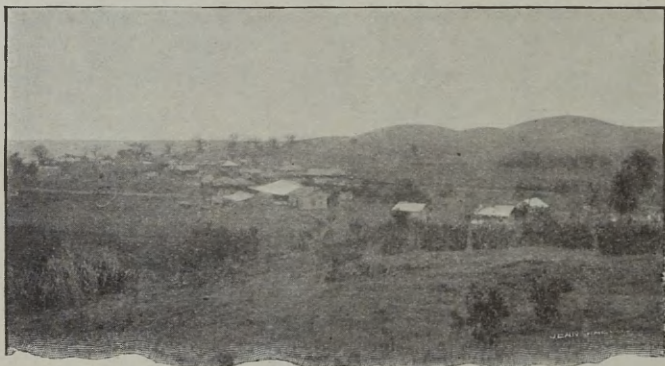
L'HÔTEL DU GOUVERNEUR, A BOMA.



CHIMBEQUE DE SOLDATS, A BOMA.



HÔPITAL DES INDIGÈNES, A BOMA.

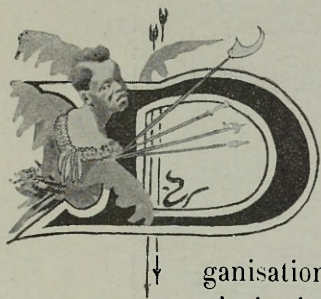


VUE GÉNÉRALE DE BOMA.



LE COMMISSARIAT MARITIME, A BOMA.

ORGANISATION DU GOUVERNEMENT DE L'ÉTAT INDÉPENDANT



DÉJÀ le nouvel État africain se constituait d'une manière régulière. Mais, les dépenses croissaient en proportion de l'organisation, tandis que les recettes n'existaient pour ainsi dire pas. Aucun moyen d'équilibrer le budget, puisque les revenus du Gouvernement ne consistaient qu'en

constituait le cours inférieur de la rivière Uellé.

La mort continuait comme toujours à faucher dans les rangs du personnel belge au Congo. Le capitaine Van de Velde et le lieutenant Warlomont périssaient, le premier à Léopoldville (7 janvier), le second à Boma, le 2 du même mois. Signalons, en passant, la création, au début de l'année 1888, d'une Société des Magasins généraux du Congo. Cette compagnie établit à Boma de vastes entrepôts où les agents du gouvernement, les négociants, les missionnaires



VUE DES FACTORIES DE BOMA.

droits d'exportation insignifiants joints à ceux d'enregistrement et de la poste. Il fallut bien, en cette occasion, avoir recours à un emprunt. Cette opération financière fut votée presque à l'unanimité par le Parlement.

Entre temps de nouvelles découvertes se multipliaient au Congo. Le capitaine Van Gèle et l'officier d'artillerie Liénaert reconnaissaient que l'Ubangi

peuvent se pourvoir de tout ce qui leur est nécessaire. Elle bâtit dans la même station un hôtel-restaurant à l'européenne, enfin elle construisit un tramway mettant en communication l'hôtel et les entrepôts avec Boma-Rive et Boma-Plateau. Voici l'exposé que fit le capitaine Thys de la situation du Congo aux conférences données à la Société belge des Ingénieurs (1889).



UNE RUE A BOMA.



LE PIER DE BOMA.

« A quelque point de vue, dit-il, qu'on envisage le travail qui a été accompli par les agents du Roi en Afrique pendant ces dix dernières années, on éprouve un vif sentiment d'admiration.

» Les secrets géographiques de cet immense réseau fluvial du haut Congo n'ont été arrachés un à un au continent qu'il y a dix ans à peine, Stanley appelait si justement le continent mystérieux; un gouvernement régulier, dont les lois s'inspirent des idées les plus libérales, a été établi et exerce pro-

struction de feux, entrepris pour donner plus de sécurité à la navigation du bas fleuve;

» 3° La carte cadastrale du bas Congo, destinée à servir de base à la propriété foncière, déjà terminée, et la brigade topographique réunissant les éléments nécessaires à l'établissement d'une carte du bas Congo;

» 4° La justice fonctionnant régulièrement dans le bas Congo à deux degrés;

» 5° Un service des postes assurant le transport



VUE DU CONGO ET DE LA FACTORERIE DE BOMA EN 1885.

gressivement son action; des régions nouvelles immenses ont été ouvertes à l'activité commerciale et industrielle du monde. Et si l'on quitte ces sphères élevées pour envisager les choses à un point de vue plus immédiat et plus pratique, nous voyons :

» 1° La navigation poussée dans le bas Congo jusqu'à Boma et assurée dès maintenant de pouvoir remonter jusqu'à Matadi;

» 2° Divers travaux, tels que pose de bouées, con-

struction de feux, entrepris pour donner plus de sécurité à la navigation du bas fleuve;

» 6° L'état civil institué et fonctionnant pour les mariages, les naissances et les décès des non-indigènes;

» 7° Un service médical dirigé par des docteurs belges, établi à Banana, Boma et Léopoldville;

» 8° Une force publique composée de soldats noirs, commandés par des officiers et des sous-offi-

ciers européens, déjà disciplinée, exercée et capable de faire respecter les décrets et règlements;

» 9° La sécurité absolue assurée à la route des caravanes entre Matadi et Léopoldville;

» 10° Un service de portage à dos d'hommes desservant cette région des chutes, où l'année dernière, en huit mois, on a trouvé à engager soixante mille indigènes pour le transport de près d'un million de kilogrammes de matériel et de marchandises;

» 11° Un chemin de fer dont la construction doit

» 14° L'évolution des tribus indigènes les plus vivaces de l'intérieur, descendant jusqu'au bas Congo pour venir se mettre au service des blancs comme soldats, matelots, terrassiers, forgerons;

» 15° Les progrès des établissements commerciaux, dont il y a quelques années la chaîne ne dépassait pas Noki et dont les factoreries sont actuellement disséminées sur tout le territoire de la colonie, sous la protection du drapeau belge;

» 16° Une entreprise agricole établie et fondée



ÉGLISE DE MATADI.

vaincre la résistance séculaire des cataractes, en cours de construction;

» 12° La création dans les stations de l'État de troupeaux de gros bétail;

» 13° La présence sur les eaux du haut Congo, au cœur de cette Afrique sauvage qu'il y a trente-cinq ans l'on croyait encore inhabitée, d'une flottille de bateaux à vapeur dont le nombre va chaque année en augmentant; cette flottille est devenue une flotte;

par un Belge, M. De Roubaix, dans le bas Congo, à Matéba; une maison de commerce belge, la *Sanford exploring expedition*, achetant de l'ivoire dans le haut Congo; plusieurs nouvelles sociétés belges, une autre société, encore à l'étude, mais dont l'idée a été accueillie avec une faveur qui permet d'espérer que bientôt elle aussi pourra se constituer, en vue d'organiser les transports par bœufs entre le bas Congo et le haut Congo.

» Voilà les progrès réalisés en quelques années. »

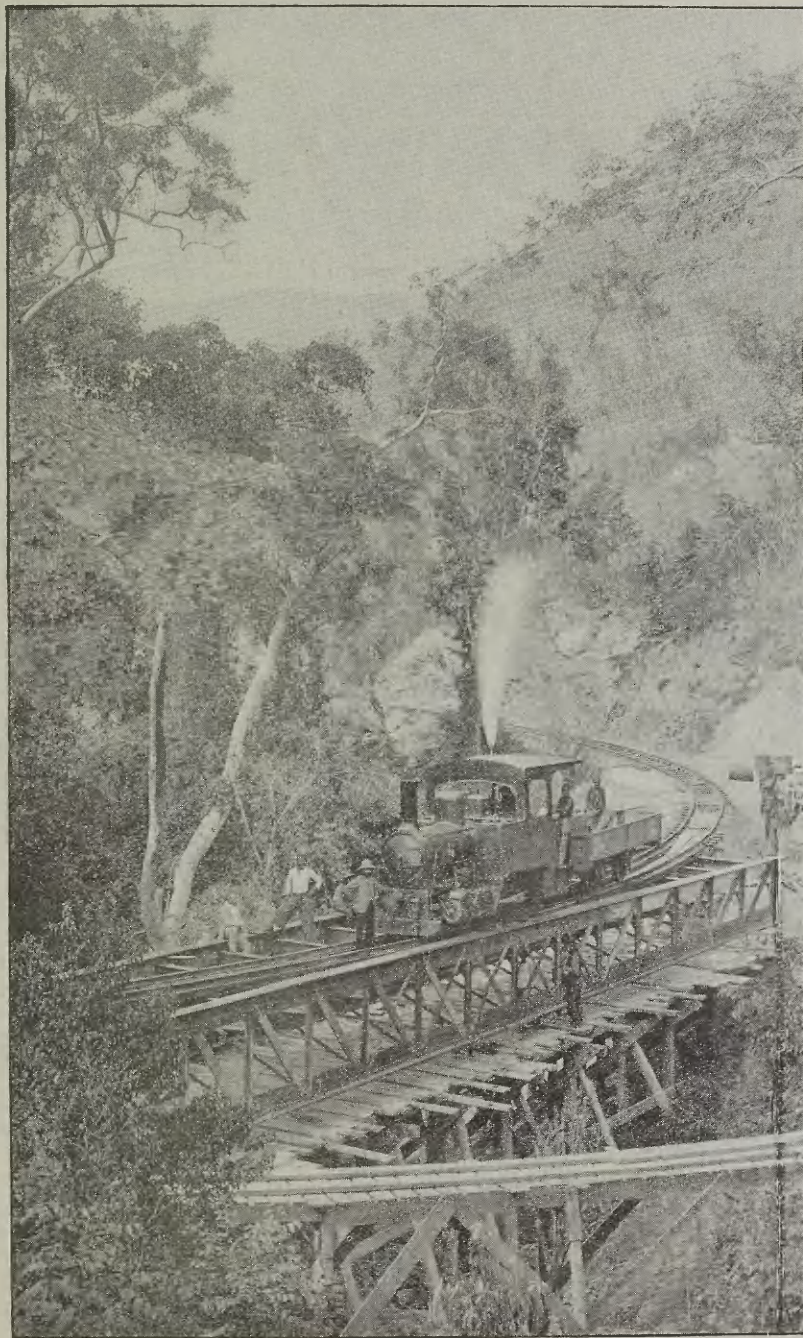
VOIES DE COMMUNICATIONS

Le haut Congo ou bassin intérieur de l'État Indépendant présente le réseau fluvial le plus étendu

qui existe dans aucun pays du monde, si l'on en excepte les contrées brésiliennes arrosées par l'Ama-

zone. On peut évaluer actuellement à 15,000 kilomètres le développement du cours navigable du fleuve et de ses tributaires. A lui seul le Congo présente entre les deux grandes séries de cataractes (chutes de Livingstone et Stanley-Falls), une voie navigable de 1,700 kilomètres et, en outre, sur son cours inférieur et supérieur près de 1,000 kilomètres sont propres à la navigation. L'ensemble des lignes de parcours devient incalculable, si l'on y ajoute les lacs et les branches latérales; il n'y a probablement pas dans le fait un seul endroit du bassin qui se trouve à plus de 160 kilomètres d'une escale quelconque accessible par eau. Les terres les plus fertiles, les forêts riches en bois précieux, en lianes à caoutchouc, sont baignées de tous côtés, soit par l'artère maritime du Congo, soit par ses multiples ramifications, qui, au nord, touchent aux confins du Soudan égyptien et de la vallée du Nil et, au sud, s'étendent jusque près des sources mêmes du Zambèze.

Chemins de fer. — Matadi est, comme on sait, le point de départ de la voie sur le bas fleuve. Cette localité est située sur la rive gauche du Congo, à 140 kilomètres de son embouchure. Le fleuve a de 750 à 1,200 mètres de largeur. Les bâtiments de mer du plus fort tonnage peuvent y arriver aisément. L'accostage des navires se fait à un pier à tablier métallique sur pieux, qui



LE PONT DU RAVIN DU SOMMEIL.

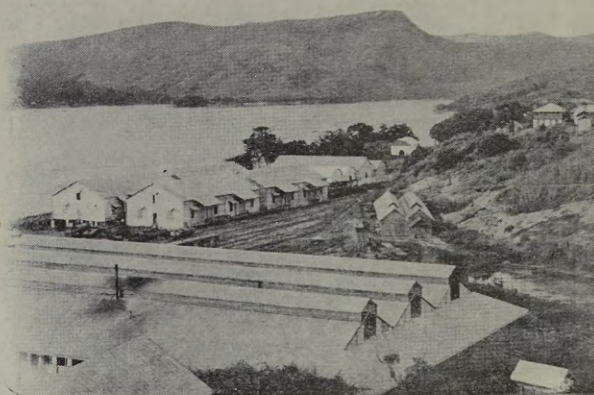
s'avance à 75 mètres dans le fleuve. Une grue roulante de la force de 10 tonnes sert au déchargement des marchandises.

De Matadi où il commence à la cote 26 au-dessus du niveau de la mer, jusqu'au confluent de la rivière Pozo, c'est-à-dire au 4^e kilomètre de son parcours et à 62 mètres d'altitude, le chemin de fer suit la rive même du Congo.

Au sortir de la gare de Matadi, la voie gravit un éperon de montagne qui s'avance en promontoire dans le fleuve jusqu'à un point connu sous le nom de Col des plantations, puis elle descend le revers du contrefort et entre dans la vallée du ravin Léopold, qu'elle traverse sur un pont de 20 mètres



CHEMIN DE FER VERS MATADI.



STATION DU CHEMIN DE FER A MATADI.

et où elle forme une courbe de 50 mètres de rayon. Au delà la ligne reprend et suit sans interruption jusqu'au confluent de la Pozo le flanc du massif qui ferme la rive gauche du Congo.

Dans cette partie le railway est établi à mi-côte à une hauteur d'environ 30 mètres au-dessus du fleuve, sur une corniche taillée dans le rocher, que coupent par intervalles les étroites falaises de la rive sur lesquelles de petits ponts de 10 mètres et moins ont été jetés.

La ligne, sur tout son parcours, est fort sinueuse ; elle traverse le massif des monts de Cristal à travers lequel le Congo s'est frayé un passage.

La longueur totale de Matadi au Stanley-Pool est de quatre cents kilomètres. Ce trajet est effectué en deux jours pour les voyageurs et en trois pour les marchandises. La ligne, à voie étroite, compte plus de cent quarante ponts dont une dizaine ont plus de cinquante mètres de longueur. Le plus grand, sur l'Inkisi, a une portée de cent mètres.

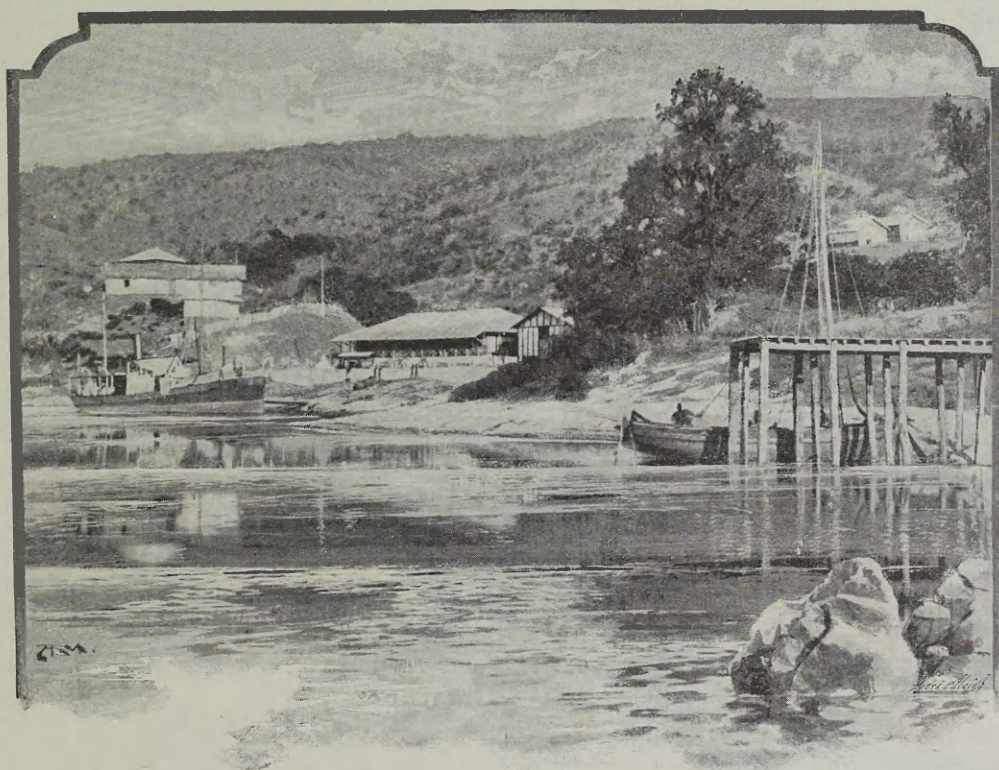
Le point terminus du chemin de fer au Stanley-Pool est Dolo. Cet endroit a été choisi à cause de sa situation particulièrement favorable. A Dolo le Stanley-Pool forme une crique d'une profondeur de 5 mètres à l'époque des eaux basses et les vapeurs y peuvent entrer directement sans avoir à éviter ni bancs de sable ni rochers.

Un tronçon de ligne de cent vingt-cinq kilomètres vient d'être achevé sur le Haut-Congo, entre Stanleyville et Ponthierville, supprimant les diffi-

cultés de transport le long d'une suite de cataractes appelées les Stanley-Falls, et un troisième tronçon de Kindu aux Portes d'Enfer, de trois cent quarante-sept kilomètres, est en partie construit. Il est en exploitation sur un parcours de cent cinquante kilomètres. Lorsque ce chemin de fer sera construit, tout le cours du fleuve pourra être parcouru en steamer et en wagon, depuis Bukama, point où le Haut-Congo devient accessible aux steamers, jusqu'à l'embouchure du fleuve, sur une longueur de plus de trois mille kilomètres en utilisant successive-

ment les passes navigables du Congo et les voies ferrées qui les relient.

D'autres chemins de fer sont à l'étude, de Stanleyville au lac Albert, des Portes d'Enfer au lac Tanganyka et de Bukama à Ruwé et à la mine de l'Étoile du Congo. Un projet plus vaste relierait le bas Congo à Ruwé et raccorderait une ligne au chemin de fer de la Rhodésie en traversant les districts du Katanga, du lac Léopold II et du Stanley-Pool pour aboutir à Bolo, point terminus actuel de la ligne du bas Congo.



VUE DE NOKKI, SUR LE CONGO.



TYPES ZANZIBARITES.



COIFFURES BAYANZI.



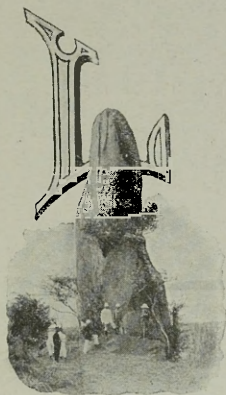
INDIGÈNE BAYANZI.



INDIGÈNE BAYANZI.

LA RACE NÈGRE

CARACTÈRE PHYSIQUE EN GÉNÉRAL (1)



L'HABITANT du Bas-Congo est d'une stature élancée ; ses formes sont bien proportionnées, indiquant plus d'agilité que de force physique. Le crâne et la figure sont ovales.

La face respire l'intelligence et la ruse. Les cheveux sont laineux, crépus et serrés ou semés par touffes.

Ordinairement ils ont peu de barbe et de poils, quoique l'on en rencontre de très barbus, comme le chef de Sala-Kindaga. Les yeux sont très beaux et très doux, le nez un peu proéminent, la base des narines large, la bouche grande, les dents superbes. Les mains et les pieds sont très petits, les attaches très fines. Les Européens ne sauraient mettre leurs bracelets. Chez l'homme, les muscles des bras et des jambes sont peu développés, quoiqu'il soit agile à la course et qu'il puisse fournir de longues étapes. Les muscles du cou, de la poitrine et du dos ont, dans la verticale, un développement extraordinaire, acquis par l'habitude de porter de lourdes charges sur la tête. La femme est plus forte que l'homme ; elle pèse bien un tiers de plus. Cela est dû

probablement aux travaux pénibles dont elle est seule chargée. La démarche est gracieuse et digne. Les négrellons sont assez jolis quoiqu'ils aient une grosse tête et un ventre énorme sur de petites jambes. Les femmes ont un air biblique, quand on les voit marcher en portant de grands vases sur la tête ou sur la paume de la main renversée près de l'épaule. Tout se porte sur la tête dans un équilibre parfait, une simple bouteille sera portée sur le sommet de la tête plutôt que d'être tenue à la main.

Maladies. — Les affections spéciales les plus communes sont les maladies de peau ; la puce pénétrante (*pulex penetrans*), importée récemment du Brésil, cause de grands ravages chez les enfants qui en perdent souvent les phalanges des doigts de la main et du pied.

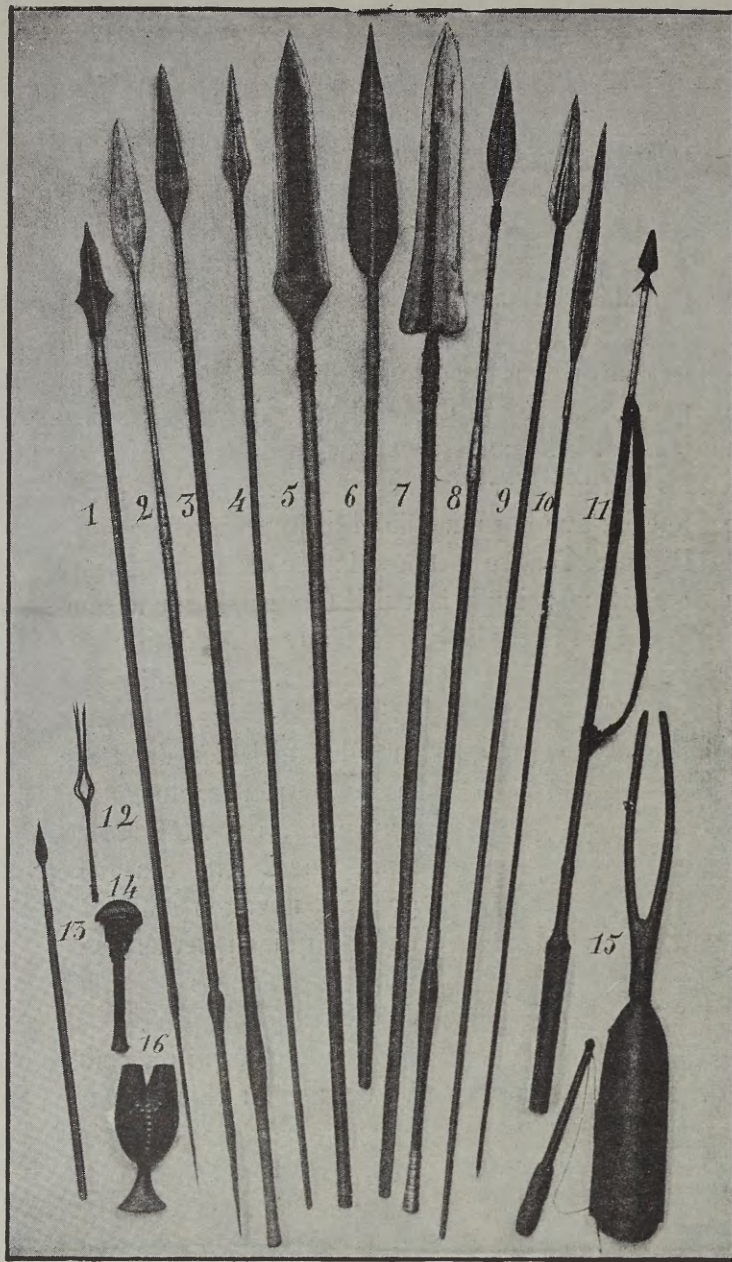
Cet insecte, qui ressemble à la tique du chien de nos parages, pénètre ordinairement sous l'ongle ; s'il n'est pas immédiatement retiré, il se forme bientôt une vésicule grosse comme un pois remplie de larves, d'où un abcès et des plaies purulentes.

La maladie du sommeil est due à la piqûre d'une mouche, la tsétsé. Elle décime les populations de certaines régions et des mesures



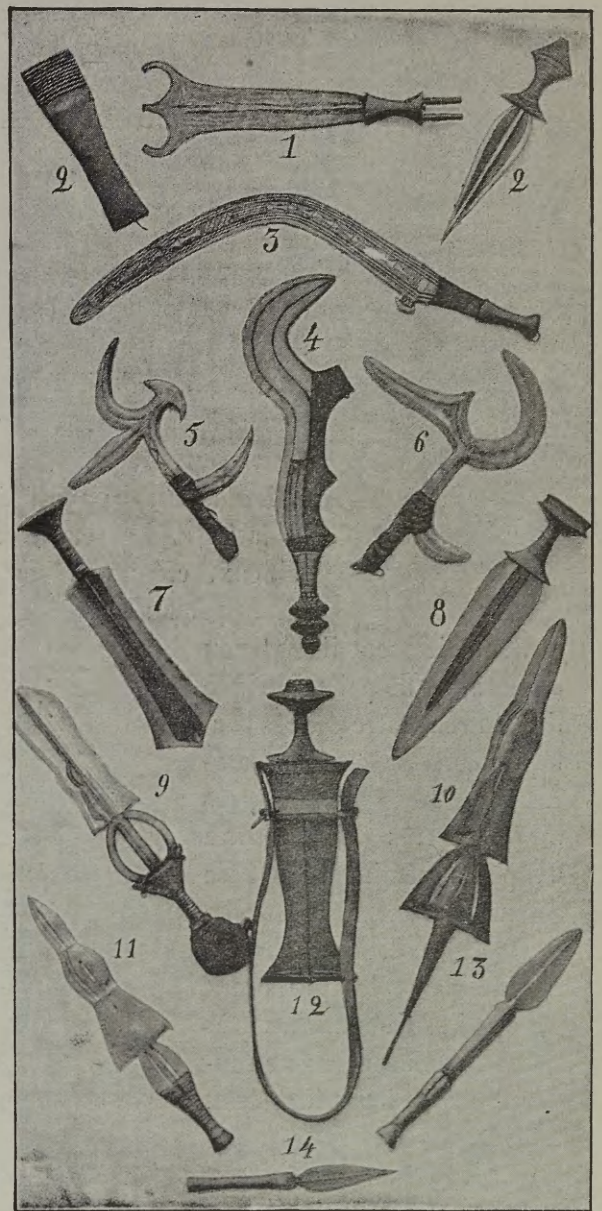
LA VÉGÉTATION A KONKO.

(1) Conférence du lieutenant Vande Velde à la Société de géographie de Bruxelles, 13 février 1886.



ARMES ET OBJETS DIVERS.

1. Sagaie de Lolami. — 2. Sagaie des Langa-Langa. — 3. Lance de Bangala. — 4. Sagaie de Loulanga. — 5. Lance de l'Aruwimi. — 6. Lance des Nghiri. — 7. Lance des Basoko. — 8. Lance d'Oupoto. — 9. Sagaie de Lokoléla. — 10. Sagaie des Balolo (Equateur). — 11. Harpon de chasse. — 12. Fourchette bangala. — 13. Sagaie (brisée) des Bangala. — 14. Grelots de guerre bangala. — 15. Gonga bangala. — 16. Vase bangala.



ARMES DIVERSES.

1. Couteau d'Ibinza. — 2. Couteau et fourreau des Nghiri. — 3. Couteau de Yaminga. — 4. Couteau de sacrifice (*m'boulou*) des Bangala. — 5 et 6. *Mongwanga* des Bossoyapos. — 7. Couteau des Bayanzi. — 8 et 12. Couteau de l'Equateur. — 9. Couteau de Mosouïa. — 10. Couteau de Boumba. — 11. Couteau des Akoula. — 13. Couteau des Maroundja. — 14. Couteau de travail des Bangala.

prophylactiques ont été prises pour enrayer ce véritable fléau. La maladie la plus redoutée est la variole, qui fait parfois de grands ravages. Les affections des poumons sont fréquentes dans la saison sèche, mais les noirs succombent rarement à la phtisie. Ils se guérissent des affections de la poitrine en fumant le « hambo », chanvre sauvage qui les fait tousser et dormir ensuite.

Langues et dialectes. — La langue parlée dans le

livrée d'un domestique. Les négresses ne donnent pas dans ce travers; elles s'enveloppent gracieusement de grandes pièces de cotonnade.

Nourriture. — Leur nourriture consiste en manioc, maïs, fèves et haricots de différentes espèces, arachides, patates douces, ignames, bananes et fruits, tels que la courge, l'ananas, la papaye, les citrons et les oranges. Ils mangent aussi du poisson, de la volaille, de la chair de mouton, de chèvre et de



UNE RUE A IBOKO.

bas Congo est le fiote, une branche de la langue mère africaine dite bantou.

Costumes et parures. — La toilette et le luxe des habillements sont l'apanage du sexe fort. Ne vous êtes-vous jamais demandé où vont les vieux chapeaux, les habits, les uniformes, les livrées, les costumes de théâtre hors d'usage? Eh bien, tout cela est envoyé, en grande partie, à la côte occidentale d'Afrique. Les noirs du Congo s'en affublent, et rien n'est plus risible que de voir un grand chef noir porter, avec beaucoup de dignité, du reste, un vieux casque de pompier, l'habit fripé d'un sénateur ou la

porc. Ils vont à la chasse des antilopes et des buffles. Les Ba-Bouendés mangent encore les petits rongeurs, les singes et les serpents. Près de Manyanga un noir m'offrit un jour comme une délicatesse, des rats rôtis dans leur peau. Ils sont très friands aussi d'une fourmi ailée sortant de sa nymphe. Ce qui n'empêche que mon jeune compagnon, Sakabé, fit le dégoûté en arrivant en Europe, quand il vit manger des huîtres, des moules, des escargots et des pattes de grenouilles.

Habitations. — Pour éviter l'humidité, chaque case est construite sur une pyramide d'argile bien battue,



NÈGRES AU SERVICE DE L'ÉTAT.



NATUREL INDIGÈNE D'INGANDA.



NÈGRES AU SERVICE DE L'ÉTAT.



INDIGÈNE D'IBOKO.



INDIGÈNE BANGALA.



INDIGÈNE BASOKO.

élevée de 30 à 40 centimètres au-dessus du sol. La case a une forme rectangulaire avec un toit à deux pentes projetantes, de façon à former véranda sur le devant et sur le pourtour. La charpente est faite de piliers et de traverses d'un bois spécial inattaquable aux fourmis blanches. Le toit est en chaume, en tiges de papyrus, en longues graminées, ou bien en revêtement de feuilles. Les cloisons sont artistement tressées de stipes de feuilles de palmiers et de tiges de papyrus ; à l'intérieur elles sont souvent couvertes de nattes.

Salutations. — La politesse, le respect de soi-même et le savoir-vivre se remarquent à un haut degré chez les noirs. Je n'ai jamais observé chez les nègres du Bas-Congo un manque de convenances ; ils ont des mœurs et ne se permettent jamais une incongruité. Entre égaux, on se salue en inclinant la tête, en se frappant la paume des mains l'une contre l'autre, puis en se serrant les phalanges. Ce dernier mouvement est suivi souvent du claquement du pouce contre le médus. On prononce en même temps le mot « m'boté »

qui exprime la satisfaction. Entre grands amis, on se serre les deux mains en les croisant, puis on fait le battement. La femme salue ainsi son seigneur et maître, mais en s'agenouillant. Quand deux chefs se rencontrent, leur suite s'accroupit et exécute le battement des mains.

Hospitalité. — La charité et l'hospitalité sont des vertus dominantes. Dans chaque village on donne à l'étranger une case, l'eau et le feu gratis, et sans invitation, les noirs prennent part aux repas de

leur hôte, mais il y a des exceptions à cette règle. Partout les chefs noirs se font un honneur de recevoir l'homme blanc. Des cas contraires se sont néanmoins produits.

Vertus domestiques. — Je n'ai jamais vu un mari maltraiter sa femme, et je n'ai jamais assisté à des scènes de ménage. Les parents adorent leurs enfants ; les mamans ne les abandonnent que vers l'âge où ils peuvent se suffire à eux-mêmes. Avant cette époque, les enfants ne sont jamais maltraités ni frappés, pas plus que les animaux domestiques, ce qui prouve bien la douceur des mœurs. On a cependant vu des

papas et des mamans corriger leurs enfants quand ils le méritaient et même quand ils ne le méritaient pas.

Croyances et superstitions. — Les indigènes ne semblent pas croire à la mort naturelle et je ne leur connais aucun culte, rite ou cérémonie religieuse. Ils ne font ni prières, ni invocations. Ils croient à l'existence d'un Être suprême qu'ils appellent le grand Nzambi. On trouve chez eux beaucoup de statuette ressemblant à des idoles et des objets qui semblent être des amulettes.

Dans presque chaque village on rencontre une case où l'on voit de grossières sculptures représentant ordinairement un homme et une femme. Ces statues sont couvertes de clous, de morceaux de fer, de perles, de ficelles à nœuds, de cornes d'antilopes, etc. C'est la case des Mkissi. Ce n'est pas un temple néanmoins, et ces statues ne représentent pas des divinités.

Le gouvernement est féodal ; les terres sont possédées par les chefs, ordinairement membres d'une



FÉTICHES DE BANZA OUVANA.



ENTREVUE DE STANLEY ET DU CHEF D'OUANGATA.



LE LIEUTENANT COQUILHAT ASSISTANT A UN PALABRE.

famille puissante ou descendants des anciens conquérants. Le souverain d'Ambaca (San Salvador) s'intitule : le soleil; le roi de Paraballa s'intitule : la lune, et ses vassaux : les étoiles; de plus, chacun des chefs porte le titre de NgouliNcamma, « mère des cent ».

La propriété du sol appartient au chef, chaque famille ne possède que ses propres cultures.

Il y a trois castes : les chefs, les hommes libres et les esclaves. L'esclavage existe partout à l'état domestique, et il n'y a ni disgrâce, ni discrédit de devoir la naissance à des parents esclaves. L'homme libre et sa femme sont obligés de nourrir, de vêtir et de loger leurs esclaves, ils doivent les soigner comme leurs propres enfants et souvent le maître est obligé de subvenir aux frais de leurs fêtes pour les naissances, le mariage et l'enterrement. Les esclaves sont en fait considérés comme des membres de la famille.

Palabres. — *Palaver* est un mot portugais qui signifie parole, discours, c'est l'équivalent du « chaouri » des Arabes de la côte orientale. Le palabre se tient à propos de tout et pour toute cause d'intérêt public aussi bien qu'à propos de rien. Il se tient entre tribus différentes, comme entre blancs et noirs. On y a recours pour établir des droits, des coutumes, trancher un différend, punir un délit, un crime ; bref, c'est une cour de justice,

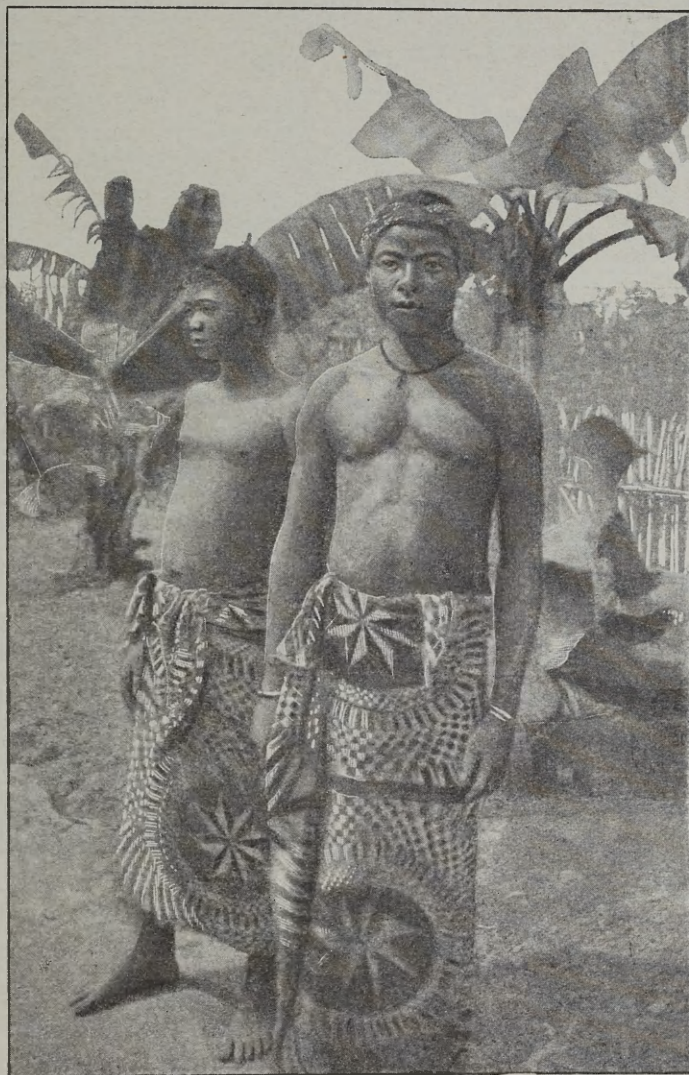
un parlement au petit pied. Cette assemblée prononce un jugement, et si elle se sépare sans se mettre d'accord, l'état de guerre est déclaré et on recourt à la force. Les nègres font des palabres à chaque instant et d'autant plus volontiers que c'est un moyen pour eux de satisfaire à leurs passions dominantes, le bavardage, la verbosité, et que cela leur procure toujours le mata-bisco (littéralement

tue-ver), rasade de tafia ou d'eau-de-vie, distribuée par le blanc après toute conclusion d'une affaire.

Le noir du Bas-Congo est pacifique de sa nature, gai, rieur et bon enfant, mais il est rusé, chicaneur et beau parleur. Il dépasse de beaucoup la réputation qu'on a faite au Normand en France; sous le rapport de l'éloquence, de la facilité d'élocution, de la logique et surtout de la force des poumons, il damerait le pion à la plupart de nos disciples de Cujas.

Le palabre se tient toujours avec solennité et beaucoup de cérémonie; on s'y astreint à des règles qui varient selon les endroits, mais qui sont toujours scrupuleusement observées. « La règle fonda-

mentale est de venir sans armes à la réunion... On est tenté de frapper quand on discute un bâton à la main, » disent les noirs. Une autre règle est de laisser la plus entière liberté de langage aux orateurs. « On ne tue pas avec la bouche, on ne doit pas se fâcher pour une parole, » est encore une de leurs expressions.



TYPES BALUBAS.



LES STANLEY-FALLS.



RIVE PLANTÉE DE PALMIERS.

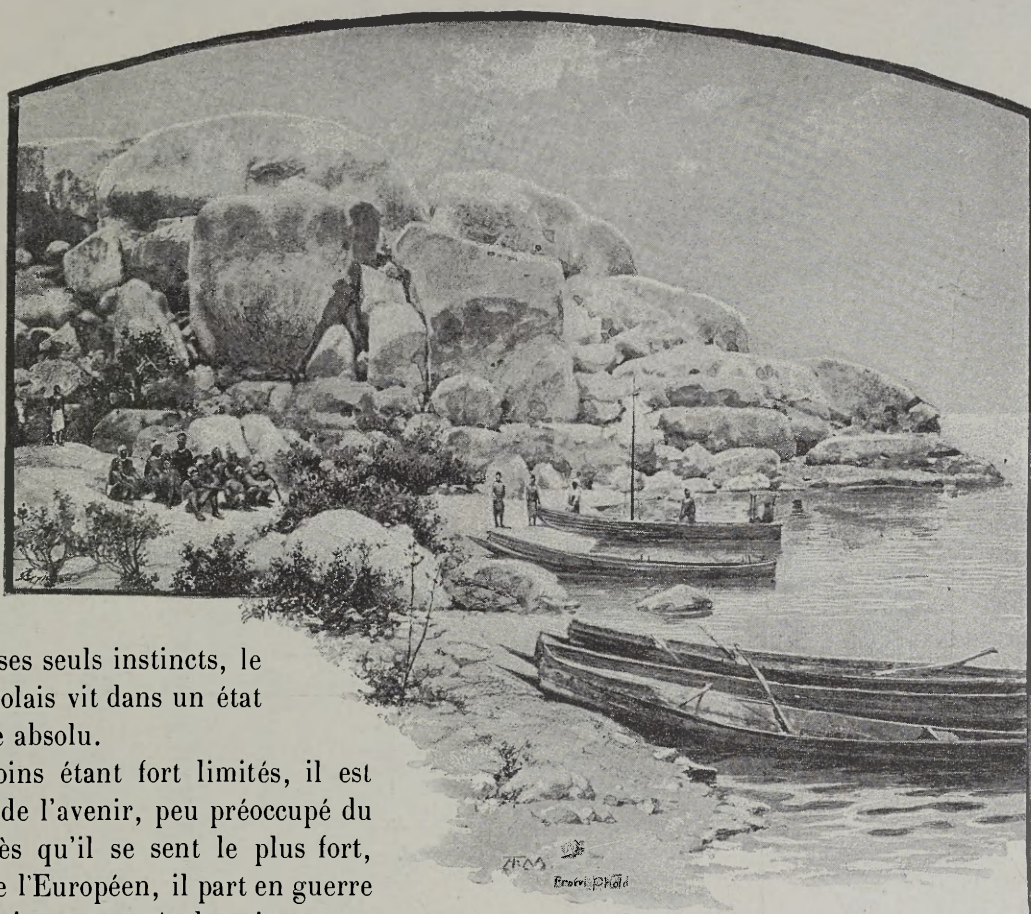


GROUPE DE NOIRS



PIROGUE TRAINÉE AU-DESSUS DES CHUTES DE STANLEY.

APTITUDES DU NÈGRE. — MAIN-D'ŒUVRE



Livré à ses seuls instincts, le nègre congolais vit dans un état de barbarie absolu.

Ses besoins étant fort limités, il est insouciant de l'avenir, peu préoccupé du présent. Dès qu'il se sent le plus fort, tout comme l'Européen, il part en guerre pour acquérir un surcroît de puissance et de richesse. Chez lui, la nécessité du travail n'existe que par les exigences de sa conservation individuelle. Isolé, il est impuissant à s'arracher à son misérable sort; tout stimulant d'ailleurs lui fait défaut.

Cependant, eu égard à la condition d'infériorité sociale où il est placé, le noir fournit néanmoins des preuves multiples d'intelligence et de vivacité d'esprit.

Son habileté manuelle se révèle dans la fabrication des armes de combat et de luxe (les lances, les

ROCHE GRANITIQUE AU LAC VICTORIA-NYANZA.

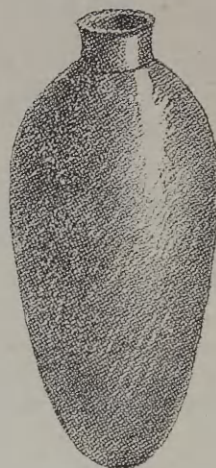
lames de poignard, les couteaux), des articles de parure (les colliers, les épingles, les anneaux de cuivre et de fer), qui sont, la plupart du temps, d'une délicatesse de décoration, d'une symétrie et d'un fini étonnants.

Son ingéniosité se montre particulièrement dans les sculptures en bois et dans celles en ivoire, et sa faculté d'imagination apparaît extraordinaire lorsqu'on examine les formes de l'ornementation des vases qui sortent des mains de certaines tribus.





COUVRE CHEFS BAYANZI.



JARRE MASANGA.



MARMITE.



FLACON POUR L'HUILE
DE PALME.

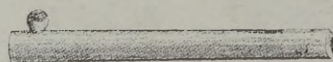
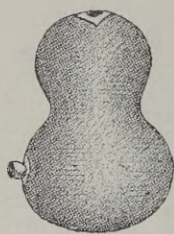


POËLE POUR PIROGUE.



POT POUR BOISSON.

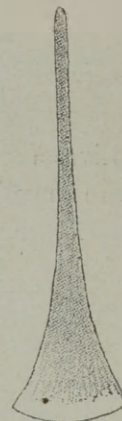
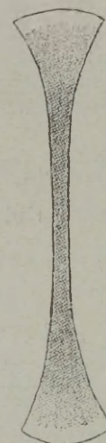
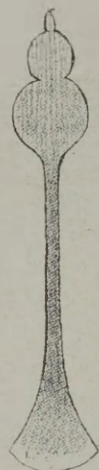
POTERIE. EQUATEUR ET BANGALA.



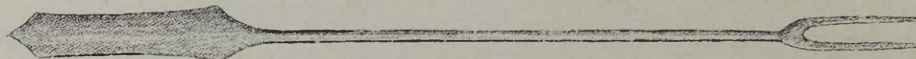
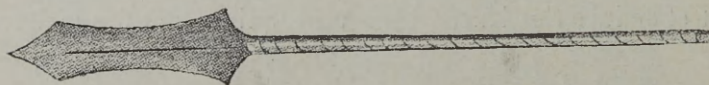
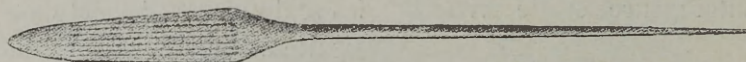
PIPES DU HAUT CONGO.



INSTRUMENT DE MUSIQUE DU HAUT-CONGO.



RASOIRS DU HAUT-CONGO.



PAGAIES, BAYANZI, EQUATEUR, BANGALA.

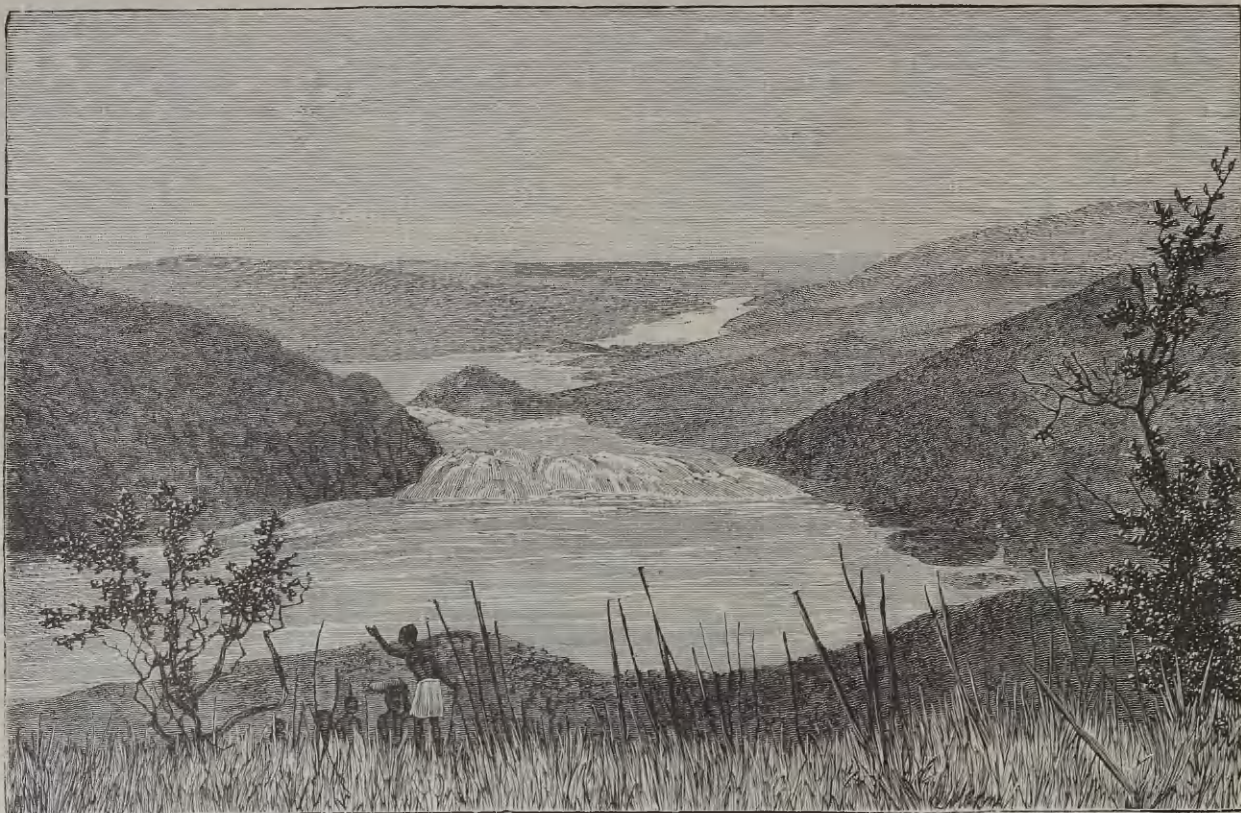


SIÈGES. BAYANZI, ÉQUATEUR, BANGALA.

CALEBASSES DU CONGO.



VISITE DU CHEF DE L'OU-SAVIRA AUX VOYAGEURS BLANCS.

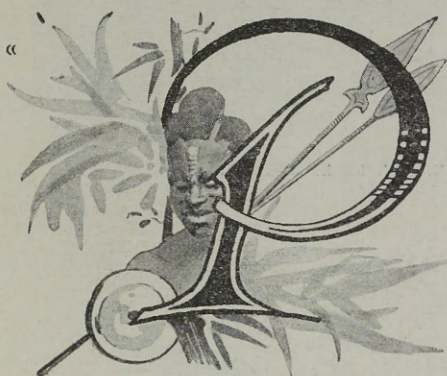


LES CHUTES DE YELLALA.



LA CRIQUE VOISINE DE LA STATION DES STANLEY-FALLS.

UNE SÉANCE DE FÉTICHEUR



ARMÉ les récits du capitaine Storms, il nous raconte qu'un jour, étant à Mompara, il vit passer le mfoumou ou le féticheur officiel de Mpala, porteur de tout son ba-

gage diabolique. Interrogé sur ce qu'il allait faire, continue le capitaine Storms, il me répondit qu'il allait opérer dans une cabane, dont le propriétaire était malade. Il s'agissait d'en faire déloger un mauvais esprit quelconque. L'opération me parut trop intéressante pour que je n'accompagnasse pas mon individu.

» Le féticheur, tout bariolé de blanc et de rouge, avait fort peu l'aspect d'un être humain, quantité de fétiches et d'amulettes attachés à des bouts de ficelle lui pendaient autour du corps. Il était, en outre, porteur de sonnettes, de morceaux de calebasses, de peaux de civettes et d'une statuette en bois. Ce qui attira surtout ma curiosité, ce fut un grand panier à couvercle conique. Il renfermait ses *dawa* ou fétiches.

» Mon mfoumou, arrivé à destination, demanda une case où il prétendit être seul. La maisonnette lui fut accordée et tous mes askaris et moi, nous nous groupâmes devant la porte. Au bout de quelques instants, et après avoir installé sa boutique infernale, il se mit à évoquer les esprits, en sifflant et en chantant. Ceux-ci, très complaisants, ne se firent pas trop prier et nous entendîmes bientôt des ou! ou! ou! répétés.

» En ce moment, sans crier gare, je fis mon apparition dans la case; le mfoumou, tout interloqué,

voulut cesser sa manœuvre, mais je lui donnai brusquement l'ordre de continuer : il n'osa faire autrement. Il obtenait le bruit des ou! ou! ou! répétés à l'aide de calebasses convenablement tressées et dont une avait été transformée en soufflet à l'aide d'une peau de civette. Il avait, en un mot, fait le soufflet du chien aboyant de nos jeux d'enfants; pour cacher sa supercherie, les calebasses avaient été dissimulées sous la jupe de la statuette, le soufflet était agité à l'aide du pied qui communiquait à la peau de civette par une flèche.

» Ayant surpris la manœuvre, je fis entrer mes askaris et leur expliquai la cause du bruit qu'ils avaient entendu et qui les faisait trembler. J'agitai ensuite moi-même brusquement le soufflet et les ou! ou! ou! firent alors rire mes gens aux éclats. Je croyais avoir du coup mis mes hommes en garde contre la puissance des mfoumou, mais j'ai bien vu plus tard qu'il n'en était rien.

» Le mfoumou, voyant son jeu découvert, se prit d'une peur folle, et me pria en grâce de le laisser partir. Je l'assurai qu'il n'avait rien à craindre de moi et qu'il partirait en paix dès qu'il m'aurait exhibé le contenu de son panier.

» Vous décrire une partie du contenu de ce mystérieux panier sera plus éloquent que tout ce que je pourrais en dire. Il en tira d'abord deux crânes de warosi (sorciers) qui avaient été accusés de sorcellerie et qui, pour ce fait, avaient été mis à mort. Un de ces crânes avait été laissé à l'état naturel, l'autre avait été noirci avec un mélange de graisse et de suie.

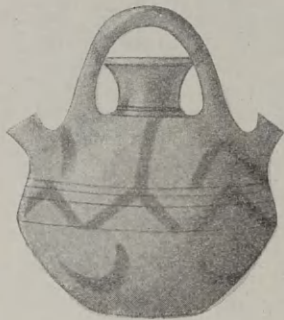
» Ensuite il me montra : un paquet de racines, dont les warosi s'étaient servis pour exécuter les opérations criminelles; un paquet de racines pour se prémunir contre les populations cannibales; quelques fragments d'oiseaux pour être heureux à la



CHAPELLE A NOUVEL-ANVERS.



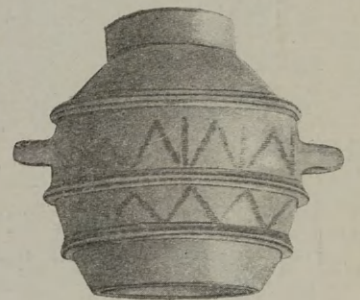
MISSION DE KI MWENGA.



POTERIE.



PÊCHEURS.



POTERIE.



VANNIER YAMBINGA.



MOBEKA. — FACTORERIE.

chasse; quelques racines pour donner aux guerriers un cœur de lion; d'autres racines pour faire pleuvoir; quelques fragments d'un hibou pour reconnaître et tuer un warosi; un débris de crâne de buffle pour être heureux à la chasse aux éléphants; quelques crins d'une tête de lion pour rendre le féticheur furieux et tuer un malfaiteur; enfin il y avait plus de cent petits paquets de dawa ayant toutes les destinations différentes. Je ne suis pas parvenu à faire vider le panier, mon homme se disait fatigué.

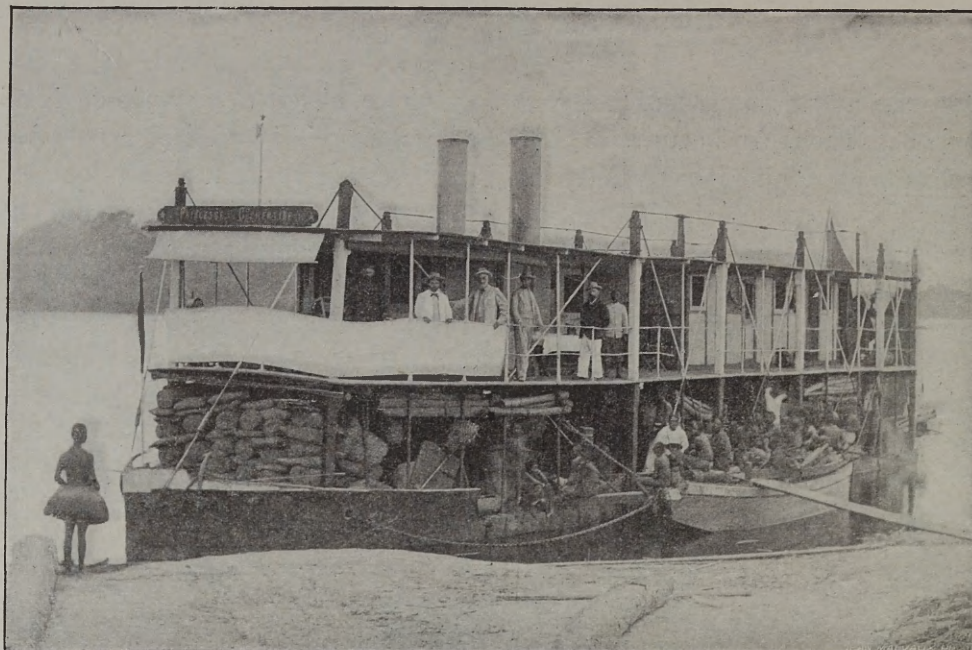
» Cette exhibition terminée, je lui dis que sa

puissance n'était rien auprès de la mienne, et que s'il prononçait jamais la mort d'un homme, je le ferais mourir aussi. Il me répliqua qu'il n'était pas méchant et que jamais il ne ferait tuer quelqu'un, qu'il savait bien, du reste, que j'étais plus fort, et que si je faisais des dawa, il deviendrait impuissant.

» Eh bien, croiriez-vous qu'à l'issue de cette scène et voyant le féticheur s'éloigner, mes hommes vinrent me supplier de lui demander de s'abstenir de faire de mauvais dawa contre eux. C'était bien la peine, en vérité, d'avoir essayé de leur révéler les manœuvres malicieuses d'un sorcier! »



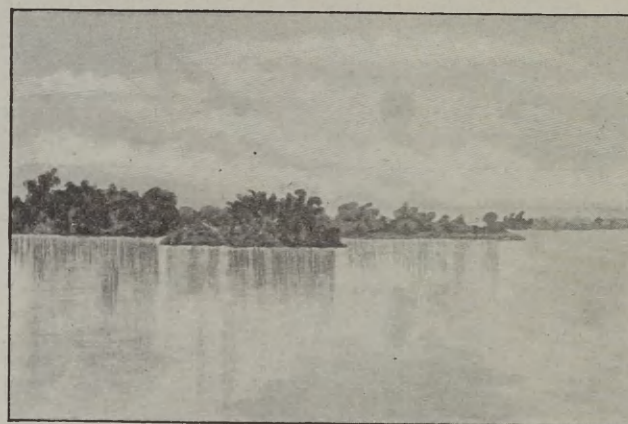
L'EXPÉDITION STANLEY ATTAQUÉE PAR LES CANNIBALES AUX CATARACTES DU CONGO.



LE STEAMER *Princesse Clémentine*.



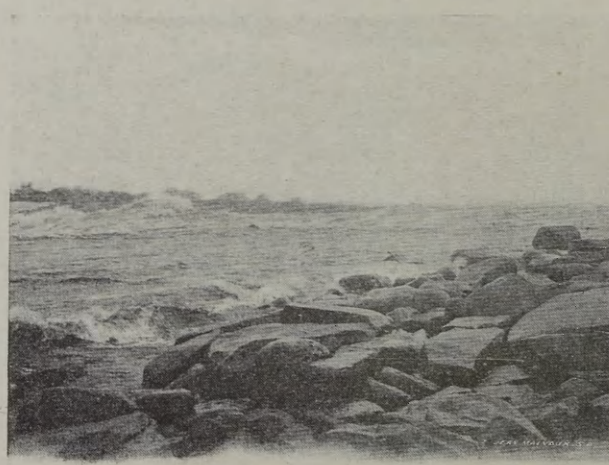
RIVE BOISÉE.



ILES RÉFLÉCHIES.

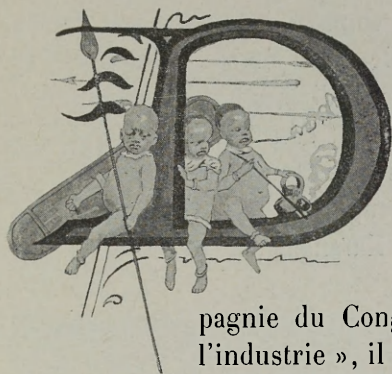


SUR L'UBANGI.



CATARACTES A LÉOPOLDVILLE.

LE HAUT-CONGO ET SES PRINCIPAUX EXPLORATEURS



ONNONS ici quelques noms pris au hasard parmi ceux qui se sont particulièrement distingués.

ALEXANDRE DELCOMMUNE. En 1887, étant au service de la « Com-

pagnie du Congo pour le commerce et l'industrie », il fut désigné pour prendre le commandement d'une reconnaissance commerciale du fleuve et de ses affluents et explorer le Congo du Pool aux Falls, le Kassaï et neuf autres tributaires du Congo. En 1890, Delcommune fut chargé d'une autre expédition de découvertes par le Lomami dans la partie la plus lointaine des domaines de l'État.

PAUL LEMARINEL, lieutenant des carabiniers, entra en 1885 au service de l'État Indépendant du

Congo qui le désigna pour prendre le commandement de l'expédition chargée d'aller fonder un camp

fortifié à Lusambo, au confluent du Sankuru et du Lubi. Lemarinel fit deux voyages considérables, l'un en 1890 dans le bassin du haut Lomami qu'il explora jusqu'à Benas-Kamba, l'autre un peu plus tard chez le fameux Msiri, chef du Katanga, qu'il amena de la manière



A. DELCOMMUNE.

la plus pacifique à se soumettre à l'État Indépendant du Congo.



LE LIEUTENANT DHANIS.



LE CAPITAINE BIA.

AMÉDÉE LEGAT, maître d'armes au régiment du génie, s'embarqua en qualité d'agent du Comité d'études en 1882. Il fit partie de l'expédition qui, sous le commandement du capitaine Grant Elliott, explora la province alors inconnue du Niadi-Kouberi (1883). En 1889, il fut adjoint à l'expédition Lemarinel au Katanga.

Le lieutenant DHANIS est au service de l'œuvre africaine depuis de longues années. Il fut d'abord adjoint au lieutenant Becker, commandant de la cinquième expédition à la côte occidentale.

En 1886, il alla jeter les bases d'un camp fortifié

à Basoko, au confluent du Congo et de l'Aruwimi. Plus tard, il explora le district du Kwango oriental et y établit toute une chaîne de stations.

Le lieutenant VAN KERCKHOVE fut d'abord chef de station d'Isanghila, puis commandant du poste de Bangala. Promu au grade de capitaine et inspecteur d'État du haut Congo, il dirigea une expédition d'exploration entre le Rubi et l'Aruwimi.

Le capitaine BIA, depuis longtemps au service de l'État Indépendant du Congo, remonta le Sankuru en 1891. Expédition du Katanga.



E. BAERT ET C. VANDENPLAS, COMPTABLES A LÉOPOLDVILLE.

ENTERREMENT D'UN NOTABLE AU CONGO

La scène se passe au village de Manga, à quelques kilomètres de la station de Bolobo; le notable en question, nommé Mpoki, avait joui pendant sa vie d'une certaine autorité, mais de bien peu de considération, car sa fortune n'était pas considérable.

On enroula le corps dans les plus riches étoffes délaissées par le défunt, il présentait après cette opération l'aspect d'un vaste mannequin multicolore aussi large que haut, surmonté d'une tête bariolée dont les yeux restaient largement ouverts.



SACRIFICE FUNÉRAIRE.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le corps fut lavé complètement, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé auparavant. La figure fut ensuite barbouillée d'une peinture fantaisiste, les jambes repliées de manière à faire monter les genoux le plus haut possible, furent fixées par des ligatures en écorce d'arbre et en étoffe indigène.

Ainsi tagoté, le corps fut exposé devant la hutte habitée avant le décès.

Pendant huit ou dix jours, les indigènes de Manga et ceux des alentours venaient exécuter autour du cadavre des danses funèbres accompagnées de chants, de roulements de tambour et de coups de fusil.

Ce charivari, commencé au lever du soleil, durait



LE FESTIN DES FUNÉRAILLES.



INDIGÈNE DE MSUATA.



FEMME ANGOLA PARÉE D'ÉTOFFES EUROPÉENNES.

toute la journée et se prolongeait parfois bien avant dans la nuit. Bien entendu le malafou (vin de palmier), ne perdant pas ses droits à figurer dans toute cérémonie nègre, circulait à pleines calebasses, et les danseurs ne se retiraient qu'épuisés de lassitude ou tout à fait ivres.

Enfin, un trou plus large que profond fut creusé aux abords de la case du défunt ; le corps y fut déposé avec toutes les étoffes dont il avait été enveloppé lors du décès.

Selon la coutume, on devait égorger sur la tombe du notable de Manga un nombre de femmes et d'esclaves proportionné à sa richesse et à sa puissance.

Les deux explorateurs belges, Hansens et Janssens, durent

assister, confus et révoltés, à cette inqualifiable hécatombe.

A l'heure du sacrifice, la nuit avancée était radieuse ; la lune dans son plein projetait sur le théâtre du drame les reflets les plus fantastiques de sa lumière d'argent.

Près des sièges réservés aux blancs se tenait Ibaka entouré de sa cour, et non loin de là se dressait le billot à côté duquel un nègre de haute stature, le corps barbouillé d'ocre rouge, armé d'un sabre énorme et recourbé, conservait l'attitude du bourreau qui attend sa victime.

Bientôt quatre femmes, dont deux épouses de Mpoki et deux de ses jeunes esclaves, furent amenées garrottées, le corps caché sous des monceaux de

fleurs, de feuilles et d'oripeaux de tout genre, la tête entièrement nue à quelques mètres du billot.

Les noirs assistants gorgés de malafou, altérés de sang, dansèrent une sarabande effrénée et hurlèrent comme un troupeau d'hyènes flairant les restes d'un festin de cannibales.

« Oh ! Mpoki était un pauvre diable, dit Ibaka au capitaine Hansens ; on va tuer seulement deux

de ses femmes et deux esclaves sur sa tombe.

— Penses-tu que je sois flatté d'assister à cette infâme cérémonie ? répliqua vertement l'explorateur. Ne sais-tu pas que ces atrocités me répugnent ? Les blancs n'aiment pas l'assassinat.

Fifres et bambos, gourdes tressées, lyres, tams-tams, tambours, instruments à

cordes impossibles et innombrables essayaient d'unir leurs accords aigus, criards, sourds ou plaintifs, aux voix enrôuées des hurleurs. Ibaka dominant cette foule de la hauteur de son chapeau, battait joyeusement la cadence en branlant la tête, les généreuses récriminations du capitaine Hansens étaient tout à fait oubliées.

Les deux victimes mortes, le calme se rétablit peu à peu, les corps des deux épouses de Mpoki furent déposés en travers dans le fond de la fosse comme pour servir d'assise au cadavre du défunt ; quant aux deux esclaves, on les enfouit pêle-mêle après avoir au préalable tranché leur tête que l'on plaça comme ornement sur le faite de la case qui avait appartenu à Mpoki.



CHEFS INDIGÈNES ATTENDANT L'ARRIVÉE D'UN STEAMER A COQUILHATVILLE.



SUR LE LAC TANGANIKA.



CAMPMENT SUR LES RIVES DE L'OUGALLA.

GÉOGRAPHIE, OROGRAPHIE, HYDROGRAPHIE

La superficie de l'État du Congo est évaluée à plus de 2,365,000 kilomètres carrés, soit plus de quatre fois celle de la France ou environ soixante-dix-neuf fois celle de la Belgique.

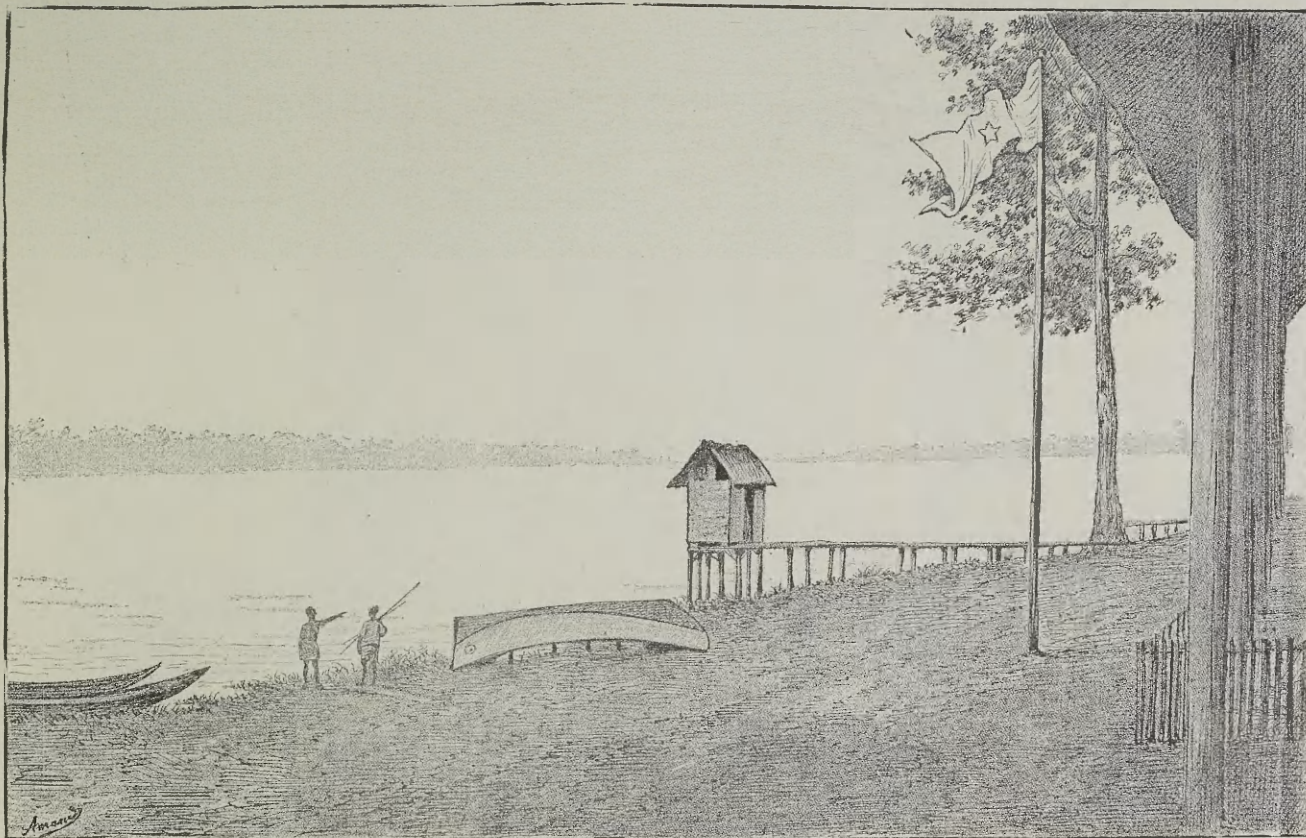
Ses dimensions sont en moyenne de 350 lieues ou 1,700 kilomètres du nord au sud et autant de l'est à l'ouest.

Le Congo belge est borné conventionnellement à l'ouest par l'Atlantique, le Cabinda portu-

le Luapula jusqu'à sa sortie du lac Bangwelo.

Au sud, par la ligne de partage du bassin, de façon à englober le Lualaba ou Congo supérieur, et le Kasai, rive droite;

Au sud-ouest par le bas Congo, vers le 6° degré de latitude sud de Naki ou Kwango, puis le Kwango, le 8° parallèle, le Kwilu, le 7° parallèle, le Kasai jusqu'au lac Dilolo (d'après la convention conclue avec le Portugal en 1891).



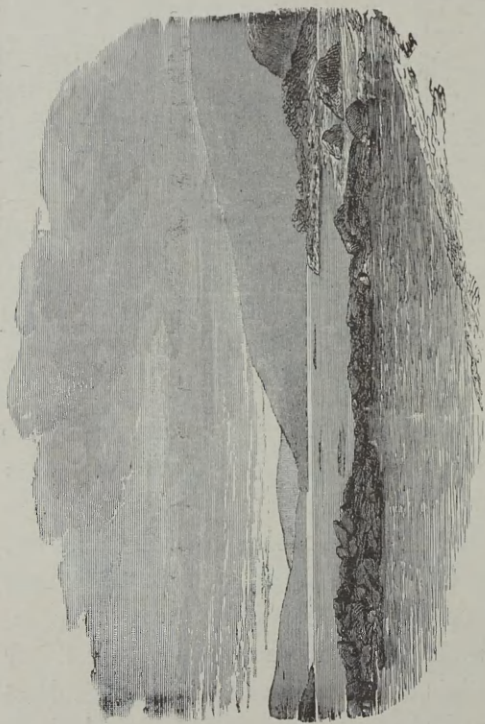
LE BRAS DU CONGO DEVANT LA STATION A IBOKO.

gais, le cours moyen du Congo et le bas Ubangi.

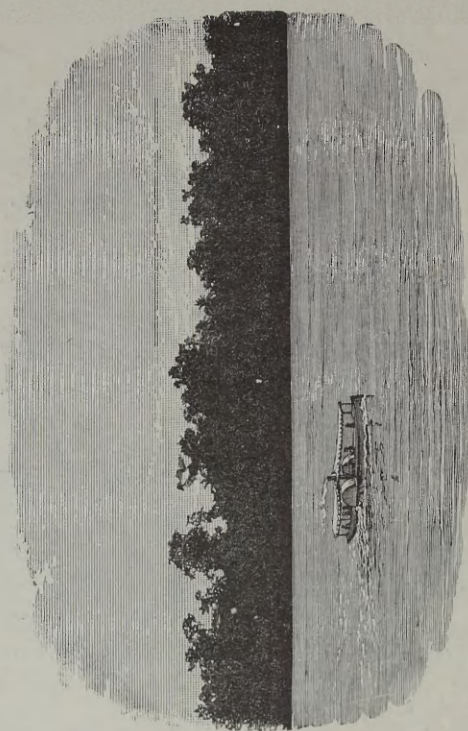
Au nord par le cours de l'Ubangi et de son affluent le Bomu jusqu'à la source de celui-ci, puis par la ligne de faite séparant le bassin du Nil de celui du Congo.

A l'est par cette même ligne de faite jusqu'à sa rencontre avec le 30° degré de longitude orientale du méridien de Greenwich (27° 40' de Paris), puis par le lac Tanganika et enfin par

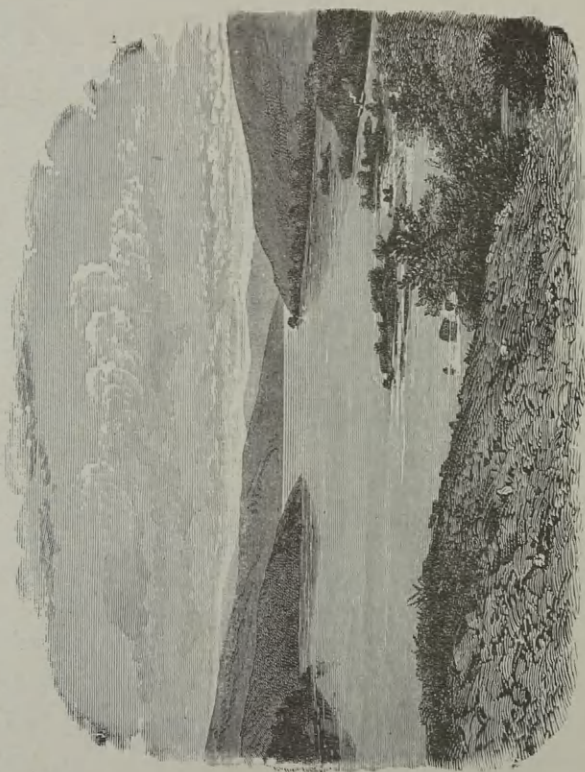
États limitrophes. — Politiquement, le Congo belge est limité à l'ouest par le Cabinda portugais; au nord-ouest, par le Congo français et par l'extrémité de deux pointes touchant les rives du fleuve, l'une à Libenge, l'autre à Mosaka, aboutissement extrême du territoire cédé par la France à l'Allemagne et faisant partie du Cameroon; à l'est, par l'Uganda anglais, l'Afrique orientale allemande et la Rhodésie anglaise; au sud-est, par la Rhodésie



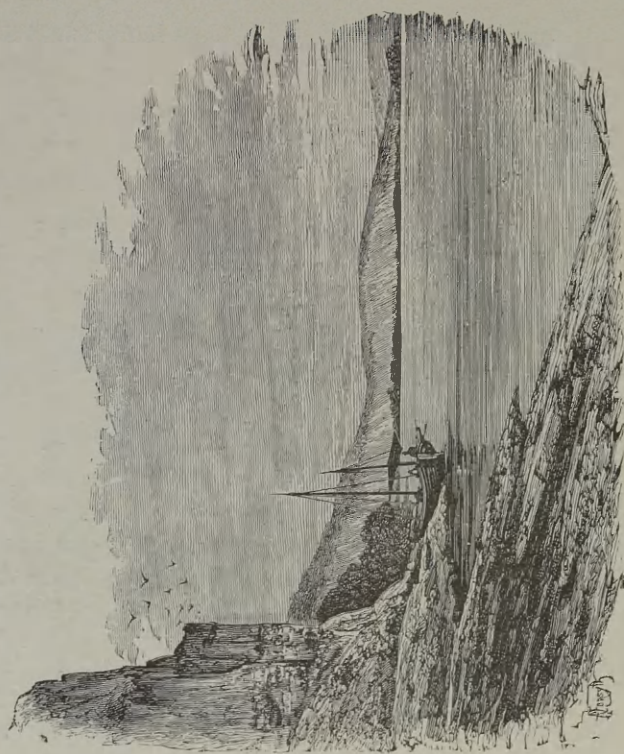
LE CONGO, VUE PRISE A L'EMBARCADÈRE DE VIVI.



LES RIVES DU BAS CONGO.



LE CONGO EN AVAL DE VIVI.



LE CONGO, VUE PRISE A KIMPOKO.

anglaise et au sud-ouest, par l'Angola portugais.

Après la création de notre colonie, les puissances européennes se sont empressées de s'emparer des territoires voisins, preuve évidente de l'intérêt qu'elles attachent, et que nous devrions attacher nous-mêmes, à la possession de ces pays riches d'avenir. Il a fallu céder à la France le bassin du Kwilu et la rive droite du Congo et de l'Ubangi, depuis Manyenga jusqu'au delà du 4^e degré de latitude nord, et au Portugal, la rive gauche du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à Nokki.

Le relief général est celui d'un vaste plateau, dont l'altitude moyenne paraît être de 1,000 mètres au sud et vers les grands lacs, de 300 à 600 mètres sur le Congo moyen.

Les monts Ruwenzori, de plus de 5,000 mètres d'altitude, neigeux et volcaniques, ont été signalés par Stanley entre les lacs Albert-Nyanza et Albert-Edouard : ce sont les Montagnes

de la Lune que les géographes anciens supposaient aux sources du Nil.

A l'ouest du lac Albert se dressent les montagnes Bleues, de 2,500 mètres de hauteur.

D'autres élévations de terrains se trouvent au sud du lac Bangwélo (monts Lokinga), dans le Kasongo et le Manyéma, ainsi qu'aux abords du lac Tanganika. Des chaînes médiocres enserrant le haut Congo aux chutes de Stanley, comme aux grandes chutes Livingstone, situées entre Léopoldville et Vivi (monts de Cristal, 700 à 1,000 mètres).

Une magnifique plaine centrale, de 300 à 600 mètres d'altitude et très boisée, s'étend sur le Congo moyen. De Vivi à la mer, le terri-

toire forme une plaine ondulée et variée de collines.

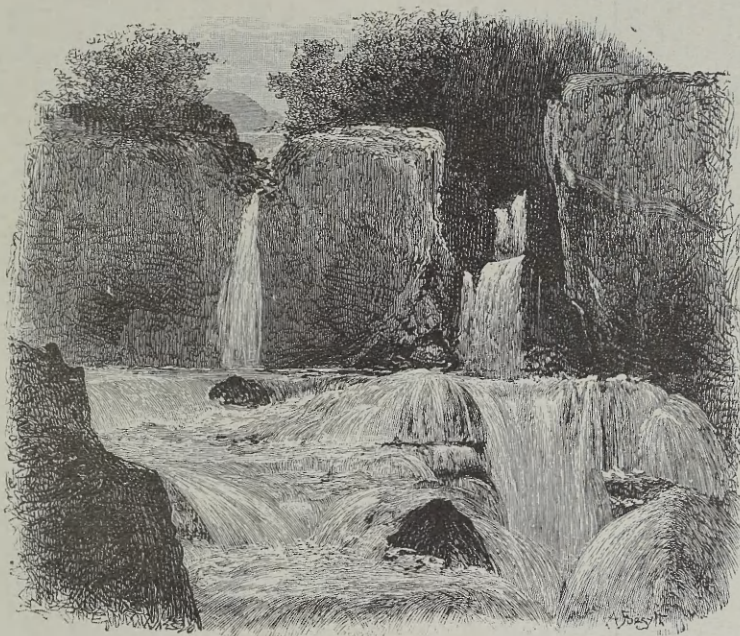
Le fleuve Congo est l'un des plus grands du monde, tant par sa longueur, qui doit dépasser 4,500 kilomètres, que par l'étendue de son bassin et le volume de ses eaux. Son cours supérieur, découvert par Livingstone qui parvint à Nyangwé en 1869, est formé de deux branches : le Lualaba et le Luapula. Cette dernière branche sort du lac Bangwélo, traverse le lac Moero et rejoint la Luluaba à Ankoro, celle-ci reçoit, par la Lukuga, le trop-plein du lac Tanganika. Des environs de

Nyangwé jusqu'à la mer, il a été parcouru pour la première fois en canot par Henri Stanley dans une exploration mémorable. Sous l'équateur, il présente une première série de sept cataractes ou chutes dites Stanley-Falls. De là, il tourne au nord-ouest, en formant une courbe immense qui le ramène de nouveau sous la ligne équatoriale; puis il continue vers l'ouest-

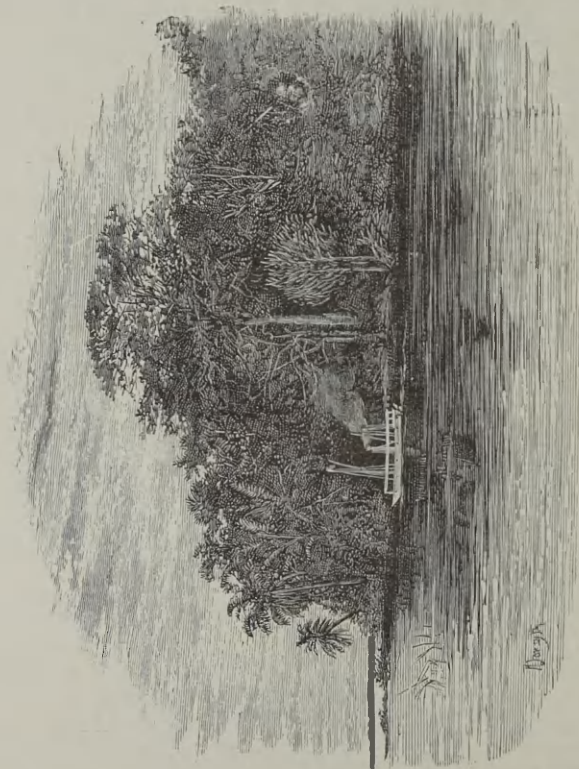
sud-ouest jusqu'au Stanley-Pool, sorte de lac formé par un élargissement du fleuve.

Dans cette partie moyenne de son cours, entre les deux séries de cataractes, sur une longueur de plus de 1,700 kilomètres, le Congo traverse une immense plaine horizontale, où son lit s'élargit jusqu'à atteindre de 10 à 20 kilomètres d'une rive à l'autre; il renferme alors d'innombrables îles boisées souvent habitées. Il y reçoit du nord et du sud d'énormes affluents dont les embouchures sont larges de plusieurs kilomètres.

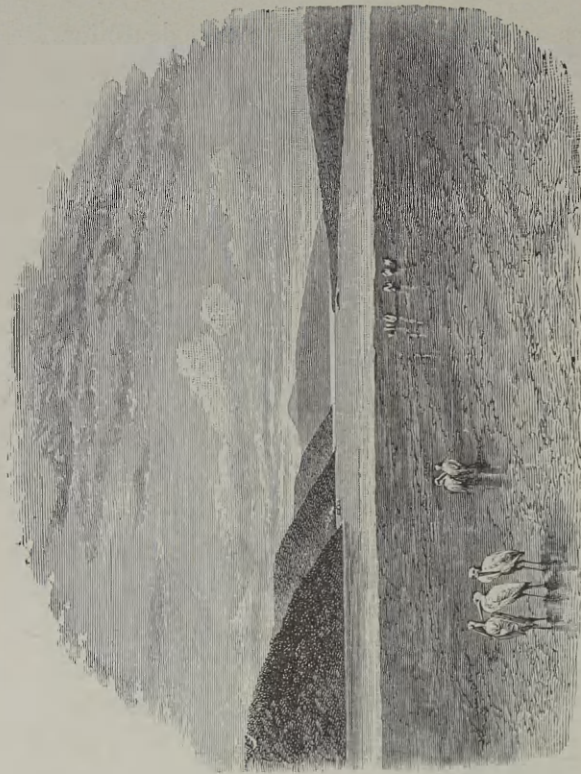
Entre le Stanley-Pool et Vivi il franchit, dans les monts de Cristal, une seconde série de trente-deux cataractes dites de Livingstone, échelonnées



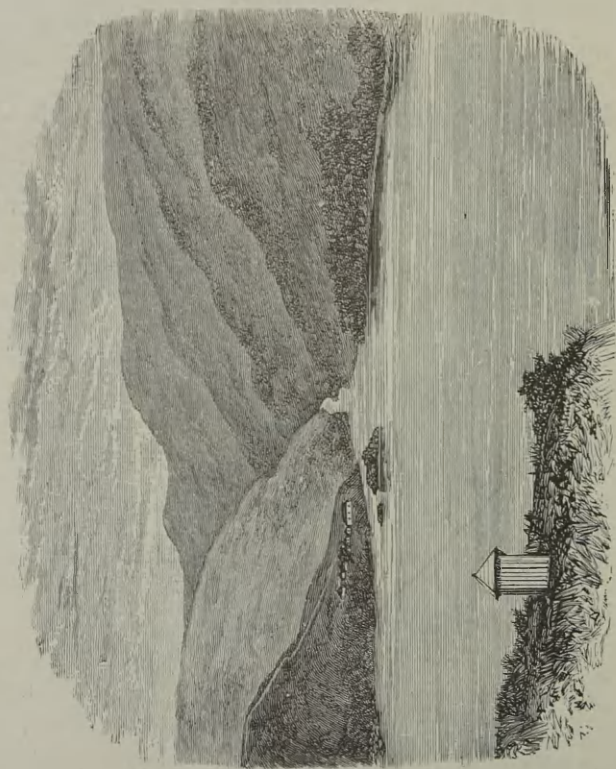
LES CASCADES DE MPALANGA.



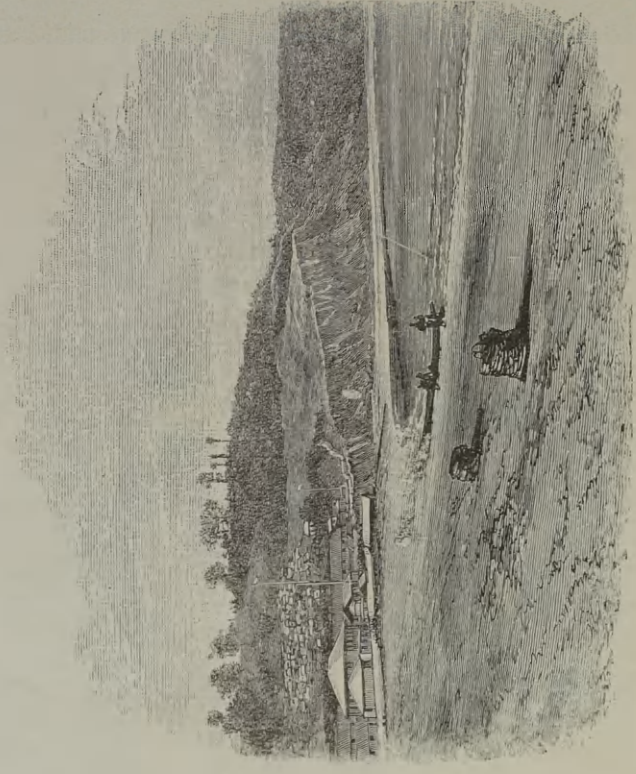
UNE DES ILES DU BAS CONGO.



LE HAUT CONGO SE JETANT DANS LE STANLEY POOL.



LA STATION DE MPOZO, VUE PRISE A VIVI.



VUE DE LANDANA.

sur une longueur de 300 kilomètres avec une pente totale de 280 kilomètres.

En aval de Vivi jusqu'à la mer, sur une longueur de 180 kilomètres, le fleuve s'élargit de nouveau, se remplit d'îles nombreuses et se jette dans le golfe de Guinée par une seule embouchure, large de 11 kilomètres entre la pointe de Banana, au nord, et la pointe du Requin (Shark Point), sur la rive portugaise au sud.

Sauf dans les cataractes, le Congo est partout navigable. Les bâtiments de mer le remontent jusqu'à Boma et Matadi, et les vapeurs font le service du haut Congo jusqu'aux Stanley-Falls.

Voici maintenant quelques détails sur les principaux affluents du Congo et des lacs de son bassin avec indication des explorateurs qui nous les ont fait connaître :

Le haut fleuve. — Le lac Bangwelo, découvert par Livingstone en 1868 et sur les bords duquel il mourut en 1873, est situé sur le plateau sud-est, à 1,300 mètres d'altitude; il reçoit par l'est une rivière du nom de Shambési qui paraît être le cours supérieur du Congo, et qui continue à la sortie du lac sous le nom de Luapula.

Le Luapula, qui coule du sud au nord entre le 28° et le 29° méridien est de Greenwich, forme et traverse le lac Moero à 850 mètres d'altitude pour se diriger par le nord-ouest vers le Lualaba, qu'il rejoint à Ankoro.

Le Lualaba, venant du sud, traverse un chapelet de lacs signalés particulièrement par Livingstone, puis par Cameron (1875), mais dont les

positions et les formes ont été récemment relevées, comme l'est du reste toute l'hydrographie de cette région méridionale. C'est à partir de sa jonction avec le Lukuga, vers Bulu, que le Luluaba devient évidemment le Congo.

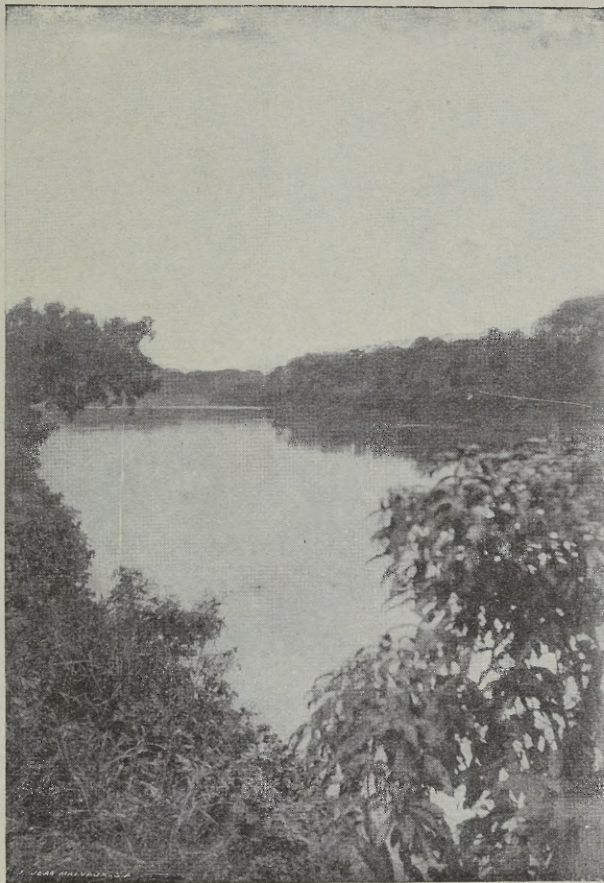
Affluents de droite. — Le Congo reçoit par sa rive droite le Lukuga, puis une série de rivières dont les principales sont : le Lindi, l'Aruwimi formé par l'Ituri, l'Itimbiri, le Mongala, l'Ubangi et, sur le territoire français, la Sangha, la Luona, l'Alima et le Lefini.

Le Lukuga, signalé en 1875 par Cameron, sert de déversoir au lac Tanganika.

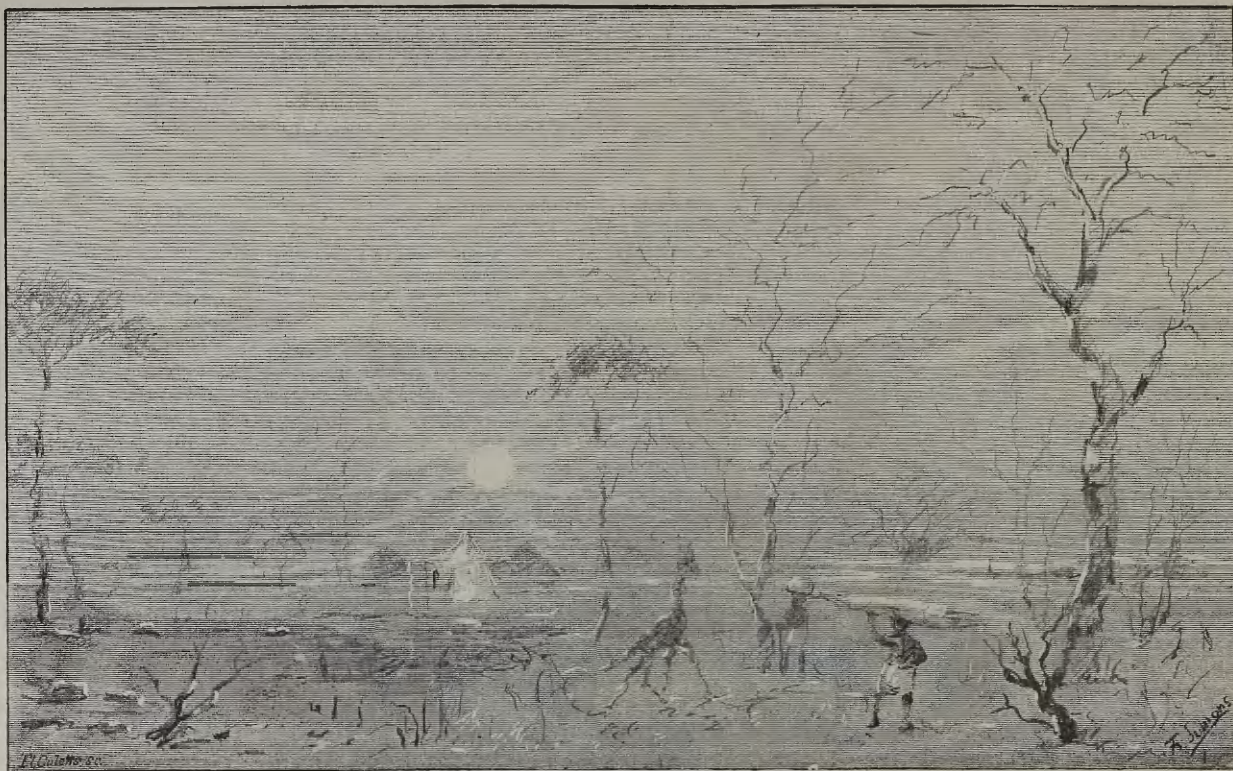
Affluents de gauche. — Tandis que, par l'effet de la courbure du fleuve, les affluents de droite viennent de tous les points cardinaux et rayonnent comme les branches d'un éventail, ceux de la rive gauche sont rassemblés en faisceau et coulent généralement en convergeant du sud-est vers le nord-ouest.

Outre le Lualaba, dont nous avons parlé, le Congo reçoit ainsi par sa rive gauche le Lomami, le Lulonga, le Ruki formé par le Busira, le Salonga et le Momboyo, l'Irebu, déversoir du lac Tumba et le Kassai.

Lacs. — En résumé, le bassin du Congo belge comprend les lacs Bangwelo et Moero, le chapelet de lacs du Lualaba, le grand lac Tanganika, et dans la partie occidentale le Tumba, le Léopold II sans parler des nombreux renflements du Congo, notamment le Stanley-Pool, qui ont souvent la largeur et les caractères de véritables lacs.



L'ITIMBIRI.



LE PORT AFRICAÏN EN TEMPS DE KIPOI (SAISON SÈCHE).



MÊME PAYSAGE EN TEMPS DE MASSIKA (SAISON HUMIDE).

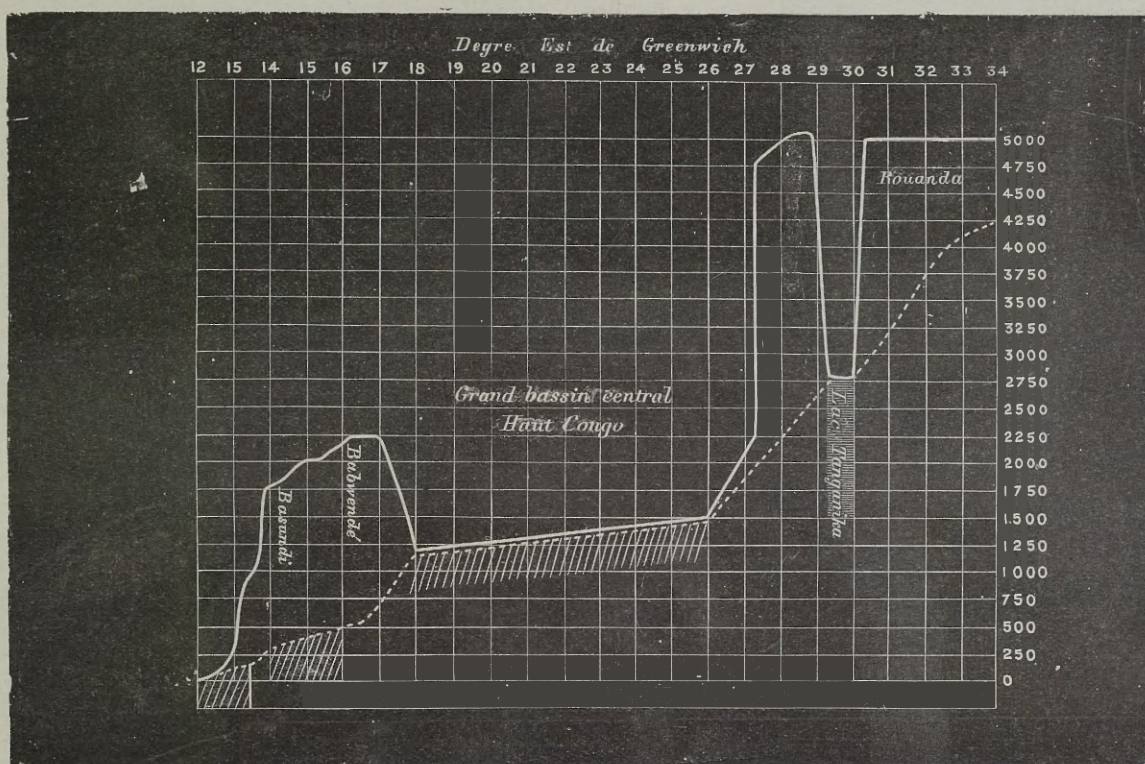
En outre, le lac Muta-Nzigé, reconnu pour la seconde fois en 1889 par Stanley, qui lui a décerné le nom du prince de Galles Albert-Edouard, est situé à 965 mètres d'altitude, il écoule ses eaux par la Semliki dans le lac Albert-Nyanza, tribulaire du Nil. Puis les lacs Victoria et Albert, du bassin du Nil, le lac Rodolphe et le lac Nyassa, du bassin du Zambèze.

Climat. — Deux saisons, l'une pluvieuse, l'autre

saison pluvieuse à Vivi, ou même sur le littoral, avant de pénétrer dans l'intérieur.

» Le fleuve, dont les bords sont très marécageux entre Vivi et Léopoldville, est encaissé entre deux chaînes montagneuses, qui retiennent des miasmes pestilentiels; il en résulte que les stations d'Issanghila et de Manyanga sont de véritables nécropoles.

» Sur le haut Congo, les stations sont au contraire très salubres; l'Association n'a eu à déplo-



PROFIL DU BASSIN DU CONGO.

sèche, divisent l'année climatérique au Congo. La grande période sèche ou Kipoi commence vers la mi-mai et finit vers la mi-octobre. Elle est suivie par une période pluvieuse que traverse, du 20 décembre au 1^{er} février, une saison sèche secondaire.

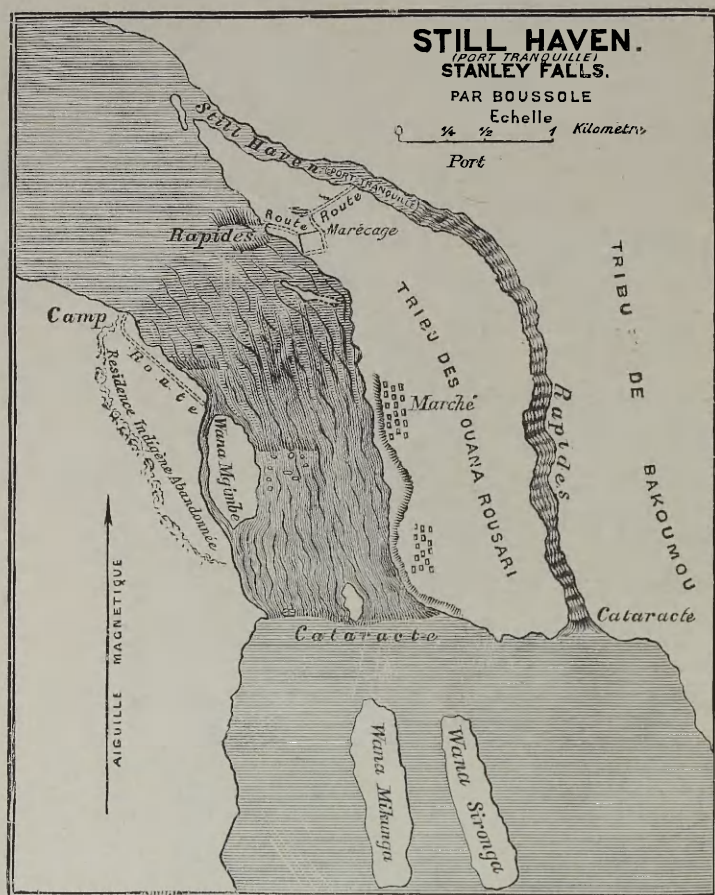
» La saison sèche est la plus favorable à l'acclimatement des Européens, et il serait désirable que l'époque de l'arrivée des nouveaux agents de l'Association coïncidât avec les débuts de cette période élémentaire. On a peu de chance d'échapper à la fièvre, à la dysenterie, à l'hépatite, en un mot aux maladies endémiques, en stationnant à l'époque de la

rer la perte d'aucun de ses agents stationnés.

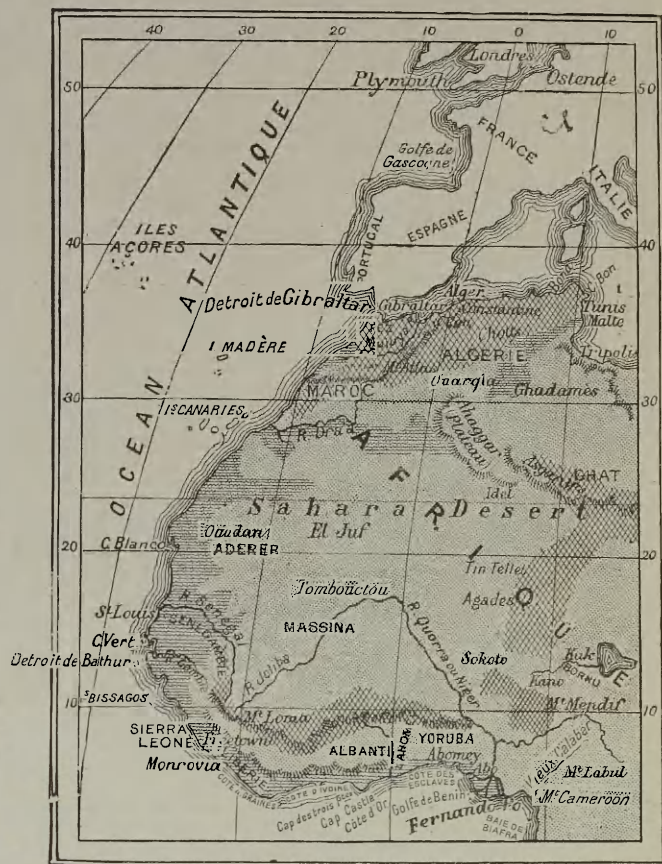
» Il est certaines mesures hygiéniques recommandables aux voyageurs de l'Afrique centrale, concernant le vêtement, l'alimentation et le logement.

» Les effets de laine et de flanelle doivent être adoptés; on doit, quelle que soit la chaleur, éviter de se vêtir de toile ou d'étoffes légères, et avoir soin de ne jamais s'exposer tête nue aux rayons du soleil, les insulations ne pardonnent guère sous les tropiques.

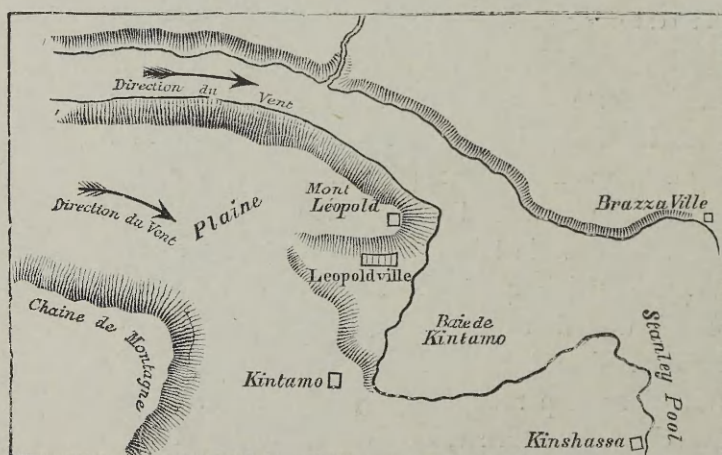
» Une nourriture saine et bien réglée, l'usage modéré du vin permettent de faire face aux effets débilissants du climat.



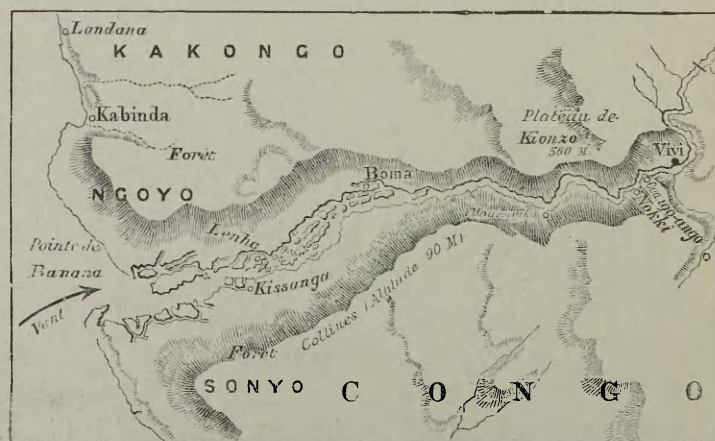
STANLEY FALLS (PORT TRANQUILLE).



DU NIGER A OSTENDE.



PLAN DE LA DIRECTION DES VENTS A LEOPOLDVILLE.



L'ENTONNOIR DU BAS-CONGO.

» Quant au logement, les Européens doivent suivre de point en point les précautions indiquées par le docteur Fischer, explorateur africain, relativement à la construction d'une maison d'habitation en Afrique centrale.

» Il faut avant tout, dit M. Fischer, prendre garde à l'emplacement sur lequel on élève sa maison, sa hutte, ou sur lequel on ne dresse qu'une simple tente. En outre, il ne faut pas lésiner, faire des économies aux dépens d'une installation vraiment saine, car la première condition du maintien de la santé, c'est une habitation et surtout une chambre à coucher salubre.

Le voyageur doit emporter avec lui une tente qui réponde aux exigences du voyage, dût-il engager quelques porteurs de plus. Cette tente doit être à toiture double, le toit supérieur, d'un tissu imperméable, devra dépasser de beaucoup les parois de la tente.

« Par un temps humide, il importe de dresser la tente sur un sol imperméable; par un temps clair, il faut l'exposer au soleil.

Tout bien considéré, le climat du Congo n'a rien de véritablement

effrayant. En fait, il est beaucoup moins dangereux que celui de certaines régions de l'Inde anglaise et de l'Amérique du Sud.



LE STANLEY-POOL, ENTREVU DU HAUT DES COLLINES DE L'INTÉRIEUR.



C. Verlet

Fl. Colens, sc.

PIÈGE A GROS GIBIER

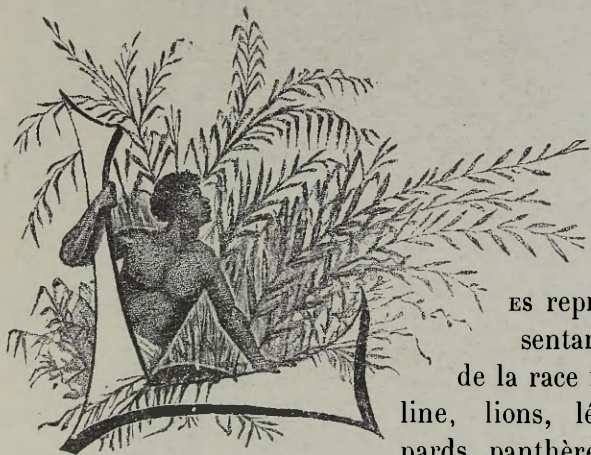


PONT SUSPENDU SUR LA RIVIÈRE LUKUNGA.



ENTRÉE DU LAC LÉOPOLD II.

UNE CHASSE A LA PANTHÈRE AU CONGO



Les représentants de la race féline, lions, léopards, panthères, chats sauvages, hyènes, chacals, etc., pullulent dans le district de Msuata. L'audace et les instincts de rapine et de pillage poussent fréquemment l'un ou l'autre de ces carnassiers jusqu'aux étables de station.

« Ce matin, écrit le lieutenant Janssens, j'ai tué une panthère.

» Le jour de ma rentrée à Msuata (après la visite chez Mpumu Ntaba), j'appris qu'un fauve était venu enlever dans la nuit deux de mes chèvres, dont on avait retrouvé les débris sanglants près de l'enclos.

» La nuit suivante, le voleur à quatre pattes revint à l'étable. J'étais déjà couché, lorsque j'entendis les bêlements

d'alarme de mes bonnes laitières; je me levai et me dirigeai vers l'endroit attaqué.

» L'obscurité était si profonde que je dus me contenter de tirer au jugé trois ou quatre coups de fusil, qui chassèrent l'animal.

» Le lendemain je constatai la disparition de deux

chevreaux, une de mes chèvres était mourante, le fauve lui avait labouré la tête d'un coup de griffe.

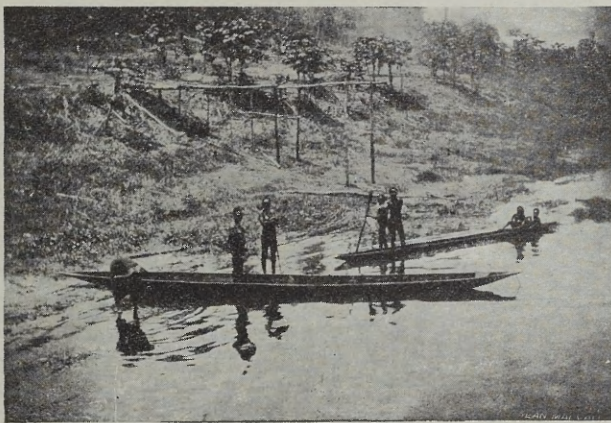
» Je résolus de mettre fin aux exploits du carnassier. Je construisis au clayonnage une petite hutte fort étroite dans laquelle je plaçai un jeune chevreau fortement ficelé et attaché à trois fusils reliés entre eux. Les gachettes de ces armes étaient elles-mêmes rattachées par des ficelles à un piquet planté à l'entrée du piège; les canons dirigés vers la terre devaient inévitablement projeter leurs meurtrières décharges contre le carnassier guetté.

» A la tombée de la nuit le fauve, alléché et guidé par les gémissements plaintifs du pauvre chevreau garrotté, bondit sur cette victime sans défense.

» Aux aguets dans ma chambre, j'entendis les ricanements de triomphe de la bête déchirant sa proie; les détonations n'avaient pas retenti. J'étais interdit; il eût été téméraire de m'aventurer dans

les ténèbres vers l'enclos des chèvres; j'attendis.

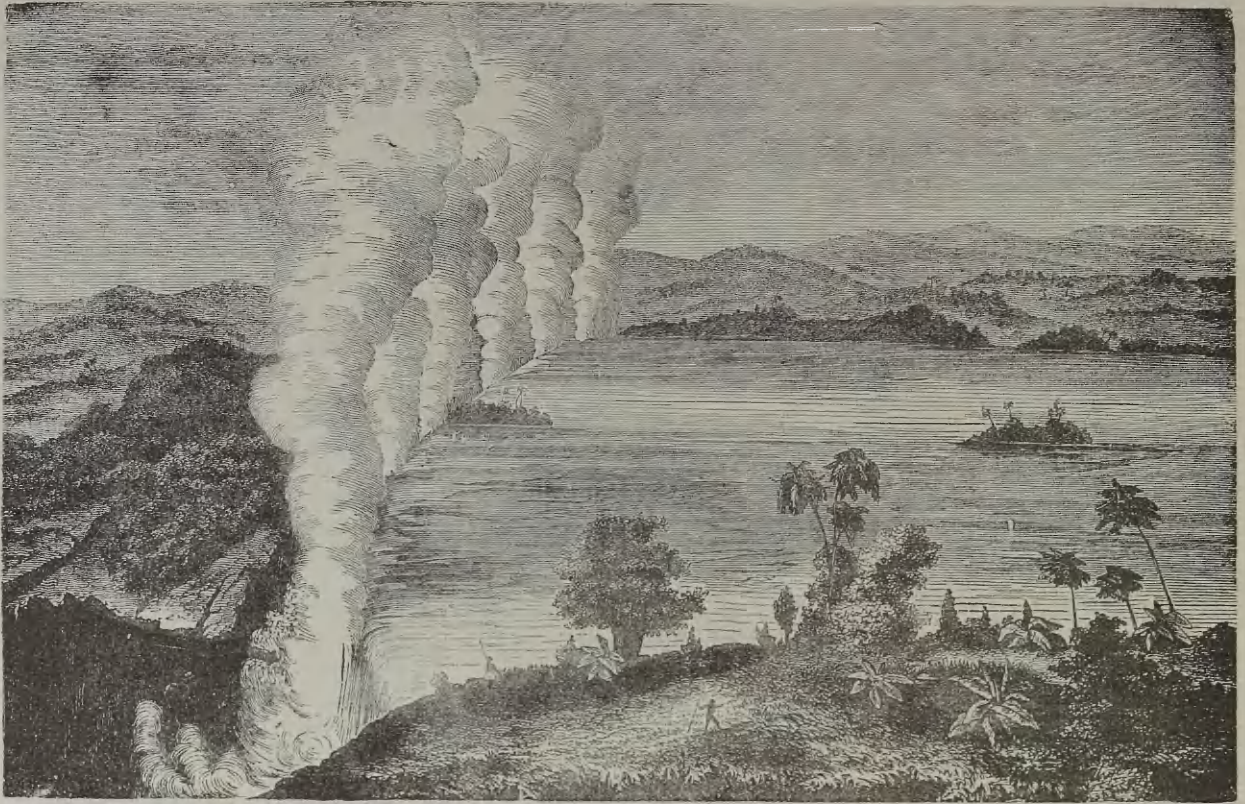
» Le chevreau ne bêlait plus; le fauve poussait par intervalles des miaulements prolongés, sans doute il dévorait sa victime, cependant le piège était si étroit que j'avais espéré une tout autre solution. J'aurais donné dix ans de la vie de mon allié Mpumu Ntaba pour voir dans cette nuit noire et assister aux pé-



PIROGUES SUR LE FLEUVE.

ripéties du drame sanglant.

» Soudain trois détonations simultanées vibrèrent et dominèrent les hurlements du fauve. La machine infernale avait éclaté. Le carnassier ne ricanait plus, ses rugissements de douleur résonnaient d'une façon sinistre.



GRANDE CATARACTE DU ZAMBEZE (VUE PRISE EN AMONT DE LA CHUTE).



COURS SUPÉRIEUR DE LA MONOKO-YO-BOUBOUKA.

» J'attendis le jour sans dormir, et subissant toutes les tortures de l'anxiété, par moment n'entendant plus les plaintes du fauve, je craignais qu'il n'eût réussi à s'enfuir ; parfois encore ses hurlements intenses m'empêchaient de croire que l'animal fût blessé.

» Enfin les premières lueurs de l'aurore éclaircirent mes doutes. Je courus près du piège : une panthère inondée de sang enserrait de ses puissantes griffes le cadavre lacéré du chevreau.

» A mon approche, le nerveux animal, qui avait reçu les trois balles dans l'épaule, puisa dans sa férocité assez de force pour sauter au-dessus de la palissade de 2^m,50 qui cernait l'enclos des chèvres et venir s'abattre jusqu'à mes pieds.

» Je me reculai instinctivement et m'apprêtai à tirer le coup de grâce. Un Zanzibarite armé d'un fusil arrivait précisément en sens opposé ; plus prompt que moi, mais aussi plus imprudent, ce bon serviteur s'élança vers l'animal et déchargea à bout portant son arme dans le ventre de la panthère, qui s'enfuit en ram-

pant dans le champ voisin planté de manioc. » Je marchai à la recherche de cette terrible

victime si tenacement attachée à la vie ; je la découvris dans le feuillage, labourant la terre de ses ongles, déracinant les tiges de manioc, hurlant encore rageusement. Elle leva sur moi un regard étincelant de haine et de menace, et se replia sur ses jarrets comme pour bondir à ma gorge.

» Sans épauler, je lui logeai la balle de mon winchester au beau milieu du front.

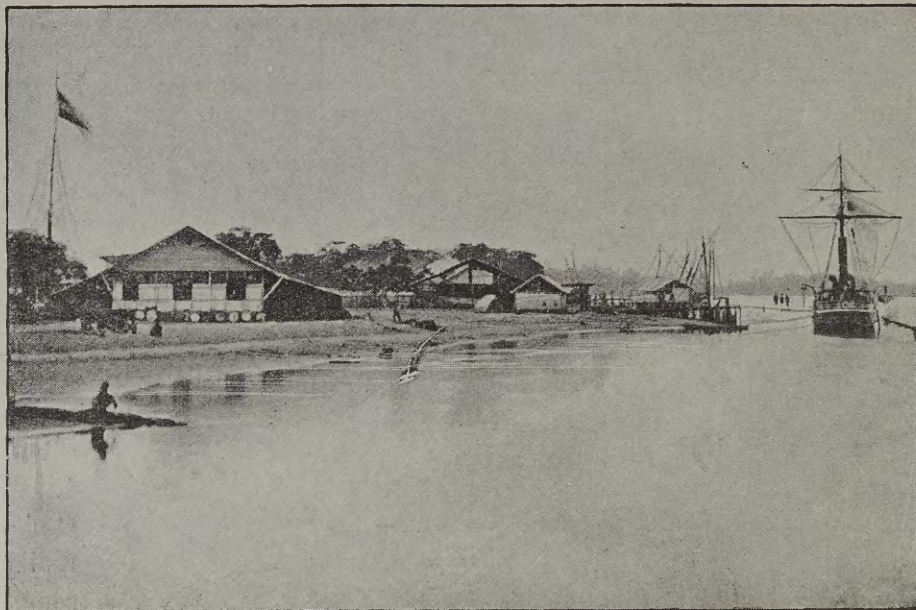
» Tout le personnel de la station assistait à cette aventure cynégétique. On construisit une civière pour rapporter triomphalement le cadavre de la panthère devant la porte de mon logis.

» Quelques Kroomen désiraient promener ce trophée palpitant dans les rues du village. Je refusai d'accéder à leur désir. Mais l'événement fut bientôt connu. Gobila, talonné par toute la population valide de

Msuata, vint me féliciter et présider, disait-il, à une fête nègre improvisée en l'honneur du fauve trépassé. »



NEGRE A L'AFFUT.

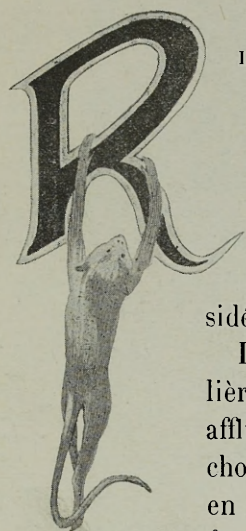


VUE DE BANANA.



LA FLOTTILIE DE L'EXPÉDITION INTERNATIONALE A LA POINTE DE BANANA.

COMMERCE



RIEN n'avait été tiré jusqu'ici du haut Congo, si ce n'est l'ivoire et le caoutchouc, marchandises qui, en raison de leur valeur élevée, pouvaient seules supporter les frais de transport vers la côte, frais alors considérables.

Le service de navigation régulière sur le haut fleuve et ses affluents a modifié cet état de choses. Le trafic s'accroît de jour en jour, facilité par le chemin de fer qui a supprimé le portage de Boma au Stanley-Pool. Un autre chemin de fer, en partie construit, rendra les mêmes services le long de la région des cataractes du Haut-Congo.

d'aval, lesquelles, à leur tour, les repassent à d'autres jusqu'à ce que le précieux article arrive aux mains du négociant blanc. Acheter une pointe d'ivoire quand on n'est pas connu dans une localité est une affaire importante. Pour conclure un marché dans des conditions avantageuses, il faut avoir beaucoup de temps. La défiance est extrême chez les noirs; aussi, lorsqu'il s'agit d'amorcer des relations commerciales dans une région inexploitée, faut-il que le blanc procède avec la plus grande circonspection. Les indigènes ne sachant pas quel prix, c'est-à-dire combien de mikatos ou fils de laiton ils obtiendront pour leur ivoire, cherchent à sonder le blanc à cet égard, en engageant avec lui d'interminables discussions.

Généralement, le vendeur commence par réclamer un certain nombre de petits objets, avant de



MARCHANDS D'ARACHIDES.



PORTEUR ET SA CHARGE.

L'ivoire, qui se trouve à l'intérieur, passe de village en village et arrive ainsi aux peuplades riveraines. Celles-ci le revendent aux tribus voisines

fixer le prix de la pointe en mitakos. On discute parfois pendant plus d'une heure avant d'accorder quelques perles ou quelques clous de cuivre en



GRANDE CATARACTE DU ZAMBÈZE (VUE PRISE EN AMONT DE LA CHUTE).



COURS SUPÉRIEUR DE LA MONOKO-YO-BOUBOUKA.

plus, car si l'acheteur se montre coulant, le marchand indigène profite de ces dispositions favorables pour élever aussi ses prétentions. Il arrive qu'après avoir touché le prix de son ivoire, le noir demande, outre les bibelots qui lui ont été donnés avant la conclusion du marché, encore un dernier cadeau sous des prétextes divers : tantôt les articles déjà reçus ne sont pas assez beaux et assez nombreux, tantôt sa femme a besoin d'un miroir ou d'un collier, etc...

Les articles d'échange comprennent, en première ligne, les tissus de toute espèce, les vieux habillements, le rhum, la poudre, le sel, le poisson sec de Mossamides, les fusils à pierre. Viennent ensuite les bonnets, sifflets, aiguilles, fils, baguettes de laiton, manelles pour poignets et pieds, aiguïères, gobelets, assiettes et autres articles de faïencerie, verroterie, perles, couteaux, cuillers, fourchettes, ciseaux, canifs, chemisettes, chemises de flanelle, parapluies, ceintures, corail, grelots, miroirs, etc. Outre ces objets, qui sont indispensables, il est utile d'avoir une quantité d'articles de moindre valeur, propres à attirer l'indigène. Une nouveauté est quasiment nécessaire tous les deux mois.

En somme :

« Goûts, besoins, » sont des mots difficiles à appliquer aux races nègres du Congo. Avec la plupart des explorateurs, nous ne pouvons reconnaître chez ces peuples primitifs aucun goût, aucun besoin bien tranché.

Les peuplades du Congo ont des passions et des fantaisies de luxe. L'ivrognerie, la vanité, l'amour de la parade, l'ardeur pour tout ce qui brille, sont les traits instinctifs de la race nègre ; ils expliquent l'empressement et l'âpreté que mettent les commer-

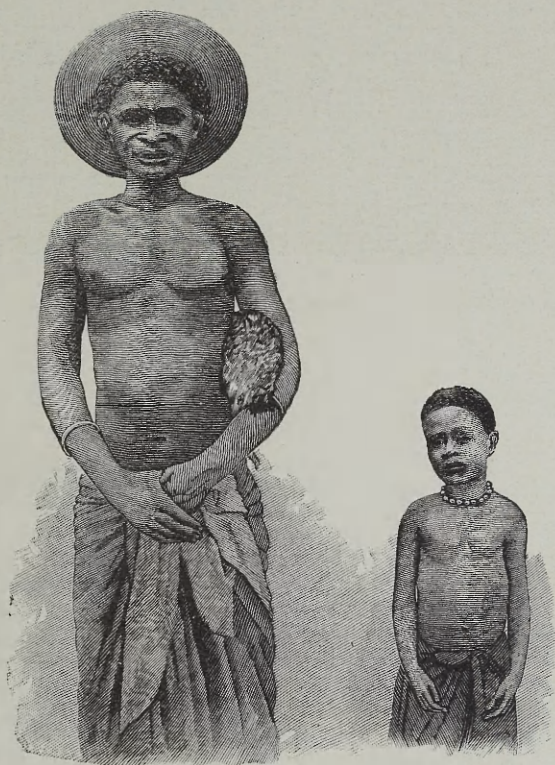
cants noirs à rechercher certains articles spéciaux, tels que spiritueux, cotonnades multicolores, armes, poudre, verroterie, vieux habits, chapellerie, corail, ferronnerie, cuivrerie, quincaillerie, bijouterie. Le bon marché est surtout apprécié par les acheteurs du continent noir.

Les articles les plus recherchés sont les caisses vertes contenant du gin de Rotterdam et d'Amsterdam ; le tafia, de préparation locale, est un genièvre coloré en jaune d'or, et relevé par une infusion de graines d'anis.

Les cotonnades courantes sont de la qualité ordinaire connue dans le commerce sous le nom de « rouge Andrinople ». Les mouchoirs à couleurs éclatantes, rouges, jaunes, blancs et noirs, à grands carreaux, à dessins criards, les descentes de lit, les caleçons en tricot, les camisoles, des sortes de robes de chambre cramoisies, sont demandés avec empressement par les populations indigènes du Congo.

Tous les fusils, vieux modèles provenant des arsenaux d'Allemagne, de France, de Belgique, trouveront acheteurs en Afrique centrale ; il faut avoir soin de les transformer en fusils à pierre. Les pistolets d'arçon à pierre sont avidement recherchés par les chefs de tribus.

La consommation de la poudre est prodigieuse au Congo ; non pas en raison des guerres intérieures que se livrent les indigènes, mais à cause des coutumes tapageuses qu'ils ont contractées. Si dans les pays civilisés on tire des salves d'artillerie à l'occasion des grands événements, des revues, des processions, des funérailles de citoyens illustres, on ne peut blâmer outre mesure les nègres du Congo d'accompagner de décharges de mousqueterie toute cérémonie, joyeuse



MARCHAND DE VOLAILLE INDIGÈNE.



CARAVANE TRAVERSANT UNE RIVIÈRE.



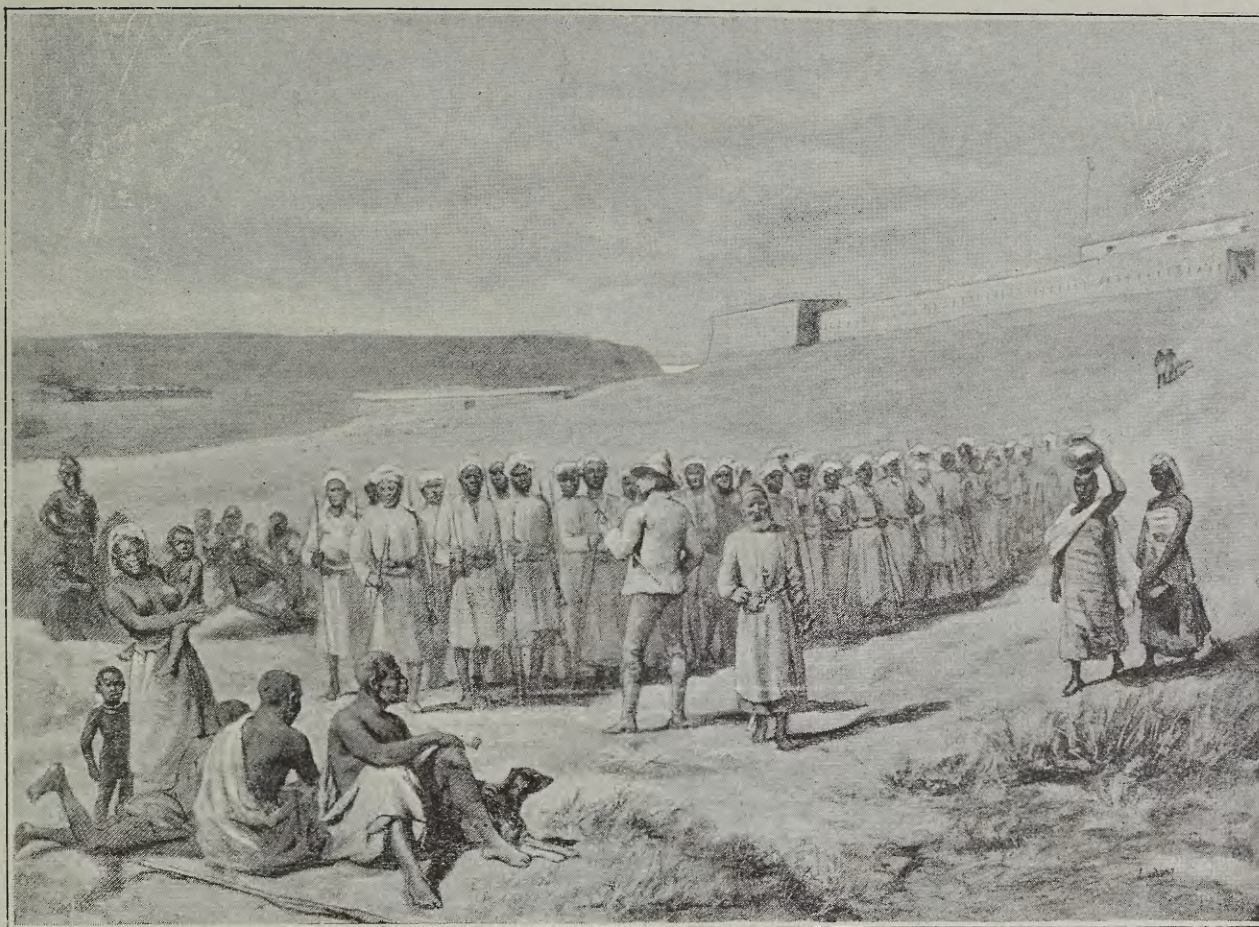
LE TEMBÉ DU DOCTEUR VANDEN HEUVEL.

ou triste, mariage, naissance, danses, enterrements.

La poudre vendue en Afrique est en général du déchet de poudre de guerre.

Les articles de verroterie importés à la côte occidentale d'Afrique proviennent d'Allemagne et de

bigarrés répudiés par nos demoiselles, en un mot toutes les défroques bannies de l'armoire des serviteurs de bonne maison, de la charge des soldats, de la garde-robe modeste ou luxueuse des dames d'Europe, s'adaptent tôt ou tard, preuves de l'instabilité des choses humaines, aux personnes grêles ou cor-



LE LIEUTENANT BECKER PASSANT UNE INSPECTION DES ARMES.

Belgique. Ce sont des perles de toutes couleurs et de toutes formes ; la plus recherchée est bleue et de forme octogonale.

Les vieux habits constituent une des plus importantes branches de trafic entre l'Europe et la côte d'Afrique. Les livrées des domestiques, les tuniques rouges des soldats anglais, les redingotes noires, les fracs, voire même les gibus, fussent-ils reteints et réduits à ressembler à des accordéons, les vestons passés, les toilettes de bal démodées, les jupons

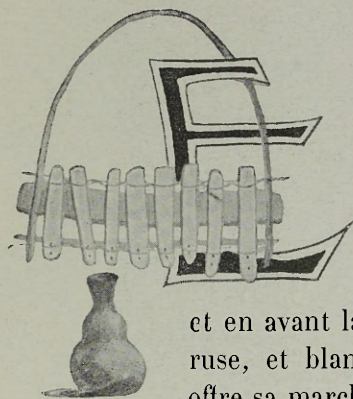
pulentes de quelques makokos, de certains grands seigneurs des rives du Congo.

Néanmoins, le *complet* n'a pas cours sous ces latitudes ; les noirs enfants de l'Afrique centrale sont ennemis jurés du pantalon européen ; ils revêtent l'habit et le gilet seulement ; ils préfèrent à l'occasion envelopper leurs jambes dans les plis d'une robe de dame

Les perles de corail véritable atteignent des prix très élevés sur les marchés indigènes.

L'ESCLAVAGE AU CONGO

ACHAT D'UN PETIT CAPTIF



COUTONS un Belge, M. P. Cambier (pas le capitaine) raconte : « Vers 2 heures, le chef m'amène un homme qui veut vendre son petit esclave. En garde donc, et en avant la diplomatie. Ruse contre ruse, et blanc contre noir. L'homme offre sa marchandise.

— Bah ! je n'ai pas le temps ; et puis cet enfant est trop grand, et d'ailleurs n'a pas de force. Le chef de Boukoumbi n'a que cela à me présenter ? — Comment ? mais il n'a que cinq ou six ans et c'est un solide gaillard. Voyez donc ces dents : aucune de gâtée ! tâtez-moi donc ces mollets : gros comme le museau de cette chèvre. Et puis, il faut voir comme il sait courir !

— Enfin, si le grand chef n'a rien d'autre à vendre, j'achèterai. « Touia motouni », faites votre prix.

Sur quoi, le maître de l'enfant s'assied à deux pas de moi, prend un bâtonnet qu'il trouve sous la main, en frappe la terre et me le jette en disant : — Je ne demanderai qu'un prix bien minime : 900 mitakos. — Je ramasse le bâtonnet, consulte mes hommes réunis autour

de moi, et relançant le bâtonnet : — « Je suis un grand chef et veux me montrer généreux ; j'offre 9 (neuf) mitakos.

Et toute l'assistance d'éclater d'un rire... congolais.

— Enfin, je vois bien que je me trouve avec un homme rompu aux affaires : ce sera 800 mitakos.

— 800 mitakos ! Mais mon joli noir, est-ce donc une pointe d'ivoire que vous vendez ? 800 mitakos ! mais c'est le prix d'un steamer, d'une pirogue à roues des blancs ! Voici mon dernier prix, et soyez raisonnable, 40 mitakos !

Entre-temps, à chaque répartie, le bâtonnet roule de l'un à l'autre des adversaires, après avoir frappé le sol.

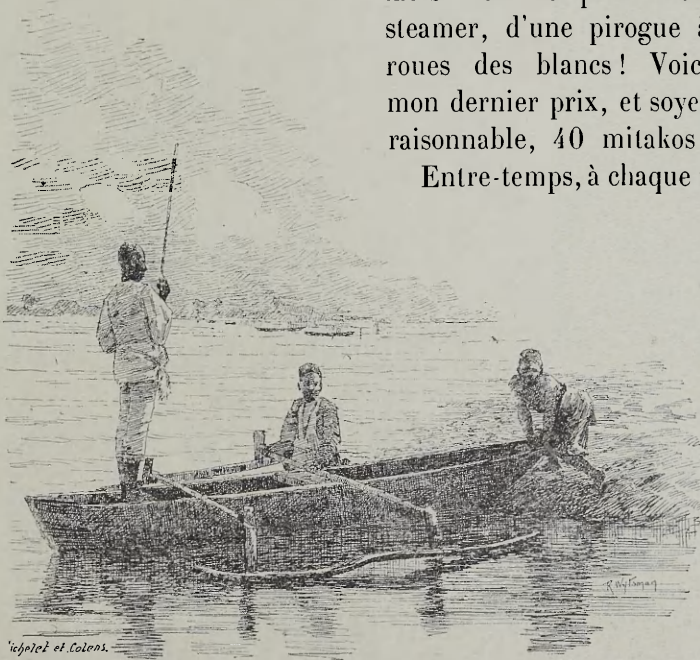
— Je vois bien qu'il n'y a pas moyen de s'arranger. Le blanc ne connaît pas la valeur d'un homme. Je m'en vais.

— Bon voyage.

Il se lève, je me lève, nous nous levons ; au bout de

cinq minutes le nègre revient.

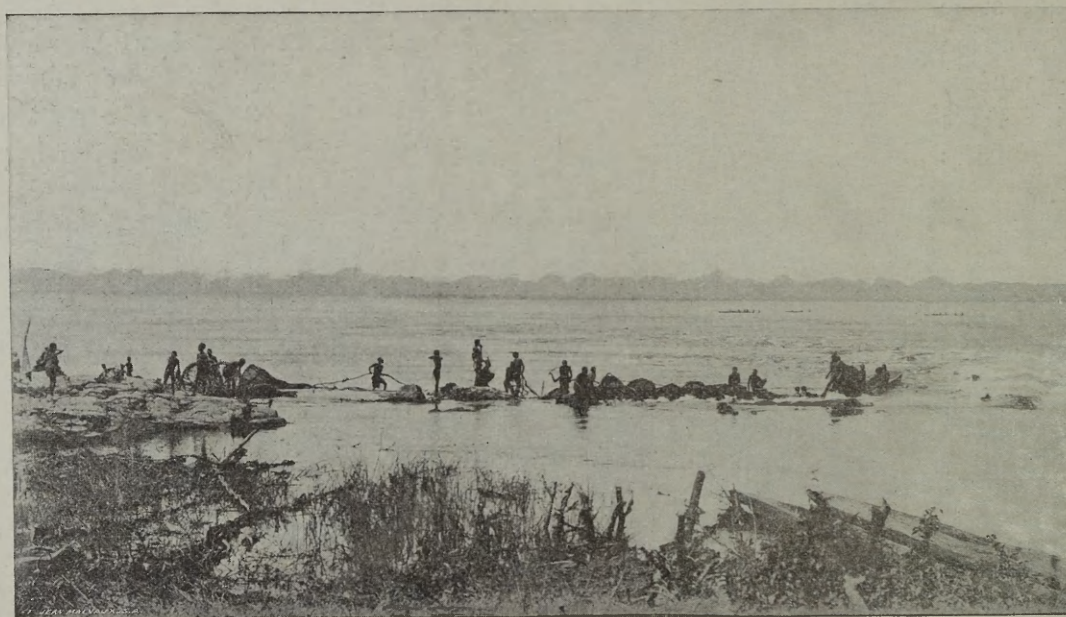
— Ecoutez, dit-il. Si vous voulez, c'est bien ; si



PLAGE DE BAGAMOYO.



EXPÉDITION ARRÊTÉE SUR LES RÉCIFS DEVANT LES STANLEY FALLS.



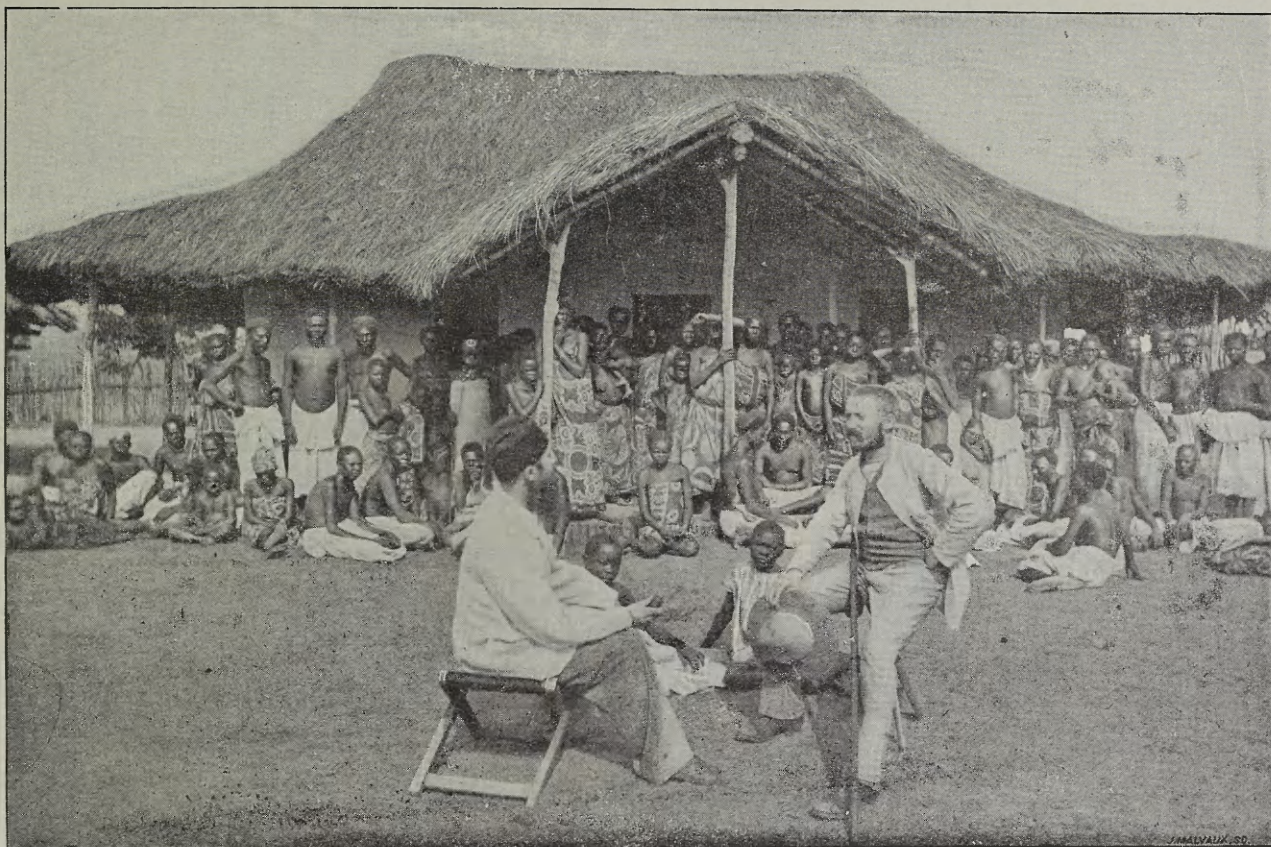
LE FLEUVE A BANZYVILLE.

vous le refusez, c'est encore bien : 600 mitakos !

— Bon ! avec 600 mitakos j'achèterai sept chèvres, avec deux chèvres j'achèterai un enfant. Écoutez. Si vous voulez, c'est bien ; si vous refusez, c'est encore bien : 100 mitakos !

Nouveau départ, nouveau retour. Bref, à 4 heures nous sommes d'accord au prix de 300 mitakos. Vous croyez que c'est fini. Pas du tout. Cette valeur de 300 mitakos, il s'agit maintenant de la solder en marchandises européennes, et il faut discuter le

Eh ! vous êtes bien tenace ! dira-t-on. Quoi ! pour un paquet de perles ! Mais, venez-y voir ! Si l'on n'agit point de la sorte, les prix exigés par les indigènes seront bientôt tels qu'il sera impossible d'acheter quoi que ce soit. Ainsi, il y a trois ans, on rachetait un esclave pour deux brasses de toile ; il faut maintenant trois à quatre cents mitakos. Sans doute, c'est encore fort peu réjouissant de marchander des heures entières comme un marchand forain. Mais si je n'avais pas discuté ferme à



UNE PARTIE DU PERSONNEL DE LA STATION DE LULUABOURG.

mibingo, c'est-à-dire la valeur des articles européens que vous offrez.

Le débat recommence avec un nouvel acharnement, et à 7 heures du soir j'ai concédé : un gobelet en fer-blanc, une bouteille, un paquet de cauris (coquillages servant de monnaie), une brasse de mouchoirs, autant de toile, deux brasses de fil de cuivre, un couteau, une cuiller, une fourchette.

Le vendeur veut encore deux paquets de perles.

Je ne veux en donner qu'un seul. Il insiste : je refuse. Marché rompu : l'homme part avec l'enfant.

Boukombi, je n'eusse cependant pu, avec la même valeur, acheter au plus que sept enfants, tandis que j'en ai obtenu neuf, donc gain de deux.

D'ailleurs, je savais bien que mon noir serait revenu.

Le lendemain matin, il arriva, cria un peu pour la forme et s'en tint à un seul paquet de perles. On fit aussitôt accord sur le *monbengué*, pourboire des chefs ; puis, nous rompîmes le bâtonnet de négociation, chacun le tenant par le bout. Un chef compta et vérifia les marchandises livrées, et l'enfant me fut remis.



INDIGÈNES SANGO DE L'UBANGI.



GUERRIERS DE DJABIR.

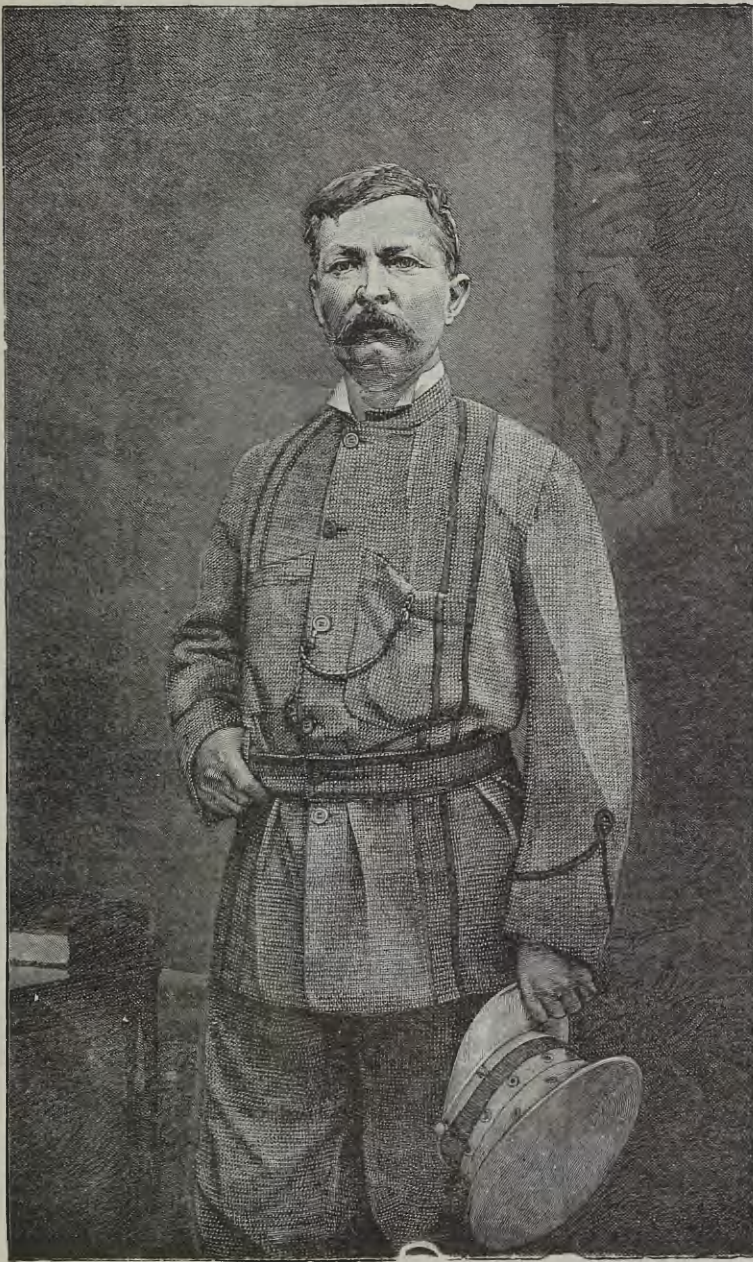
HENRY STANLEY ET SAVORGNAN DE BRAZZA

« Il n'est pas possible de raconter les travaux des *Belges au Congo*, dit M. Wauters, sans consacrer une page, une grande page, à l'homme extraordi-

naire qui, pendant plus de quatre années, fut leur chef. **Stanley** a irrévocablement lié son nom à celui du Congo. » Non seulement il a été le premier à dessiner géographiquement le cours inattendu du grand fleuve sur la carte, mais c'est lui qui en a ouvert le bassin entier au libre commerce du monde, et qui a secondé le roi Léopold II dans la création de l'État Indépendant du Congo.

Celui que nous appelons Henry Stanley, et que tout le monde croyait Américain par une erreur qu'il laissait lui-même se propager, est bel et bien Anglais de naissance, car il naquit en 1841 dans le pays de Galles, en la petite ville de Denbigh, située à huit lieues S.-O. de Liverpool. Son père, John Rowland, était un fermier des environs de Denbigh; il mourut bientôt, laissant sa mère, nommée Betsy Parry, dans le plus grand besoin. L'enfant naquit chez son grand-père maternel et reçut au baptême le nom de John comme son père.

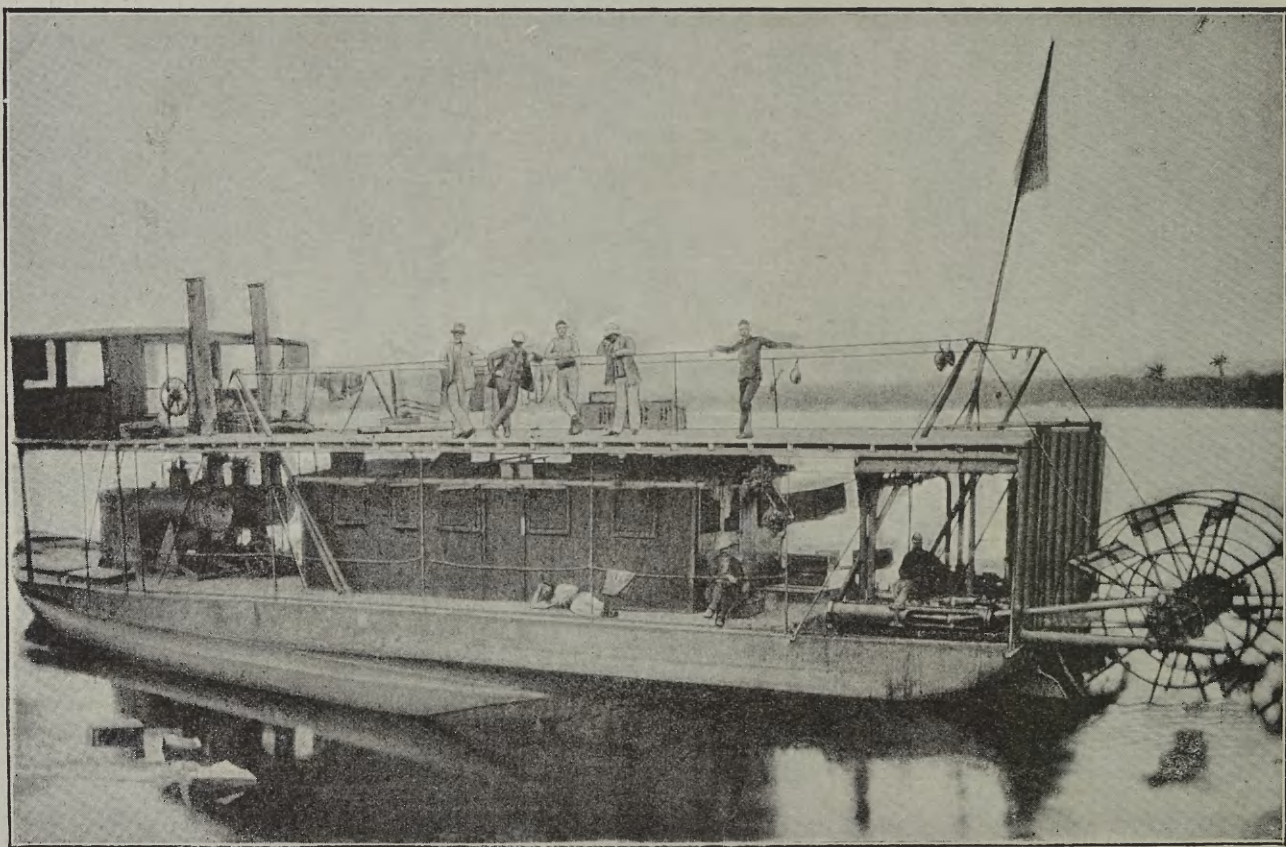
La première enfance du petit John fut bien triste, car sa pauvre mère, obligée de prendre du service pour vivre, dut le mettre, dès l'âge de cinq ans, dans une pension d'où, deux ans après, il passa dans une *workhouse*, asile d'indigents. Là, du moins, grâce à son intelligence, il acquit une bonne instruction primaire. Plus tard, nous le trouvons *berger* dans la ferme d'une de ses tantes; puis *aide-instituter*, chez un autre de ses parents, lequel, jaloux de ses aptitudes, l'humiliait en l'obligeant même à lui cirer les souliers; ensuite, une autre de ses tantes essaie d'en faire un *commis-boucher*, mais sans succès.



HENRY-MORTHON STANLEY.



VUE DE BOMA, EN FACE DE BUKA MBOMA.



LE BATEAU *Le Stanley*, AMARRÉ DEVANT LA STATION DES BANGALA.

Bref, le pauvre John, de plus en plus malheureux, ne songe plus qu'à s'expatrier, et il va chercher, comme beaucoup d'autres, meilleure fortune en Amérique. C'est à New-Orléans, qu'un vieil épicier, du nom de Henry Morthon STANLEY, l'accepte comme garçon de commerce, puis l'adopte et lui donne son nom ; mais c'est tout ce qu'il lui laisse, car frappé inopinément par la mort, il n'eut pas le temps de tester en faveur du futur héros.

La guerre de Sécession sévissant alors, Stanley

Ici se termine la jeunesse de Stanley, et commence la série de ses quatre grandes expéditions africaines, qui s'enchainent et se complètent mutuellement.

Nous ne voulons tracer ici qu'un sommaire rapide des courses du grand voyageur.

A la recherche de Livingstone (1870-72). — Stanley débute par une course obligée en Orient. Il assiste à l'inauguration du canal de Suez, va en Crimée, de là au Caucase, en Perse, dans l'Inde ; il repart



LE QUAI DE ZANZIBAR.

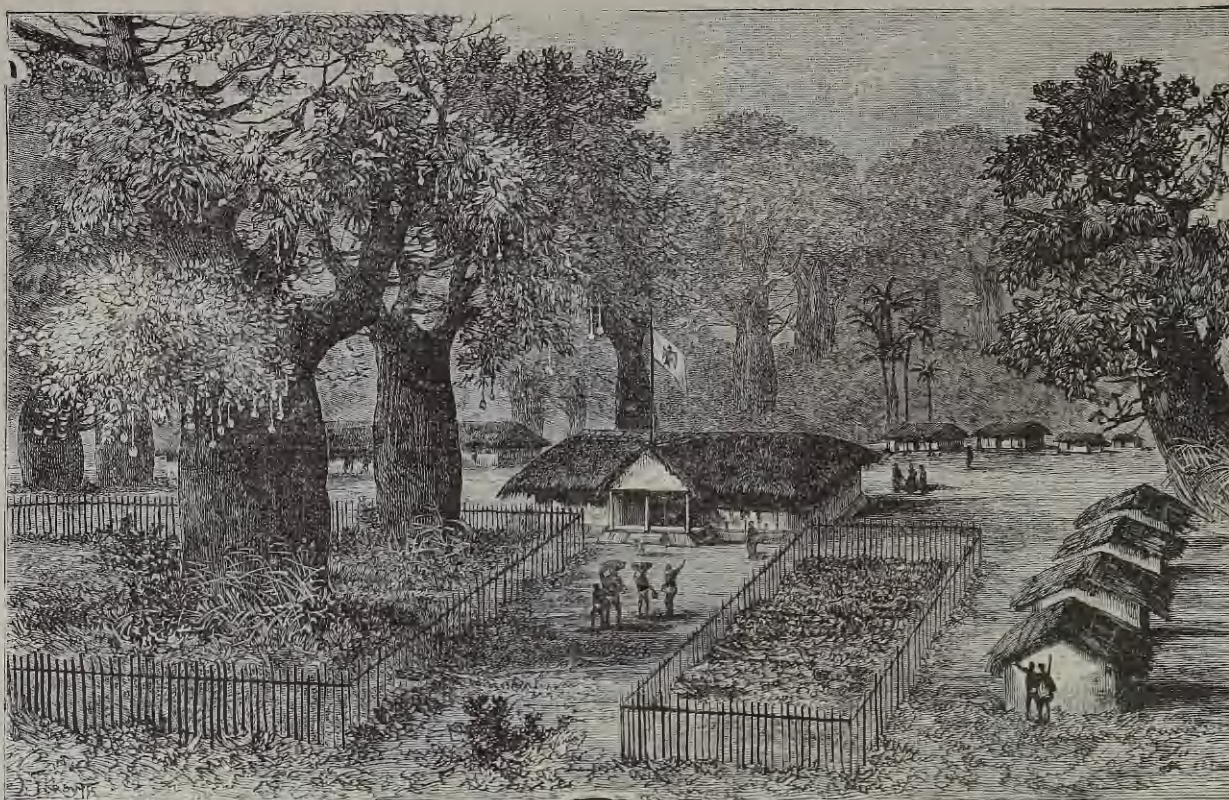
cherche une nouvelle position sociale en se faisant d'abord *soldat* dans l'armée des Confédérés, puis *marin* dans la flotte des États du Nord. La paix survenue (1866), nous le trouvons à Constantinople, d'où il va en Angleterre revoir ses parents, puis en Syrie, où il est pris par les brigands. Le récit qu'il fait de cette dernière aventure révèle en lui un excellent *reporter*, et le voilà bientôt aux gages de plusieurs journaux américains.

C'est en 1869 que, l'opinion publique s'inquiétant du sort de Livingstone, Stanley est envoyé à sa recherche par M. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*.

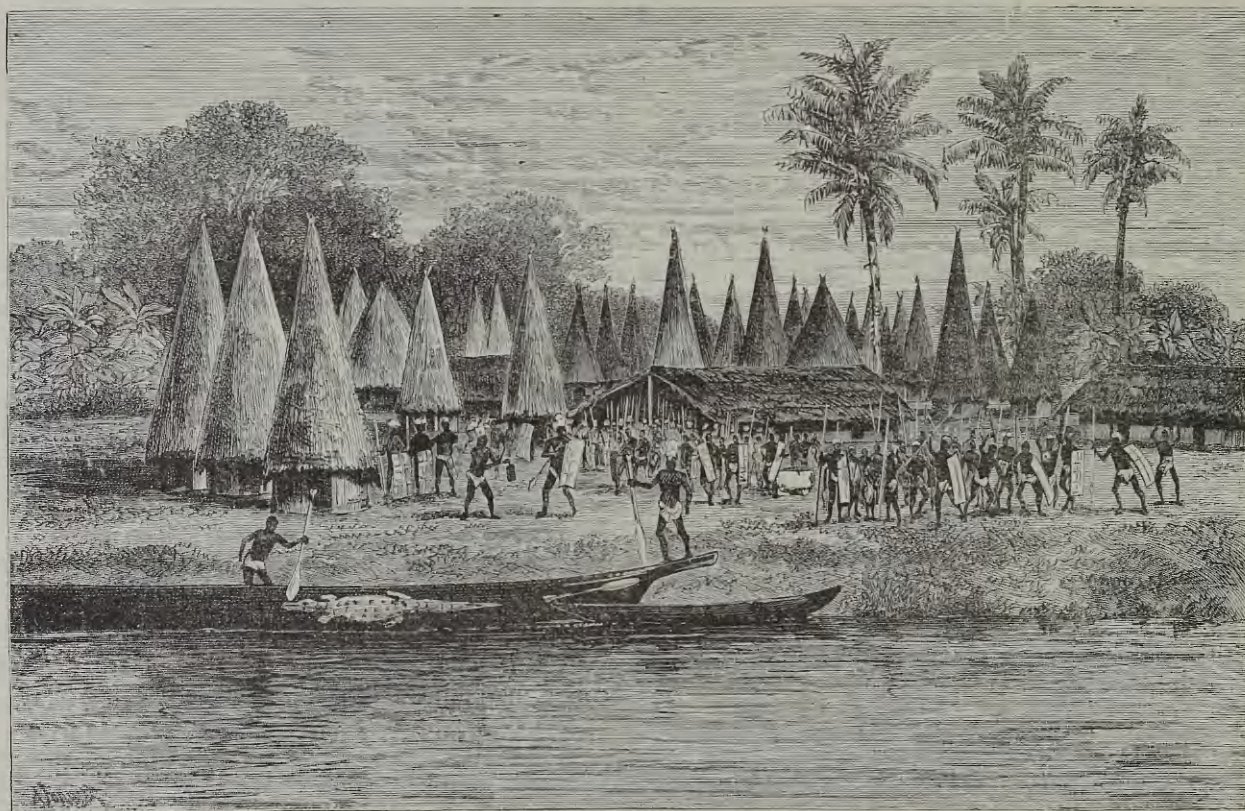
de Bombay pour l'île Maurice et le voilà à Zanzibar le 6 janvier 1871.

Là, nombreuses difficultés pour organiser une escorte de nègres et parer à tous les imprévus d'une marche de plus d'une année, en pays inconnu, insalubre pour l'Européen et habité par des populations sauvages et barbares.

Enfin, l'expédition quitte Bagamoyo et se dirige, non sans peines de toutes sortes, à travers le plateau de Mpwawa. A Tabora, elle est mêlée dans une lutte des Arabes contre Mirambo, puissant chef nègre ; ensuite, se détournant par le sud-ouest, elle va, le 10 novembre 1871, surprendre à Ujiji, sur



LA STATION DE KINSHASSA, A STANLEY POOL.



VUE DE BONDEH.

les bords du Tanganika, le « vieil homme blanc », le célèbre Livingstone, perdu depuis trois ans aux yeux de l'Europe.

Livingstone, malade et épuisé, revient à la santé et à la vie, grâce aux soins de son jeune ami Stanley; mais il refuse de quitter l'Afrique avant d'avoir pu achever de résoudre le problème des sources du Nil. Ce fut sa perte. Bien à regret les deux voyageurs se quittent à Tabora, le 14 mars 1872. Livingstone va mourir au sud du lac Bangwelo, le 4 mai de l'année suivante. Quant à Stanley, il s'était hâté de revenir en Europe rapporter la correspondance du vieux docteur, et prouver ainsi aux plus incrédules qu'il avait bien, en effet, lui seul, retrouvé celui que deux expéditions anglaises s'efforçaient en ce moment de chercher.

A travers le continent mystérieux (1874-77). — Comme on l'a déjà vu, le retentissement du succès de la première expédition, et le désir qu'éprouve Stanley lui-même de continuer l'œuvre du grand voyageur écossais, engagèrent les propriétaires de deux grands journaux, le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph*, celui-ci de Londres, à organiser une nouvelle entreprise.

Accompagné de trois jeunes Anglais, Frédéric Barker et les deux frères Pocock, et de quatre cents Zanzibarites, Stanley part de Bagamoyo le 17 novembre 1874. Il traverse, nonobstant les guerres, la famine, les maladies et les misères de tous genres, le plateau qui conduit au lac Victoria, dont il accomplit, grâce au canot démontable qu'il a apporté, la circumnavigation entière.

De là, il va rendre visite au fameux Mtésa, roi d'Ouganda, que Speke avait fait connaître à l'Europe; il s'en fait un ami et se flatte même d'en avoir fait un chrétien : toujours est-il qu'il ouvre le pays aux mis-

sionnaires anglais et français, qui l'y suivent deux ans après.

Du lac Victoria, Stanley repart pour le lac Albert, découvre, le 9 janvier 1876, le golfe Béatrice (que, dans sa quatrième expédition, il reconnaîtra faire partie du lac Edouard), descend vers le sud par le Karagwé et atteint Ujiji le 27 mai. Après avoir fait en bateau le tour du Tanganika et constaté que le Lukuga lui sert de déversoir, il arrive à Nyangwé;

puis il s'enfonce dans la région mystérieuse et complètement inconnue de l'ouest, malgré les vives représentations des Arabes, qui lui font le tableau le plus effrayant des dangers auxquels il s'expose. Il traverse donc l'immense forêt du Manyéma, puis s'embarque sur le Luabala-Congo, fleuve géant qu'il descend au prix de difficultés inouïes et de trente-deux combats contre les indigènes, jusqu'à son embouchure à Boma et Banana, où il arrive le 11 août 1877.

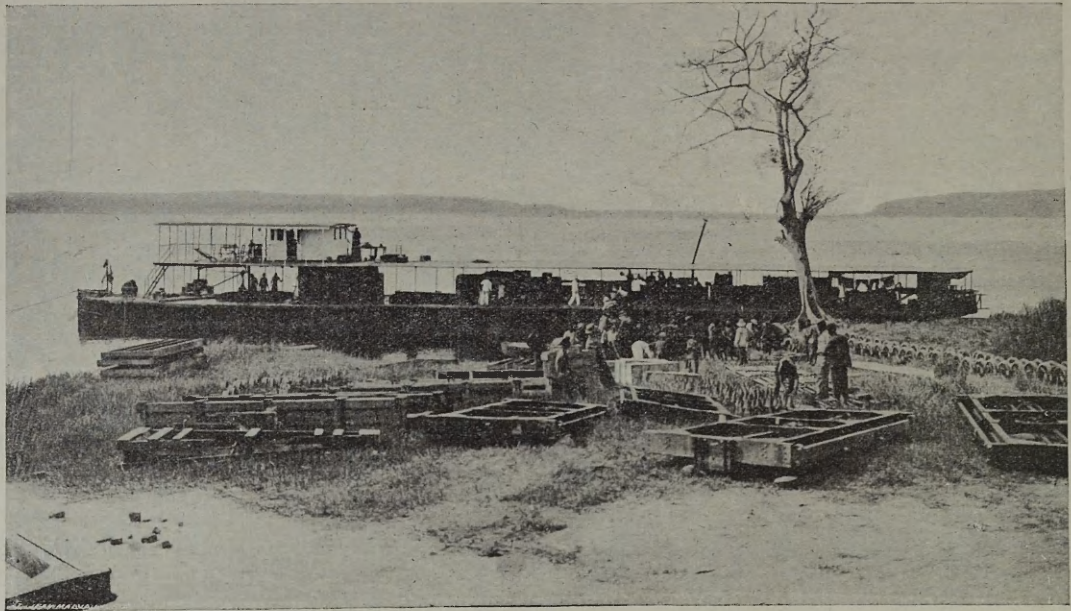
Cette traversée du continent africain, la plus glorieuse de toutes celles qui furent faites, avait demandé à l'explorateur neuf cent

quatre-vingt-dix-neuf jours, c'est-à-dire près de trois années de fatigues et de luttes contre les hommes et les éléments.

Stanley, agent supérieur de l'Association du Congo. — Fondation de l'État libre (1879-84). — Ici, Stanley n'est plus uniquement explorateur, il est aussi ingénieur, conducteur de travaux, administrateur et diplomate. A peine débarqué en Europe, le roi Léopold II l'appelle à son service, le charge de repartir pour l'embouchure du Congo, de remonter le fleuve en établissant sur ses rives des stations commerciales et hospitalières; ce qu'il fit à Vivi, Isanghila, Manyanga, Léopoldville et ailleurs, jusqu'aux Stanley-Falls. Il fallut cinq années, de



ÉMIN PACHA.



UN DÉBARQUEMENT.



STEAMERS ET DOCKS DE LÉOPOLDVILLE.

1879 à 1884, pour achever ces immenses travaux, compliqués de difficultés diplomatiques avec la France et le Portugal.

Enfin, en 1885, grâce au congrès des puissances tenu à Berlin, congrès auquel Stanley prit une part active, un vaste État indépendant du Congo était créé, sous la souveraineté du roi des Belges, au profit de la civilisation et de l'humanité tout entière. Ce résultat, unique dans l'histoire, fut suivi de la lutte ardente des puissances colonisatrices pour le partage politique des régions africaines, nouvelles Indes où se décideront peut-être au cours du siècle actuel les destinées des États prépondérants du globe.

Au secours d'Emin-Pacha (1887-89). — Le mobile de cette quatrième entreprise de l'audacieux chercheur est un mélange de questions humanitaires, historiques, commerciales et politiques qui ont valu à Stanley de la part des jaloux de sa personne et des rivaux de sa nation une série interminable d'accusations, d'avaries de toute sorte contre-balancées heureusement par l'enthousiasme de ceux qui ont dû à son retour inopiné reconnaître l'importance des résultats obtenus.

En effet, de quoi s'agissait-il essentiellement? D'aller au secours d'Emin-Pacha, docteur allemand du nom de Scheitzler, gouverneur de la province équatoriale pour le pacha d'Egypte. Emin était, depuis le soulèvement des Mahdistes, séparé du monde civilisé dont il implorait les secours. En 1886, des expéditions russe, allemande et autrichienne s'organisent, mais échouent.

Seule l'expédition anglaise conduite par Stanley arrive au but en prenant la voie du Congo. Stanley,

en effet, remonte le fleuve à la tête de sept cents hommes, dont huit officiers européens; il laisse à Yambuga, au confluent de l'Aruwimi, la moitié de sa troupe, sous le commandement du major Barthelot; parti de là, il traverse péniblement des contrées dévastées par les esclavagistes, puis d'immenses et inextricables forêts vierges où la famine et la maladie déciment son escorte; enfin il parvient au lac Albert où il a donné rendez-vous à Emin.

Malheureusement celui-ci ne s'y trouvant pas, il est forcé de revenir sur ses pas chercher son bateau et ses hommes malades, puis il regagne le lac et y rencontre Emin, mais ne peut le décider à le suivre; alors il revient à Yambuga au secours de son arrière-garde dont il ne retrouve que les débris, le major Barthelot lui-même ayant été tué. Stanley retourne pour la troisième fois au lac Albert où il parvient le 26 janvier 1889. Pour lors, Emin délivré par ses soldats se résigne et revient à la côte que l'on atteint le 4 décembre 1889.

Pendant ce retour définitif il y eut de superbes découvertes géographi-

ques. Celles de la grande flore congolaise, du Semliki, du lac Albert-Edouard, du massif neigeux du Ruwenzori et du prolongement sud-ouest du lac Victoria suffiraient à elles seules pour justifier cette nouvelle traversée du continent noir qu'elle ouvre ainsi à l'influence de la civilisation.

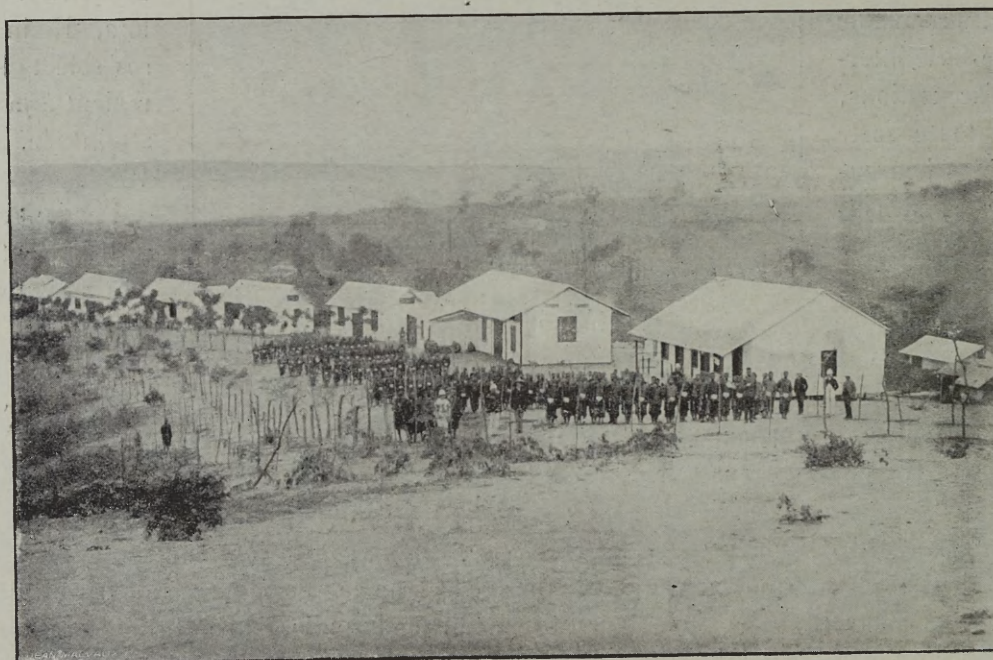
En 1875, Savorgnan de Brazza, alors jeune enseigne de vaisseau, secondé par un groupe de capitalistes français, entreprit l'exploration de l'Ogowé, persuadé que cette route qui marche devait être la voie relativement la plus directe et la plus facile



GUERRIER DE L'UGOGO.



LE POSTE DE L'ÉTAT A DJABIR.



CAMP DE ZAMBI.

pour atteindre le cœur de l'Afrique, ce sphinx redoutable à qui nul homme civilisé n'avait encore arraché son énigme, ce pays légendaire dont le soleil et les prétendus sables brûlants semblaient avoir arrêté à travers les siècles la marche cependant hardie de la race blanche.

De Brazza explora vaillamment durant trois années les rives peuplées de l'Ogowé.

De retour en France, le jeune explorateur fut acclamé par ses compatriotes.

priorité de droits et d'occupation sur la zone de l'Afrique occidentale qu'il avait parcourue.

Le D^r Ballay, chargé de terminer les préparatifs de l'expédition, devait le rejoindre en Afrique, et lui amener des vapeurs démontables destinés à naviguer sur l'Alima et le Congo.

Préalablement, M. de Brazza, mis par le ministre de la marine en rapport avec le comité français de l'Association internationale, reçut de ce comité des instructions consistant à choisir l'emplacement de



INDIGÈNES DE LA CONTRÉE D'ISANGHILA.

Le Gouvernement, comprenant la nécessité de sauvegarder et d'étendre dans les contrées africaines qu'il avait découvertes l'influence et le prestige du nom français, chargea de Brazza d'aller, en compagnie du D^r Ballay, continuer l'œuvre qu'il avait commencée en 1875.

De Brazza quitta cette fois l'Europe le 26 décembre 1879. Il partit seul et sans retard, car il désirait, en bon patriote, assurer à sa patrie une

deux stations hospitalières et scientifiques accessibles à tous les Européens.

L'une de ces stations, Franceville, fut établie sur le haut Ogowé, elle servit de point de départ pour le Congo à l'expédition française; l'autre, sur le Congo même, à Mfwa (Brazzaville), et qui fut, comme on le sait, respectée par Stanley en 1881.

Une route carrossable de cent vingt kilomètres



FORÊT VIERGE DE MANYÉMA.



EXPÉDITION ATTAQUÉE PAR LES NATURELS DE NGOUMA.

fut ensuite ouverte par les soins de la mission de Brazza, entre Franceville et un point choisi sur l'Alima pour lancer les vapeurs démontables et humanitaire qu'il a entreprise et que la France, dans une heure d'enthousiasme, a moralement et financièrement appuyée : de Brazza ouvre des routes



ASCENSION DU MONT NYONGENA PAR L'EXPÉDITION STANLEY.

arriver rapidement, en naviguant sur cet affluent de droite du Congo, au centre de l'Afrique.

Laissons l'explorateur français poursuivre l'œuvre

nouvelles au commerce du monde dans une zone territoriale aussi vaste que les territoires réunis de la France et de la Belgique.



LE CONGO AU-DESSUS DE SON CONFLUENT AVEC LA LULAMBA.



SUR LE FLEUVE MFINI.

CE QU'IL FAUT CULTIVER AU CONGO

M. Wauters dit dans son étude sur le Congo que le meilleur moyen d'assurer la prospérité d'une contrée consiste à savoir quelles sont les propriétés du sol et les cultures qui lui conviennent le mieux.

Que valent actuellement 100 hectares de terrains vierges le long du Congo?... Quelle n'en serait pas la valeur s'ils étaient couverts de plantations de café, de cacao, de coton, d'arachides, de tabac, d'indigo, de ricin, de riz ou de cocotiers?...

Le café. — Le caféier croît à l'état sauvage au Congo comme du reste dans une grande partie de l'Afrique. M. Destrain, chef de station de Stéphanieville, en a rencontré des plants, à différentes reprises, dans ses voyages entre Vivi et le Kouilou, et M. Glaive, chef de station de Lukoléla, a découvert, dans les environs de ce village, de vastes espaces couverts de caféiers sauvages. Stanley aussi a signalé sa présence en divers endroits, et n'en compte pas moins de cinq espèces différentes.

Les nègres du Congo, ignorant quelle source de fortune leur offre la culture de cet arbrisseau, n'ont

jamais songé à s'en procurer; mais que l'Européen leur en donne l'exemple, et ils s'adonneront à cette exploitation, aussi bien qu'à celle de l'arachide, du caoutchouc ou de l'huile de palme. Signalons toute-

fois ici l'exception notée par Livingstone dans son dernier journal; d'après lui, le café est cultivé chez les Bassonge des rives du Lomami. « Le café ordinaire est commun chez eux, dit-il; ils en font usage et le parfument largement de vanille, qui doit être fertilisé par des insectes. A la fin du repas ils font circuler des coupes remplies de cette infusion. »

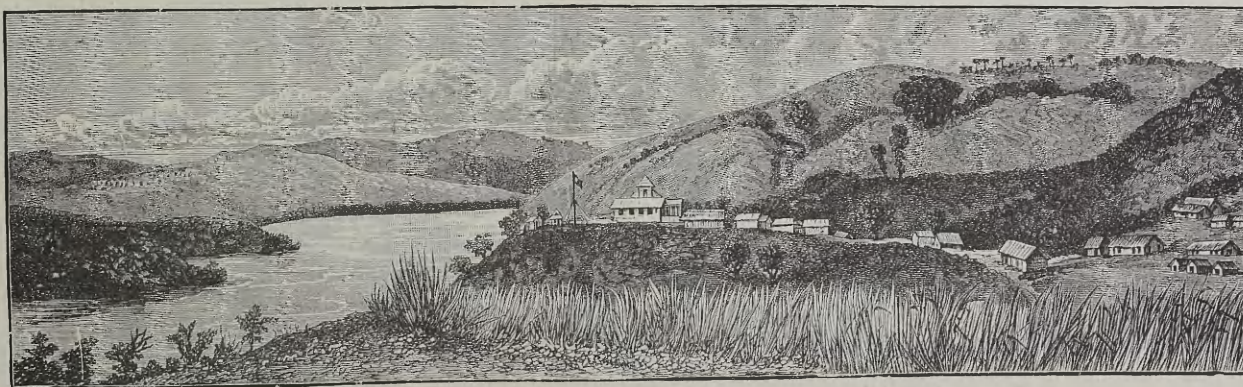
La culture du café est l'une des plus productives, et celui qui conseille de planter du café rend aux travailleurs un immense service.

Le caféier est un arbuste d'environ 2 mètres de haut. Dans une terre bien appropriée, un pied peut produire jusqu'à 12 livres de fèves par an. Il faut moins de 1 hectare de terrain pour en planter mille qui seront d'un produit annuel d'au moins 2,500 francs.

La culture du café est des plus faciles. Des



LE SOUS-LIEUTENANT DESTRAIN.



VUE GÉNÉRALE DE VIVI. D'APRÈS UN CROQUIS DE M. NAET.

femmes, des vieillards, des enfants, des estropiés même la peuvent faire. Le plant est de ceux qui résistent le plus longtemps, selon le climat et la qualité de la terre ; il y a des exemples de plantations de café qui ont donné des produits durant quatre vingts ans.

Un père a donc là un véritable trésor pour ses enfants.

Les contrées couvertes de forêts vierges sont les meilleures pour la plantation du caféier. La terre y est meuble et légère et contient ce qu'il faut d'humidité pour que la végétation s'accomplisse dans de

Un ouvrier peut facilement soigner mille pieds de caféier, et un bon travailleur en peut cultiver jusqu'à deux mille, sans que ses autres travaux en souffrent.

Dans la République noire de Libéria (côte occidentale d'Afrique), le café semble aussi devoir être l'une des sources principales de la fortune. Le caféier y croît dans les terrains humides, sous forme de véritables arbres. Il produit une fève très grosse et fort estimée aux Etats-Unis, où Libéria fait déjà des exportations considérables, luttant contre la concurrence du Brésil et



JEUNES PLANTS DE CAFÉ A COQUILHATVILLE.

bonnes conditions. Les graines se plantent à une distance de 2^m,60 l'une de l'autre, en lignes droites, du levant au couchant. Comme les jeunes plants de caféier réclament de l'ombre, on sème entre eux du ricin, dont la plantureuse végétation est une protection en même temps que les grains sont d'un excellent rapport. A la fin de la troisième année, le caféier peut se passer de la protection des plants de ricin, parce qu'il est alors assez robuste pour résister à la chaleur. Il a atteint alors 1^m,50 à 1^m,75 de hauteur, et il entre en pleine croissance. Il donne ses premiers fruits et, dès la quatrième année, il en est chargé.

des Antilles. Des boutures de caféier de Libéria cultivées à Gand, dans l'établissement horticole de Van Houtte, ont été vendues à très haut prix au Brésil.

Au Congo proprement dit, c'est-à-dire dans les factoreries ou les stations situées le long du fleuve, aucun essai n'a été fait jusqu'ici, si ce n'est à Léopoldville où M. Teusz, agronome allemand de l'Association, a planté une dizaine d'années trois cent soixante et un plants, qui viennent magnifiquement. M. le Dr Chavanne, ancien agent de la maison de Roubaix, d'Anvers, a très bien réussi à Boma, sur une échelle importante et avec de jeunes plants

provenant de l'île portugaise de San Thomé.

Le coton. — De même que le café, le coton croît à l'état sauvage dans presque toute l'Afrique équatoriale; il trouve dans ces contrées presque vierges toutes les conditions géologiques et atmosphériques pour son développement. Dans un certain nombre de districts, il est cultivé. Livingstone et Burton ont donné sur l'industrie cotonnière dans la région du Chiré et dans celle qui s'étend à l'est du lac Tanganika, de nombreux et intéressants détails. Mais tel qu'il est cultivé aujourd'hui, ce coton à demi sauvage est de qualité à ne pas fournir une étoffe.

« Sur toute la rive du Tanganika, dit Livingstone, le coton est largement cultivé : c'est l'espèce de Fernambouc; les semences adhèrent entre elles; mais la soie est longue et forte; on en fait dans le pays une étoffe grossière qui est le vêtement général. »

« Le cotonnier, dit Burton, croît spontanément dans les régions les plus fertiles de l'est de l'Afrique, aussi bien que dans la partie de l'occident. Les échantillons de coton envoyés de Port-Natal et d'Angola font supposer que par la culture on pourra, dans ces deux endroits, obtenir un produit qui, pour la pesanteur, la finesse et la solidité, égalera le coton ordinaire du nouveau monde. Un jour viendra où ces terres, aujourd'hui couvertes de forêts primitives ou écrasées d'herbe et de roseaux, porteront des moissons égales aux récoltes célèbres de l'Algérie, de l'Harrar et de l'Abyssinie. »

Livingstone n'est pas moins enthousiaste en ce

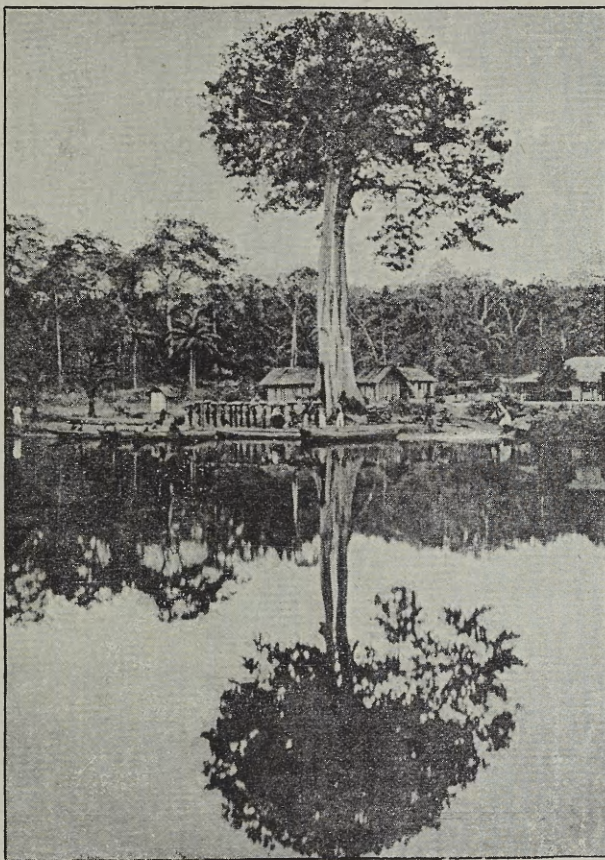
qui concerne la vallée du Chiré. Cette partie de l'Afrique est pour lui de celles qui conviennent le mieux au cotonnier, tant sous le rapport du sol que sous celui du climat; aussi le travail du coton est-il, dans les districts que traverse la rivière, une chose commune. Chaque famille paraît avoir sa petite cotonnerie. Cette culture bien dirigée com-

mencerait une ère nouvelle pour la contrée, qui surpasse en étendue la partie cotonnière des Etats-Unis et que l'on peut regarder, en toute confiance, comme l'une des plus belles du globe.

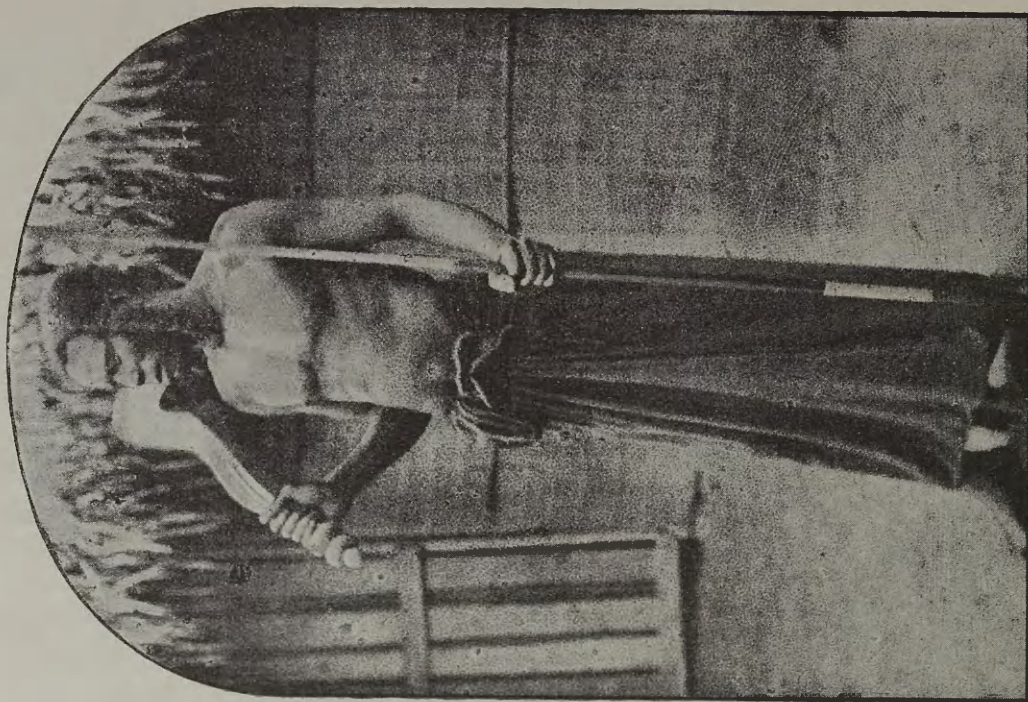
Le riz. — Le riz n'est l'objet d'aucune culture au Congo. Ce fait démontre que, bien que la civilisation et le commerce aient pris pied à l'embouchure du fleuve depuis près de trente ans, aucun effort n'y a encore sérieusement été fait pour essayer de tirer parti de la fertilité et de la nature particulière du sol, et des ressources que l'agriculture peut offrir à l'alimentation du personnel blanc et noir des factoreries. Le riz forme au Congo, comme, du reste,

dans une grande partie des pays chauds, la base de la nourriture des travailleurs. Un engagé nègre reçoit journallement au Congo, 1/2 kilo de riz. L'énorme quantité qu'on en consomme actuellement dans les stations et les factoreries, où le nombre de serviteurs commence à devenir considérable, est importée à Banana par les navires anglais et hollandais.

Livingstone a trouvé du riz dans le Manyema. C'étaient également des trafiquants arabes qui l'y avaient introduit.



BAOBAB AU BORD DU KWILOU.



N'JOKO, NEVEU DE MATA-BUKÉ.



LE LIEUTENANT COQUILHAT ET MATA-BUKÉ, CHEF DES BANGALA.

« Mohamed, raconte-t-il, a semé du riz autour du camp sans avoir le bénéfice d'un cours d'eau, et il a recueilli cent vingt mesures pour une. »

Et plus loin :

« Le riz qui a été semé le 19 octobre était en épis soixante-dix jours après. »

Le cacaoyer. — Encore un arbre précieux dont il est permis d'espérer beaucoup. Il est cultivé sur une assez vaste échelle dans l'île Saint-Thomas, et quelques essais ont été faits le long de la côte, au nord du Congo. Les cacaoyers plantés dans les jardins de la mission catholique de Landana ont bien réussi et ont donné une bonne récolte. Un nouvel essai est fait en ce moment à la factorerie hollandaise de Vista.

L'indigotier. — L'indigotier pousse à l'état sauvage dans une grande partie de l'Afrique. Stanley l'a rencontré dans le bassin oriental du Tanganika et Livingstone sur les bords du Nyassa et du Zambèze. « Nous avons vu, dit Livingstone, l'indigotier couvrir de vastes terrains. Nous avons trouvé sur les bords du Nyassa une variété dont la gousse était droite au lieu d'être incurvée comme l'espèce des rives du Zambèze. Du reste, dans les deux endroits, la plante s'élève à hauteur d'homme. Voulant s'assurer de la valeur qu'elle pouvait avoir, le Dr Kirk a extrait la matière colorante de l'indigotier sauvage de Choupanga (Zambèze inférieur); cet indigotier, quand on l'a égratigné, a montré la trace cuivreuse, qui caractérise la meilleure sorte. »

Le tabac. — De tabac est cultivé dans presque toute l'Afrique; il est, en différents lieux, d'excellente qualité. Livingstone signale celui des Batéké comme étant tout à fait supérieur.

« La feuille de celui de l'Ujiji, dit Cameron, est lisse et soyeuse, comme celle des meilleurs plants de Cuba. Les caravanes d'ivoire apportent le tabac aux factoreries, soit en tresses longues de plusieurs mètres, soit en feuilles. »

Dans tout le territoire entre l'Ogowé et le Congo, le tabac est largement cultivé dans presque tous les villages, qui sont extrêmement nombreux.

« Les villages sont tellement éparpillés dans la plaine, dit M. Du Chaillu, que je n'ai pu me rendre compte de leur nombre; mais il doit y en avoir de cent cinquante à deux cents. Derrière chaque village il y a de grandes plantations, cultivées avec soin, où le tabac, l'arachide, la banane, l'igname et la canne à sucre croissent en quantités considérables. »

De son côté, M. Destrain écrit des bords de la Loudima, affluent du Kouilou supérieur :

« Le pays présente un aspect riant et pittoresque, végétation des plus luxuriantes; beaux et nombreux

bois, principalement composés de palmiers et de bananiers, derrière lesquels se cachent des plantations soignées et productives de pois ouvando, de manioc, d'arachides, de tabac, etc. Les villages sont riches en moutons, chèvres, porcs, poules. Le village de Bouddi, situé au centre de l'important territoire de N'Soudi Bouadi, est très peuplé; il compte environ cent cabanes; les villages environnants en ont autant. »

¶ Au Congo la factorerie hollandaise de Boma s'adonne depuis longtemps à la culture du tabac, dans l'île de N'keté, située au milieu du fleuve.

Le poivre. — Le poivre est commun à Nyangwé; poivre ordinaire, poivre noir. Le piment, gros et



TYPES D'EMPLOYES NEGRES.



TYPES D'INDIGÈNES.



DANSE DES BANGALA.

petit, se rencontre partout. Dans le Manyema et l'Ouroua, il y a unpoivre tellement fort, que les Arabes, qui mangent le piment à pleines mains, n'y goûtent pas. Le fruit en est rouge, de forme ronde et de la grosseur d'une bille d'enfant.

Le muscadier. — La muscade sauvage se trouve dans l'Ouswi, au nord de l'Ounyamwési : elle y est en assez grande quantité pour que les caravanes l'apportent dans cette dernière province. Burton en a vu un échantillon qui était lourd, d'une bonne odeur et présentait une supériorité réelle sur le produit de Zanzibar.

Le muscadier croît aussi à l'état sauvage sur la côte occidentale, dans la province d'Angola. Livingstone signale sa présence au cœur du continent, dans le Katanuta, sur les rives du Lufu, affluent du Tanganika méridional. Il y a trouvé un muscadier chargé de fruits. Le fait lui a paru curieux, car son carnet de voyage mentionne en deux endroits différents : « Qui a planté le muscadier au Katanuta ? »

Même observation de la part de Cameron, qui a rencontré des muscadiers à Mouga, sur la rive du Tanganika et à Roussouano. « A un endroit, dit-il (près de Roussouano, au sud-ouest de Nyangwé), nous avons rencontré un massif de muscadiers ; sur une longueur de 40 à 50 pas, le sol était littéralement couvert de muscades. »

L'espèce africaine est différente de celle qu'on cultive aux Moluques, où, on le sait, la muscade est l'objet d'un trafic important.

La canne à sucre. — La canne à sucre pousse spontanément dans certaines parties de la zone

maritime et dans le voisinage des lacs et rivières.

Le cocotier. — Les côtes de l'Afrique équatoriale abondent en cocotiers. Par la quantité de leurs fruits, ils donnent lieu, en bien des points, à un trafic considérable. A Zanzibar, notamment, les noix de coco constituent l'une des branches principales du commerce de l'île. La factorerie allemande de M. C. Woermann, au Gabon, possède également de magnifiques plantations, comptant des milliers de cocotiers en plein rapport. L'huile que l'on extrait

de la noix de coco possède des qualités spéciales qui la rendent précieuse pour la savonnerie.

Jusqu'ici, au Congo, on ne trouve le cocotier que comme arbre d'ornement, aux factoreries de Banana.

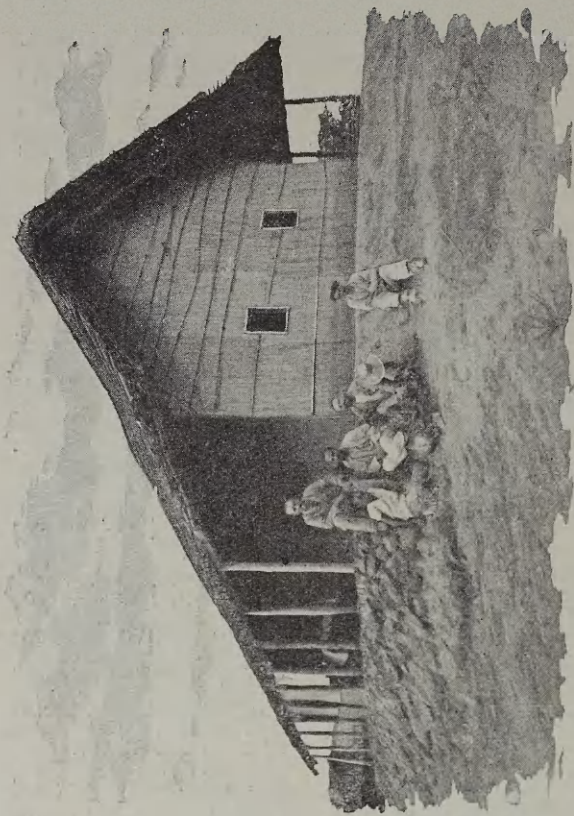
Le baobab. — Le baobab apparaît le long du Congo, au delà de Ponta da Lenha. On sait que le géant des forêts africaines atteint des proportions colossales, phénoménales. « L'un d'eux, situé sur la route d'Ambriz à Kinkoll, dit M. Jeanes, mesure 21^m,25 de circonférence. » Dans



EMPLOYÉS RECRUTÉS SUR LA CÔTE OCCIDENTALE.

la cour d'une des factoreries de Landana, il existe un vieil arbre dont dix-sept nègres, se tenant par la main, parviennent à peine à entourer le tronc. Livingstone a rencontré des troncs de baobabs, creusés par le temps, et dans lesquels vingt à trente hommes pouvaient se tenir.

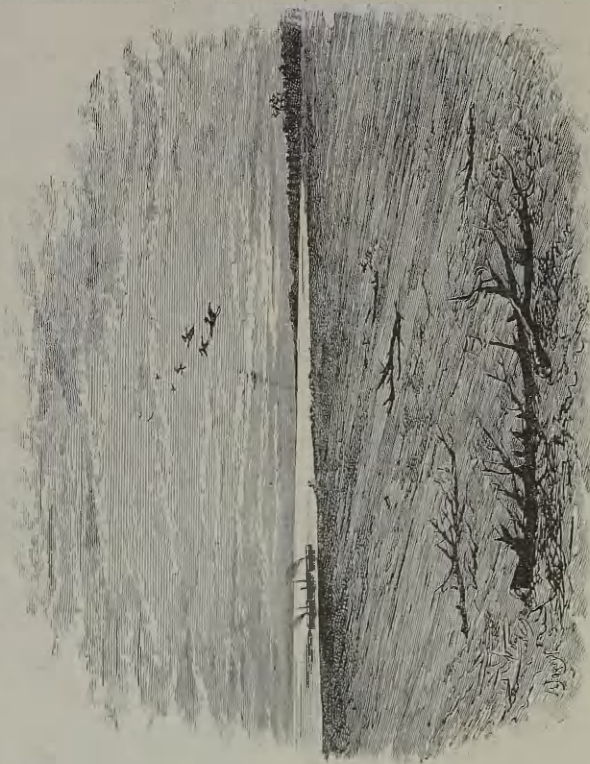
Son bois tendre et spongieux s'entaille avec une grande facilité ; son écorce épaisse et flexible est peu adhérente au tronc. Coupée avec un couteau, elle se déchire sous forme de longs et larges rubans. Les naturels en font des cordes, séparent les filaments,



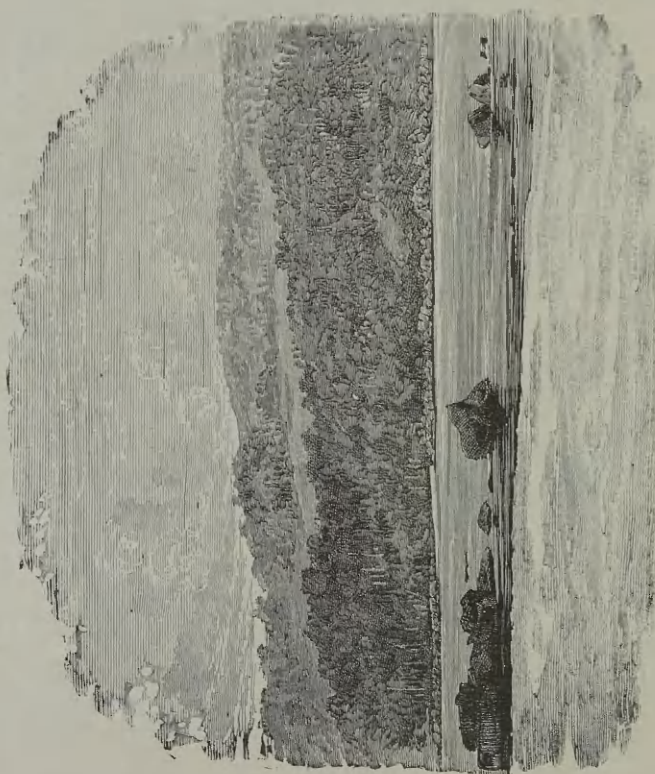
STATION DE MANYANGA.



STATION FRANÇAISE DE CONDOA.



L'ILE BAHOU, STANLEY-POL.



DÉTROIT DE MSAMPALA.

qu'ils utilisent pour tisser des étoffes, ou bien les vendent aux factoreries.

C'est depuis peu seulement que l'industrie européenne a songé à utiliser l'écorce du baobab.

Les potagers. — Dans les jardins qui entourent les villages, les indigènes du Congo, en dehors de l'arachide et du sésame, cultivent peu de chose; on y trouve du manioc, des haricots, des patates douces, du maïs, des oignons, une sorte de cresson.

Cela vient sans effort, presque sans soin. Tout le travail agricole des indigènes, dit Livingstone, se borne, à peu de chose près, à gratter la terre et à couper les racines de l'herbe par un mouvement horizontal de la houe. Ils laissent le maïs, la patate, le sorgho et le reste plonger leurs racines dans le sol meuble et fertile, qui n'a pas besoin d'un labour profond pour donner de beaux produits. L'arachide et la cassave tiennent bon pendant des années contre l'herbe; et si les bananiers reçoivent un sarclage, ils donnent une récolte abondante.

Dans les petits jardins des factoreries, des cultures de tous les légumes d'Europe ont été tentées : on a obtenu de très bons résultats, si pas la première, tout au moins la seconde année, avec les choux, la betterave, la carotte, la laitue, la tomate, les oignons, l'ail, les haricots, le chou-fleur, la rave, le radis, l'épinard, le concombre et le cornichon. La pomme de terre plantée à Léopoldville a donné deux récoltes en un an. « On pourrait même en obtenir trois, » dit M. Teusz, tant la terre est fertile autour du Pool.

A Karéma, sur le lac Tanganika, le lieutenant

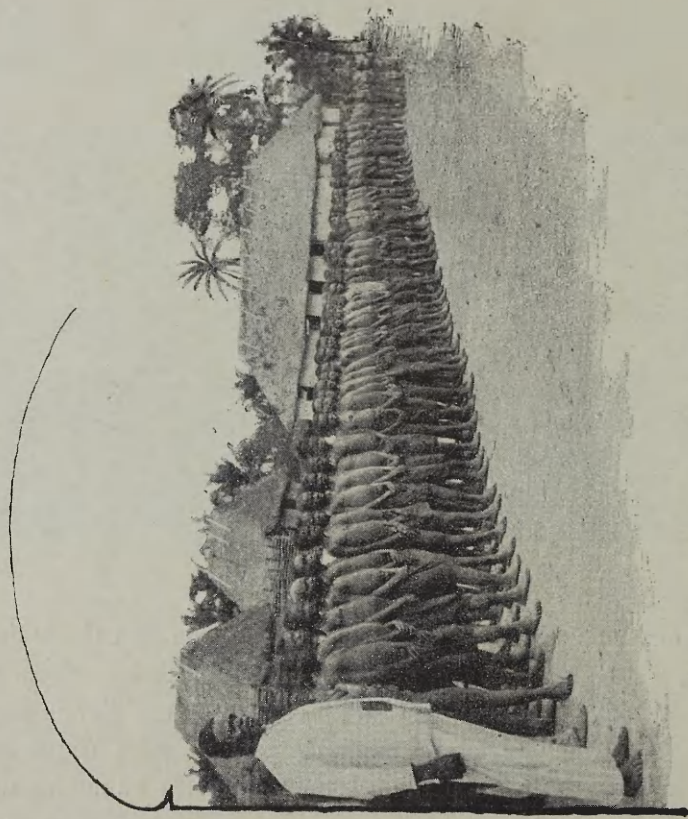
Storms, chef de la station, a fait de très importants essais de cultures légumières, dont les résultats sont consignés dans le rapport suivant :

« Dès mon arrivée à Karéma, — c'était à la sai-

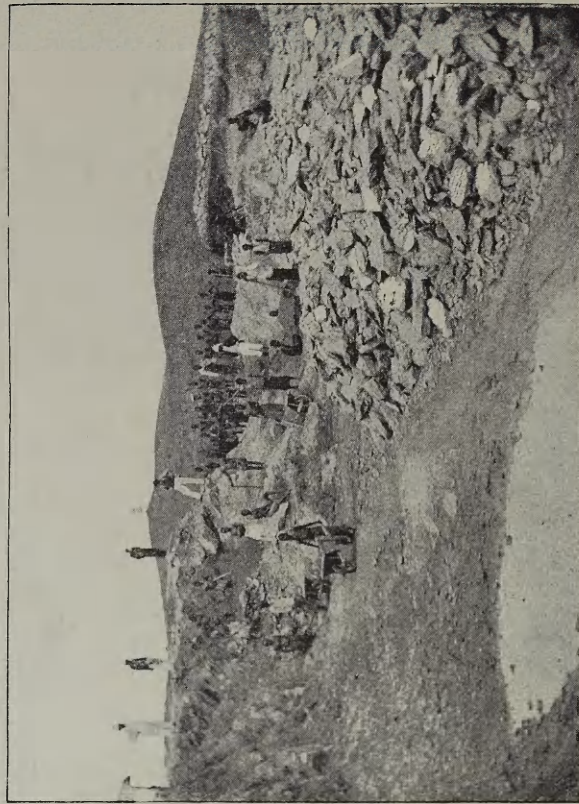


PONT SUSPENDU SUR LA LUKUNGA.

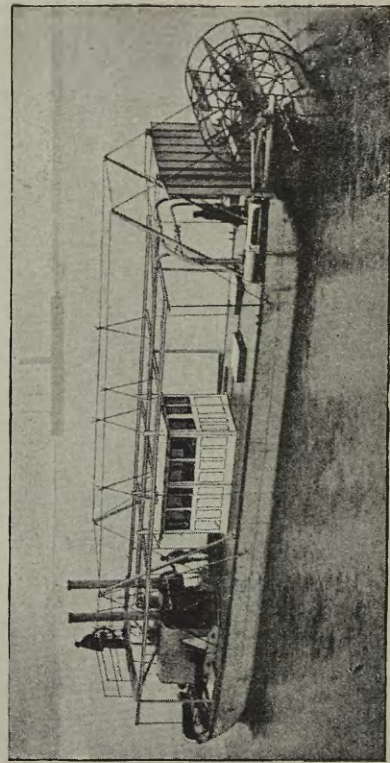
son sèche — je me suis occupé de la culture des légumes européens dont j'ai emporté les semences avec moi. Au bout d'un certain temps, j'avais jardiné une quarantaine de plates-bandes couvertes de toits de paille, élevés à 1 mètre au-dessus du



LA COLONIE DES ENFANTS INDIGÈNES (NOUVEL-ANVERS).



TRAVAUX DU FORT DE CHINKAKASSA.



Le Stanley sur le Congo.



LE CONGO A BAYNESTON.

sol; ce moyen n'a guère réussi, malgré des arrosages abondants et journaliers. Il est vrai que j'avais eu à combattre les sauterelles, qui font irruption à cette époque de l'année, et que presque tous les jeunes plants avaient été dévorés au fur et à mesure qu'ils sortaient de terre.

» J'ai recommencé et voici les résultats obtenus :

» La laitue est ici le légume par excellence. Elle pousse à souhait en toute saison et donne de la semence. Je l'apprécie d'autant plus que je suis arrivé à fabriquer, à la station, de l'huile d'arachide et du vinaigre de banane.

» J'ai obtenu assez de choux-raves pour en nourrir cinquante personnes pendant plusieurs mois. Malheureusement, pas de semences, pas plus que celles de choux rouges, verts et blancs. Les betteraves, les navets et les carottes ne m'en ont pas rendu non plus.

» Les fèves et les haricots de toute espèce viennent très bien. On donnera la préférence aux produits non ramés. Les tiges des fèves de marais n'atteignent qu'une petite hauteur; résultat : beaucoup de fleurs, mais pas de fruits. Les pois poussent passablement. J'ai constaté à leur sujet, un fait bizarre : un parc de pois, qui promettaient plus que les autres par leur magnifique verdure, n'a pas donné une seule fleur. J'en ignore la cause.

» Ma première récolte de pommes de terre ne m'a rendu que la semence. J'attends avec curiosité le résultat de mes nouvelles cultures. Au commencement de mon séjour ici, j'accordai une importance capitale à la culture des pommes de terre, mais depuis que je connais et que j'apprécie les tubercules du ngnombou et de l'helmias, je lui accorde une attention moindre.

» Par contre, on devra donner une extension très grande à la culture de l'oignon; sous ce climat, on éprouve en quelque sorte le besoin d'en manger. Les semences que j'avais apportées d'Europe ne m'ont rien donné; je m'en suis procuré alors à Tabora et j'ai obtenu une réussite complète. La ciboule aussi vient à foison.

» Je n'ai pas réussi avec l'oseille, ni avec les épinards. Il y a, du reste, dans le pays un produit sauvage qui s'en rapproche beaucoup par le goût. Le pourpier, à peine sorti de terre, a monté en graines; il en existe aussi un produit sauvage, qui n'est pas mauvais.

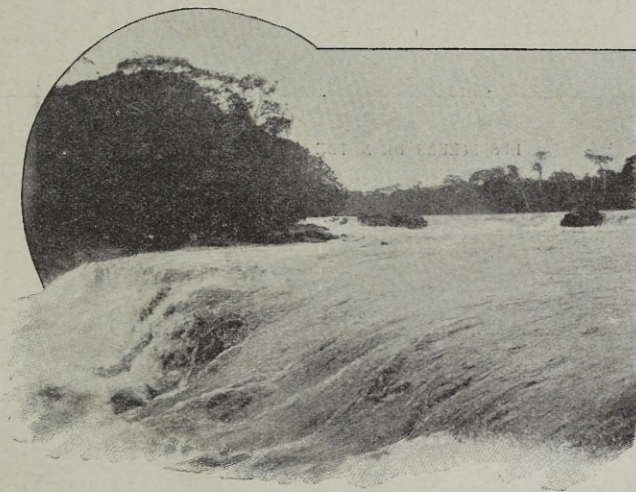
» Chose curieuse, les salsifis, au lieu de me donner de grosses racines, ne m'ont fourni qu'une quantité de filaments. Ils n'étaient bons à rien. Rien non plus des asperges; faute d'en connaître la culture probablement. J'ai, par contre, des plants d'artichauts bien venus; seulement, comme ce légume ne produit qu'au

bout de la seconde année, je ne puis encore assurer le succès complet.

» Les radis et les raiforts poussent admirablement, mais ne donnent pas de semences. J'en ai obtenu à Monparra, en pleine saison sèche. Les concombres et tous les produits à pépins réussissent généralement, mais surtout les gros fruits, tels que les melons et les courges. Les cornichons ont peu donné.

» Les tomates ont très bien réussi. Coupées en tranches et arrangées en salade avec une mayonnaise, elles constituent un plat fort rafraîchissant et très apprécié des hommes.

» Quant au froment que j'ai semé, il est bien venu, mais seulement grâce à des soins constants.



UN RAPIDE.



LES SŒURS DE NOTRE-DAME A KI-KWENZA.



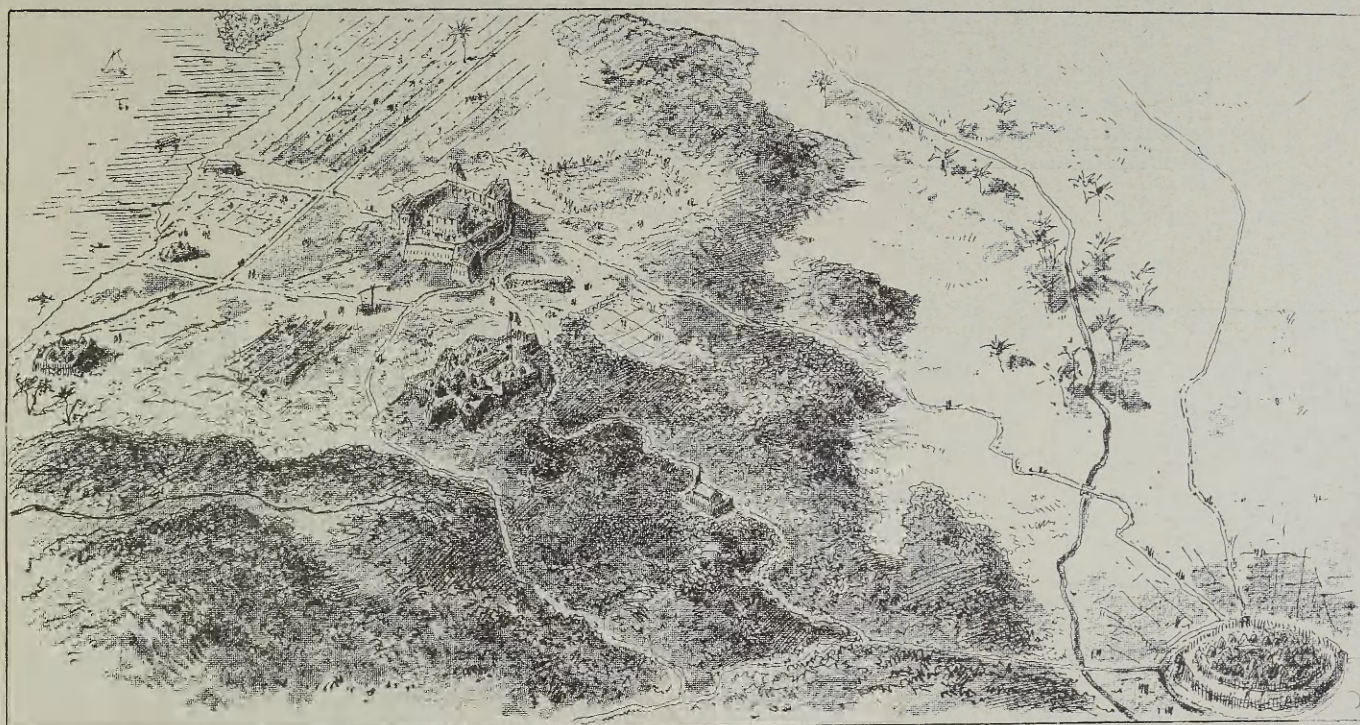
NOTABLES DE KISSANGA.

Il faut arroser journellement et à grandes eaux. C'est le procédé arabe ; cette année, je vais semer deux mois avant la fin de la masika (saison des pluies). Je pense que le moyen me réussira mieux. Dans le cas contraire, je reviendrai au système précédent : j'établirai une pompe Norton au point le plus élevé, et j'irriguerai.

» Des expériences relatives à d'autres cultures restent à faire. Aussi je voudrais essayer la culture

culture de la fraise, mais sans succès, ce que j'attribue à la mauvaise qualité de la graine. Enfin, un fruit excellent qui fait défaut sur les bords du lac, est l'ananas ; il ne manquerait certes pas de réussir, si on l'introduisait, puisqu'il est répandu à l'état sauvage dans toute l'Afrique.

» En somme, les résultats obtenus jusqu'ici sont satisfaisants. Si, pour différents légumes, tels que la carotte, la betterave, les choux, les navets, je n'ai



LA STATION DE KARÉMA A VOL D'OISEAU.

du bon tabac (Havane, Richmond, Virginie), qui ne manquerait pas de réussir ; celle du houblon et celle de l'orge.

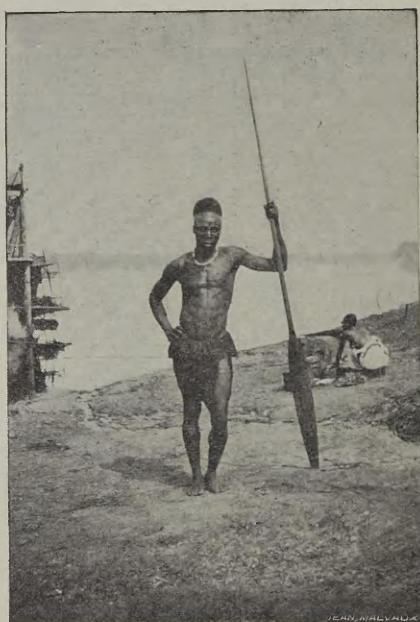
» Je voudrais aussi tenter d'acclimater la vigne — qui a beaucoup de chance de réussite, puisque nous en avons ici une espèce sauvage — le framboisier, le groseillier, en un mot, tous les petits fruits tant estimés en Europe. J'ai déjà essayé la

qu'à moitié réussi, c'est probablement que j'avais fait choix d'un terrain impropre. Pour d'autres, j'ai échoué à cause de mon peu de connaissances en cette matière spéciale. Heureusement, il y a remède en l'un et en l'autre cas.

» Je crois pouvoir conclure qu'avec le temps et la persévérance, le potager de Karéma n'aura rien à envier à ceux d'Europe. »



FACTORERIE DE KINCHASSA.



CHEF MALANGA.



CHEF UPOTO.



LA CUISINE AU CAMPMENT.



INDIGÈNE SAKARA.



INDIGÈNE BANGALA.



INDIGÈNE WANGATA.

UNITÉS MONÉTAIRES INDIGÈNES

Dans le bas Congo il existe un étalon monétaire appelé « fusil » qui représente une quantité de marchandises quelconques, dont le prix de vente varie entre 3 et 4 francs.

Au Bangala, l'esclave qui s'échange contre un certain nombre de mitakos ou fils de laiton de 0^m,20 à 0^m,40 de longueur, constitue l'étalon monétaire.

Au nord-ouest de cette région, une pirogue de grandeur moyenne constitue l'unité à laquelle toutes les valeurs sont rapportées.

Dans la région des Falls, un fer immense, en forme de tête de flèche de 1^m,50 de hauteur, sert de monnaie.

D'autres unités secondaires existent ; ainsi le minenta, espèce de bague en fil de cuivre, est très répandu, depuis l'Équateur jusqu'à Yambua.

Dans le haut Busira, des chapelets de baies sauvages séchées, de noyaux de fruits et de morceaux de jones enfilés sur des lianes constituent une mesure de valeur.

Dans le bassin du Kassā, les mouchoirs, les clous dorés, le cuivre en croix ou croix de Saint-André, les barres de fer en forme de fer à cheval, sont employés dans les transactions. Ailleurs, ce sont des couteaux très larges que l'on emploie comme intermédiaire pour les échanges.

Citons encore les cauris, coquillages de l'océan Indien, et les perles de différentes couleurs.

Afin de donner de la stabilité à la valeur des pro-

duits échangés et de faciliter les transactions commerciales, l'État indépendant a créé un système monétaire dont l'étalon d'or constitue la base et qui, en ce qui concerne les monnaies d'argent, est absolument identique à celui de l'union latine et par conséquent de la Belgique. Quant aux pièces de cuivre, elles sont en métal pur, trouées au centre et représentent les valeurs de 10, 5 et 2 centimes.

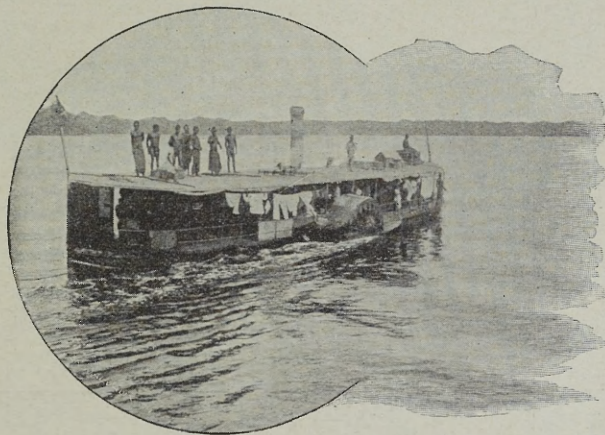
La facilité avec laquelle les indigènes se sont familiarisés avec la monnaie de l'État est vraiment étonnante et mérite d'être signalée.

Au commencement de 1888, les premières pièces d'argent congolaises furent mises en circulation. A la fin de cette année, 17,500 francs avaient été écoulés. Trois ans après, ce chiffre était sextuplé. C'est par plusieurs millions que se compte bientôt la valeur du nu-

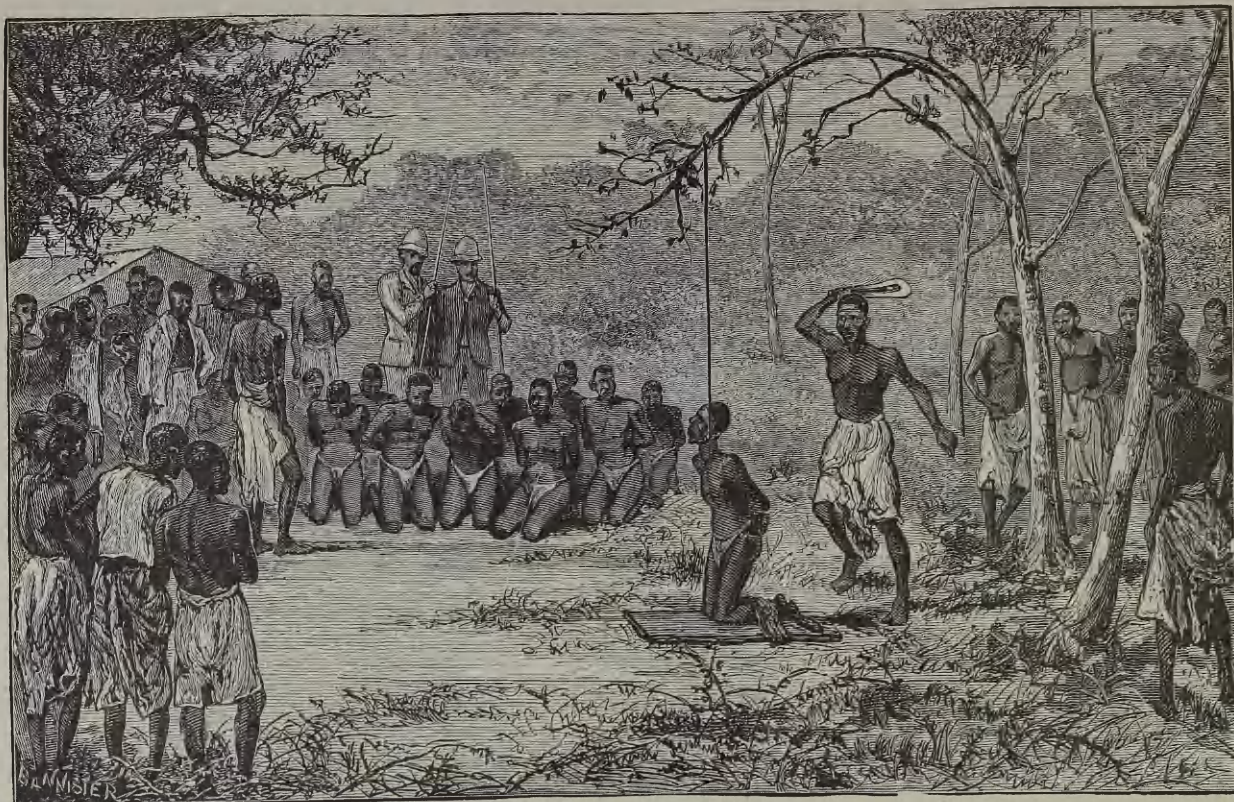
méraire dont les noirs faisaient usage lorsque le Congo fut cédé à la Belgique.

Depuis que les natifs connaissent les espèces monnayées, ils ne les demandent pas seulement pour la facilité qu'elles procurent dans les échanges, mais aussi pour les fondre et en confectionner des objets de luxe et d'ornementation, tels que bracelets, anneaux, couteaux, etc.

Il y a lieu de remarquer, en outre, que l'emploi de la monnaie se rapporte à une étendue de pays qui représente à peine la deux centième partie du territoire entier de notre colonie.



STEAMER *Le Pionnier*.



SACRIFICES HUMAINS CHEZ LES WAKOUTIS, PRÈS DE LA STATION DE L'ÉQUATEUR.



SOLDATS D'ESCORTE.

LES ANTIESCLAVAGISTES AU TANGANIKA

LA CAMPAGNE ARABE

La traite des nègres avait pour but de fournir des travailleurs aux colonies américaines. On évalue à quarante millions le nombre des exportés pendant trois siècles, non compris les vingt millions qui succombèrent en route.

Les Arabes ont mis à profit les querelles intestines des nègres pour les associer à leurs opérations. Nyangwé et Tabora étaient les deux grands entrepôts. On exportait au moins cinquante mille captifs par an.

La suppression de la traite fut une des grandes préoccupations de Léopold II quand il fonda l'Association Internationale Africaine. Le gouvernement de l'État chargea Stanley de traiter avec Tippo-Tip, qui s'engagea à empêcher les Arabes de dépasser les limites de l'État. Il fut nommé gouverneur du district de Stanley-Falls.

La Société antiesclavagiste de Belgique offrit ses services à l'État du Congo, qui accepta. La Société décida de constituer au Tanganika une barrière infranchissable en établissant des postes le long du lac.

Le capitaine Jacques, à la tête d'une expédition, partit de Zanzibar au mois de juin 1891 et arriva en octobre de la même année à Saint-Louis de Rumbi, où il rejoignit le capitaine Joubert qui, depuis quelques années déjà, tenait tête aux Arabes.

Les principaux chefs arabes résidant dans le Congo étaient : *Rachid*, dominant sur la rive gauche du Congo; *Säid*, gendre de Rachid, dominant sur la rive droite; *Munie-*

Moharra, dominant dans le Manyema, et *Rumaliza*, dominant sur les bords du Tanganika.

Le signal du soulèvement arabe fut donné au

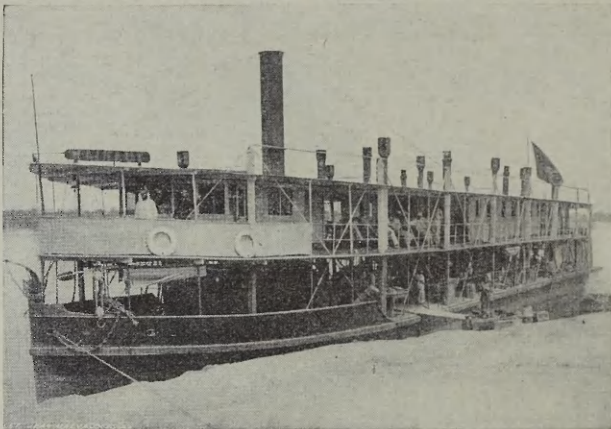


RENIER, CAPITAINE JACQUES, DOCQUIER, CAPITAINE JOUBERT.

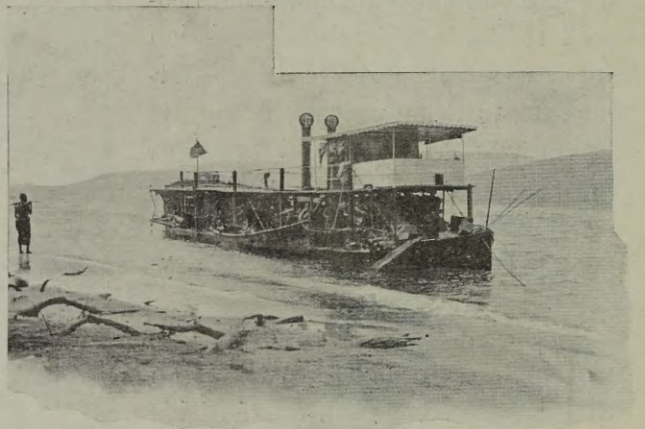
commencement de l'année 1892 par l'assassinat d'Hodister et des membres d'une expédition d'exploration par Nserera. Le lieutenant Dhanis,



EN PIROGUE SUR LE FLEUVE.



LE STEAMER *Florida*.



LE STEAMER *Flandre*.



RIVE DE L'ITIMBIRI.

commandant le poste de Lusambo, lui livra bataille et après le combat de Batu-Mengi le força à se soumettre.

Munie-Moharra fut battu près de Gandu par les lieutenants Dhanis et Michaux. Quelques jours après, Séfu, fils de Tippo-Tip, vassal de Rachid et résidant à Kassongo, massacra deux blancs, lessous-lieutenants Lippens et De Bruyne.

L'antiquité n'offre rien de comparable à l'héroïsme et à l'abnégation du sergent De Bruyne, ouvrons donc une parenthèse pour raconter les circonstances de sa mort.

Il naquit à Blankenberghe le 2 février 1868. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea au 2^e régiment de ligne et fut nommé successivement caporal et sergent.

En 1891, De Bruyne partit pour le Congo en qualité de sous-lieutenant de la force publique et fut désigné comme adjoint au lieutenant Lippens, résidant à Kassongo. A cette époque, la campagne contre les Arabes esclavagistes était menée vigoureusement par le baron Dhanis à la tête d'une poignée de braves. Nous ne dirons pas à la suite de quelles circonstances Lippens et De Bruyne furent retenus prisonniers par le chef arabe Séfu, aussi féroce que traître et lâche, lequel n'épargna aucune avanie à nos compatriotes. Lippens, atteint de plusieurs maladies mortelles, n'avait plus que peu de temps à vivre.

C'est ici que l'héroïque abnégation de Henri De

Bruyne se révéla dans sa mâle beauté. Quoique très souffrant lui-même, livide, décharné, méconnaissable, il pouvait échapper au sanguinaire Séfu. De l'autre côté du fleuve Lomami, le lieutenant Scheerlinck l'attendait. De Bruyne, qui savait nager, n'avait qu'à faire quelques brasses; une

pirogue se tenait à sa disposition. Rien à craindre de ses gardiens tous visés par les hommes du lieutenant, dissimulés dans les hautes herbes du rivage. Scheerlinck, en français, langue incomprise des gardiens, conjure De Bruyne de s'évader; il lui démontre que Lippens doit être mort en ce moment, lui dépeint les effroyables supplices que le malheureux va endurer en retournant à ses bourreaux. En cet instant, De Bruyne eut la vision de son pays natal, de Blankenberghe; les joies du foyer paternel lui repassèrent devant les yeux; il entrevit la mort loin des siens, la mort cruelle infligée par les barbares. Scheerlinck devenait pressant; son entourage insistait, suppliait, pleurait, angoissé dans ce moment suprême. Quant au commandant, il avait ordre de ne pas passer la rivière; du reste, le prisonnier, à la moindre tentative

de sauvetage de la part de ses amis, eût été massacré.

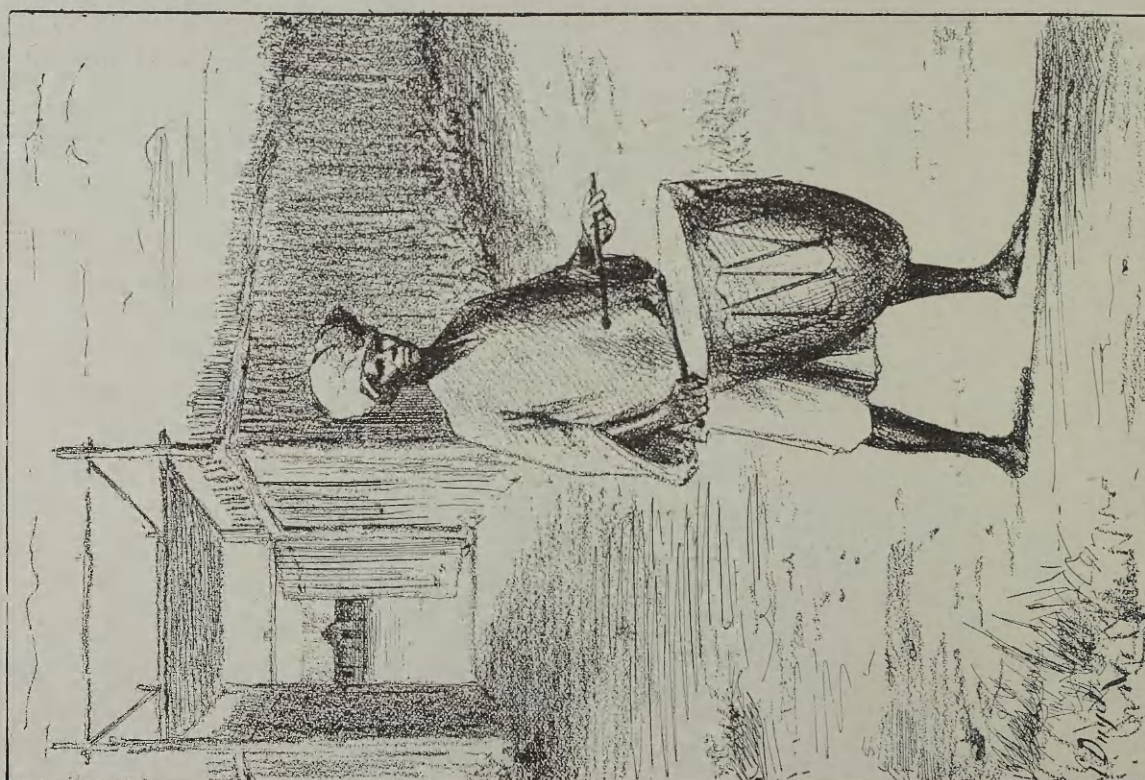
Le noble jeune homme dit alors : « Je ne peux abandonner Lippens; je n'ai pas la preuve qu'il est mort. » Et, faisant un geste de suprême adieu, il salua son chef et son drapeau; puis, à pas lents,



LE SULTAN DE DJABIR.



TYPES DU BAS CONGO.



TAMBOUR BATTANT LE RÉVEIL, A L'INTÉRIEUR D'UN POSTE.

calme et stoïque, il alla se remettre entre les mains des soldats arabes.

Quelques jours après, Lippens et De Bruyne tombaient sans proférer un cri sous le poignard des hommes de Séfu; on leur coupa les pieds et les mains, sanglants trophées qu'on envoya comme signe d'alliance à d'autres Arabes.

La ville de Blankenberghe a érigé un monument à son héroïque enfant.

Dhanis remporta sur Séfu des succès journaliers et s'empara de Kassongo.

Le lieutenant Chaltin, parti de Basoko, occupa Bena-Kemba, Chari et Riba-Riba et avec le capitaine Tobbac chassa des Falls les Arabes de Rachid; le capitaine Dhaenen enleva aux Arabes Isanghi, le lieutenant Ponthier enleva le poste arabe de Kirundu.

Le capitaine Jacques fut attaqué par les Arabes de Rumaliza près d'Albertville et dut battre en retraite. Aidé du capitaine Joubert, il attaqua le boma construit par les Arabes devant la station, mais il échoua.

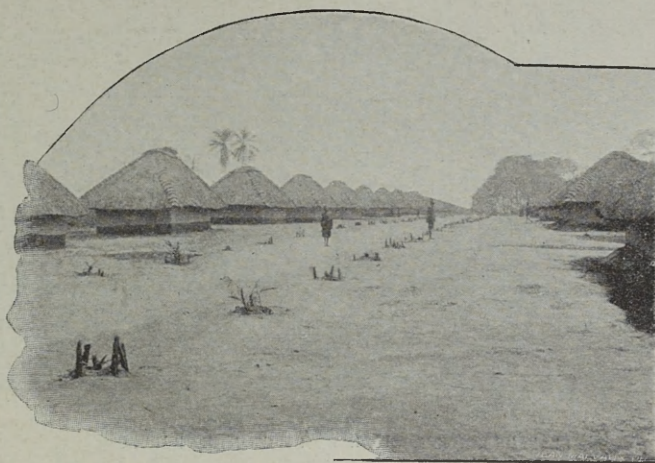
Une nouvelle expédition sous le commandement du lieutenant Long était arrivée en Afrique. L'avant-garde ayant pour chef le lieutenant Duvivier, arriva à Albertville. Le capitaine Jacques alla au-devant de Long à Karéma; pendant leur absence Duvivier enleva le camp arabe.

Rumaliza, apprenant la défaite des siens, arriva avec des forces importantes, il fut battu par Dhanis et Ponthier et forcé de battre en retraite.

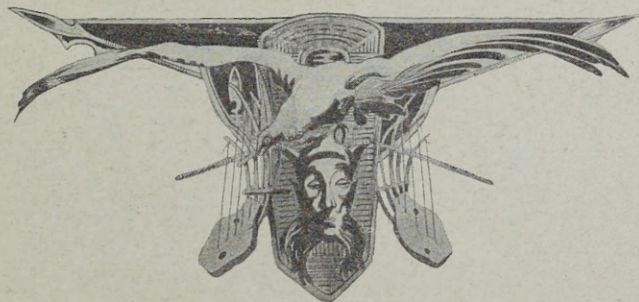
Dhanis se mit à sa poursuite, battit Séfu, qui resta sur le champ de bataille; il occupa Kabambarre et bientôt

après tous les postes du Tanganika. Le capitaine Jacques retourna en Europe, son successeur Descamps fit sa jonction avec Dhanis et les troupes de l'État étaient maîtresses de l'immense région naguère encore occupée par les Arabes. Les chefs de ceux-ci furent faits prisonniers ou s'enfuirent.

La mission des antiesclavagistes était terminée, ils rentrèrent en Europe. Le Roi, en récompense de ses éminents services, gratifia le lieutenant Dhanis du titre de baron.



CAMP DE YUMBI.





LE PERSONNEL NOIR DE LA STATION DE BOLOBO.



LES PREMIERS SOLDATS DE LA FORCE PUBLIQUE.

TESTAMENT DU ROI-SOUVERAIN

METTANT L'ÉTAT INDÉPENDANT A LA DISPOSITION DE LA BELGIQUE

« 5 août 1889.

» Cher ministre (M. Beernaert),

» Je n'ai jamais cessé d'appeler l'attention de mes compatriotes sur la nécessité de porter leur vue vers les contrées d'outre-mer.

» L'histoire enseigne que les pays à territoire

échangent contre les denrées tropicales les produits de la mère patrie.

» C'est en servant la cause de l'humanité et du progrès que les peuples de second rang apparaissent comme des membres utiles de la grande famille des nations. Plus que nulle autre une nation manufacturière et commerçante comme la nôtre doit s'efforcer d'assurer des débouchés à tous ses



LA MISSION AMÉRICAINE DE LÉOPOLDVILLE.

restreint ont un intérêt moral et matériel à rayonner au delà de leur étroite frontière. La Grèce fonda sur les rivages de la Méditerranée d'opulentes cités, foyers des arts et de la civilisation. Venise, plus tard, établit sa grandeur sur le développement de ses relations maritimes et commerciales non moins que sur ses succès politiques. Les Pays-Bas possèdent aux Indes trente millions de sujets qui

travailleurs, à ceux de la pensée, du capital et des mains.

» Ces préoccupations pratiques ont dominé ma vie. Ce sont elles qui ont déterminé la création de l'œuvre africaine.

» Mes peines n'ont pas été stériles : un jeune et vaste Etat, dirigé de Bruxelles, a pris pacifiquement place au soleil, grâce à l'appui bienveillant des



TYPE DES HABITATIONS DES STATIONS.



SPORT ATHLÉTIQUE AU CONGO.

Puissances, qui ont applaudi à ses débuts. Des Belges l'administrent, tandis que d'autres compatriotes, chaque jour plus nombreux, y font déjà fructifier leurs capitaux.

» L'immense réseau fluvial du Congo supérieur ouvre à nos efforts des voies de communication rapides et économiques qui permettent de pénétrer directement jusqu'au centre du continent africain. La construction du chemin de fer de la région des cataractes, désormais assurée grâce au vote récent de la Législature, accroîtra notablement ces facilités d'accès. Dans ces conditions, un grand avenir est réservé au Congo, dont l'immense valeur va prochainement éclater à tous les yeux.

» Au lendemain de cet acte considérable, j'ai cru de mon devoir de mettre la Belgique à même, lorsque la mort viendra me frapper, de profiter de mon œuvre, ainsi que du travail de ceux qui m'ont aidé à la fonder et à la diriger, et que je remercie ici une fois de plus. J'ai donc fait, comme Souverain de l'Etat Indépendant du Congo, le testament que je vous adresse; je vous demanderai de le communiquer aux Chambres législatives au moment qui vous paraîtra le plus opportun.

» Les débuts des entreprises comme celles qui m'ont tant préoccupé sont difficiles et onéreux. J'ai tenu à en supporter les charges. Un roi, pour rendre service à son pays, ne doit pas craindre de concevoir et de poursuivre la réalisation d'une œuvre même téméraire en apparence. La richesse d'un souverain consiste dans la prospérité publique : elle seule peut constituer à ses yeux un trésor enviable, qu'il doit tendre constamment à accroître.

» Jusqu'au jour de ma mort, je continuerai, dans la même pensée d'intérêt national qui m'a guidé jusqu'ici, à diriger et à soutenir notre œuvre africaine; mais si, sans attendre ce terme, il convenait au pays de contracter des liens plus étroits avec mes possessions du Congo, je n'hésiterais pas à les mettre à sa disposition. Je serais heureux, de mon vivant, de l'en voir en pleine jouissance. Laissez-moi, en attendant, vous dire combien je suis reconnaissant envers les Chambres comme envers le Gouvernement pour l'aide qu'ils m'ont prêtée à diverses reprises dans cette création. Je ne crois

pas me tromper en affirmant que la Belgique en retirera de sérieux avantages et verra s'ouvrir devant elle, sur un continent nouveau, d'heureuses et larges perspectives.

» Croyez-moi, cher Ministre,

» Votre très dévoué et très affectionné,

» LÉOPOLD. »

Le testament du Roi-Souverain est conçu en ces termes :

« Nous, Léopold II, Roi des Belges, Souverain de l'Etat Indépendant du Congo,

» Voulant assurer à Notre patrie bien-aimée les fruits de l'œuvre que, depuis de longues années, Nous poursuivons dans le continent africain, avec le concours généreux et dévoué de beaucoup de Belges ;

» Convaincu de contribuer ainsi à assurer à la Belgique, si elle le veut, les débouchés indispensables à son commerce et à son industrie et d'ouvrir à l'activité de ses enfants des voies nouvelles,

» Déclarons, par les présentes, léguer et transmettre, après Notre mort, à la Belgique tous Nos droits souverains sur l'Etat Indépendant du Congo, tels qu'ils ont été reconnus par les déclarations, conventions et traités intervenus depuis 1884 entre les Puissances étrangères, d'une part, l'Association Internationale du Congo et l'Etat Indépendant du Congo, d'autre part, ainsi que tous biens, droits et avantages attachés à cette souveraineté.

» En attendant que la Législature belge se soit prononcée sur l'acceptation de Nos dispositions prédites, la souveraineté sera exercée collectivement par le Conseil des trois administrateurs de l'Etat Indépendant du Congo et par le Gouverneur général.

» Fait à Bruxelles, le 2 août 1889.

» LÉOPOLD. »

La convention fut approuvée à la Chambre des représentants le 25 juillet 1890, et au Sénat le 30 du même mois.

La Belgique pouvait donc, si elle le désirait,

s'annexer les vastes territoires que son auguste Souverain possède en Afrique.

A tout prendre, le Congo n'est pas un pays à émigrants, bien que d'ici à un temps donné cette région de l'Afrique, mieux étudiée, plus connue, offrira probablement de vastes débouchés non seulement au surplus de nos produits manufacturés, mais encore à l'excédent de notre dense population.

Il faut bien le reconnaître, nos entrepôts sont bondés d'articles ouvrés sans emploi, notre population déborde nos frontières de toutes parts (rien qu'en France nous comptons six cent cinquante mille compatriotes), bref, nous avons trop de choses fabriquées pour trop peu de consommateurs, et somme toute, nous sommes véritablement trop d'abeilles dans la ruche.

La Belgique est la contrée la plus peuplée du globe — sauf peut-être la Chine — et, toute proportion gardée, notre pays, comme ressources minières, industrielles, agricoles, commerciales, égale la puissante Angleterre, la richissime France, la millionnaire Amérique.

Mais la question se pose : que faire de tous ces trésors ? Les échanger.

La Belgique a besoin de cannes à sucre, de café, de caoutchouc, de gommes, de peaux de lion, de léopard, de loutre ; elle a besoin d'ivoire, d'acajou, de cacao, d'ananas. Le Congo regorge de tout cela.

Que la Belgique charge donc ses navires de sa coutellerie, de ses étoffes, de ses armes, de sa verrerie, et en échange elle recueillera de l'huile de palme, du coton, du sésame, de l'orseille, du sucre, de l'ivoire, des arachides, des noix de coco, de la cire, que sais-je encore ?

Nous n'avions qu'à vouloir. Hier encore, dit le major Serpa-Pinto, dans son livre *Comment j'ai trouvé l'Afrique*, hier encore la houe primitive de

l'indigène égratignait la surface du sol à quelques centimètres, demain la première machine à vapeur mettra en mouvement les charrues qui entameront profondément un terrain resté intact depuis sa formation, et entailleront des sillons symétriques dans le champ qui n'avait eu jusqu'alors d'autre configuration que celle qui lui avait été imposée par les lois de la nature.

Hier rugissait là une rivière torrentueuse qui présentait un obstacle insurmontable au passage des rares voyageurs ; aujourd'hui un pont bâti de traverses de fer, qu'ont arrangées et unies en harmonie architecturale les règles de la science, livre un facile passage à une foule qui jette un regard de mépris (comme si elles étaient indignes d'être considérées) à ces eaux qui écument sous ses pieds dans un cours tumultueux.

Le marais qui hier encore exhalait des miasmes pestilentiels s'est converti en un parc agréable, où les arbres et les fleurs modifient l'atmosphère et le climat.

Le fer, ramassé hier à la surface du sol et traité de la façon la plus ignorante, ne servait guère qu'à fondre les pointes de flèches ou la sagaie barbare ; il coule aujourd'hui dans des moules gigantesques, il prend la forme de rails qui s'étendent comme d'énormes artères sur le pays et où semble palpiter le sang des nations modernes.

Le travail et la création matérielle font naître des idées nouvelles ; le cerveau se fortifie, les facultés inventives du génie humain vont toujours plus loin, dépassent de beaucoup le cercle étroit qui fermait les limites et apportent chaque jour des auxiliaires nouveaux et puissants au progrès et à la richesse des nations.

C'est ainsi que l'Amérique en un siècle a dépassé l'Europe, et c'est ainsi qu'un jour, à son tour, l'Afrique dépassera l'Amérique.

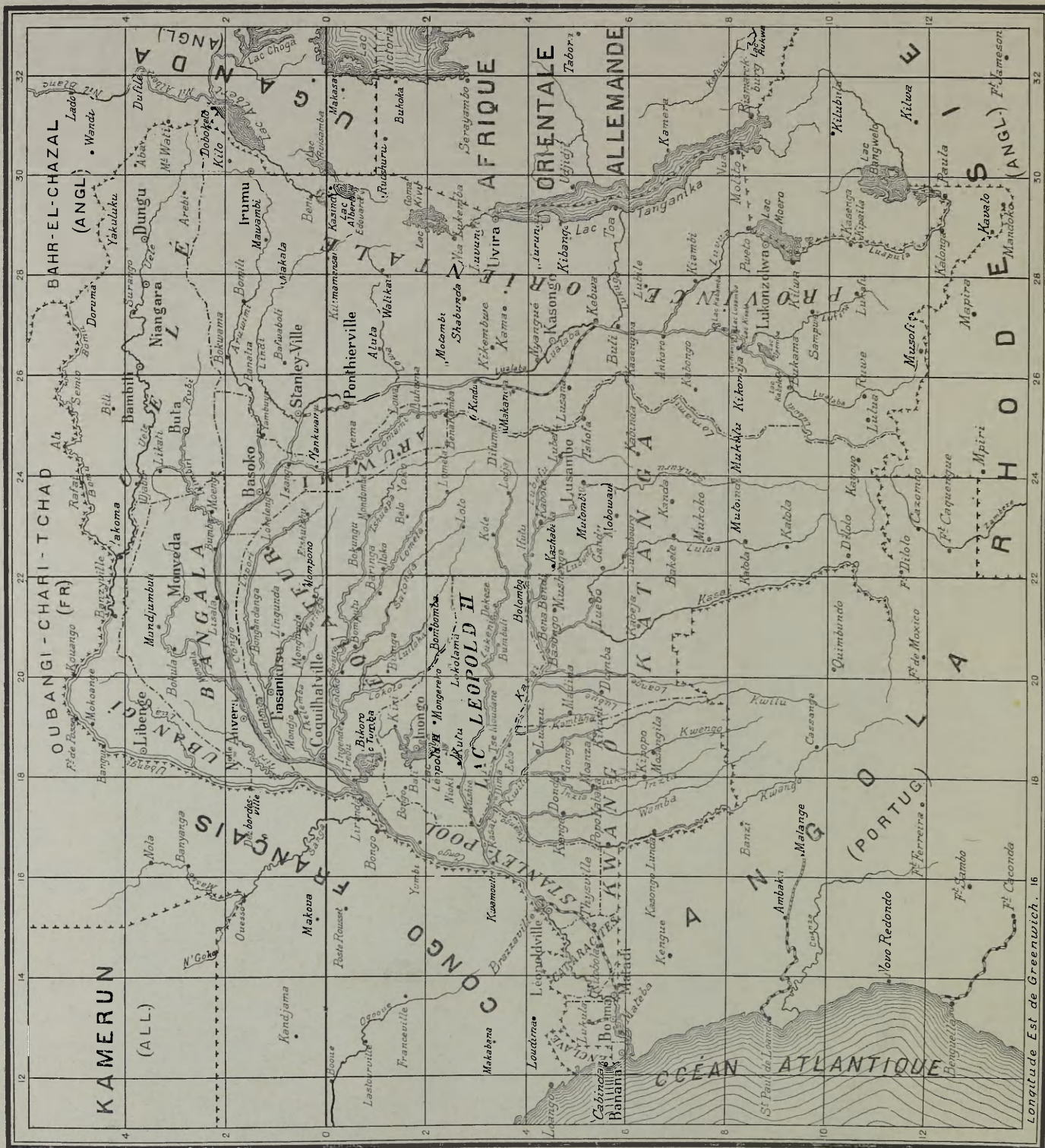




S. M. LÉOPOLD II, ROI DES BELGES.

CONGO BELGE

Echelle de 1:12,000,000



NOTRE NOUVELLE COLONIE

La cession, consacrée par une loi du 18 octobre 1908, de l'État indépendant du Congo à la Belgique dont il constitue désormais une colonie, est l'événement le plus considérable de l'histoire nationale depuis la proclamation de notre indépendance. Avant de mourir le 17 décembre 1909, Léopold II a pu voir son œuvre capitale réalisée.

jouissant aujourd'hui d'une paix que les Belges ont payée de leur sang; pays en pleine marche vers la civilisation, où des terres fertiles, des forêts immenses, des régions minières d'une incalculable richesse nous ouvrent un inépuisable champ d'exploitation, desservi par un réseau navigable unique au monde, où des chemins de fer et des routes pour



Cliché de l'*Expansion belge*.

M. RENKIN, MINISTRE DES COLONIES.

Le Congo belge est devenu une annexe de la Mère Patrie, dirigée par un ministère des Colonies institué à l'occasion de cette session, — et ayant sa charte organique, promulguée également le 18 octobre 1908.

Conquête pacifique d'un pays naguère inconnu, habité par de misérables peuplades en proie à des luttes incessantes, périodiquement dévastées par les trafiquants arabes,

automobiles viendront bientôt suppléer aux difficultés de la navigation dans les régions des rapides et des cataractes.

Il y a trente-deux ans, le premier des steamers lancés sur le fleuve Congo s'appelait *En Avant!*

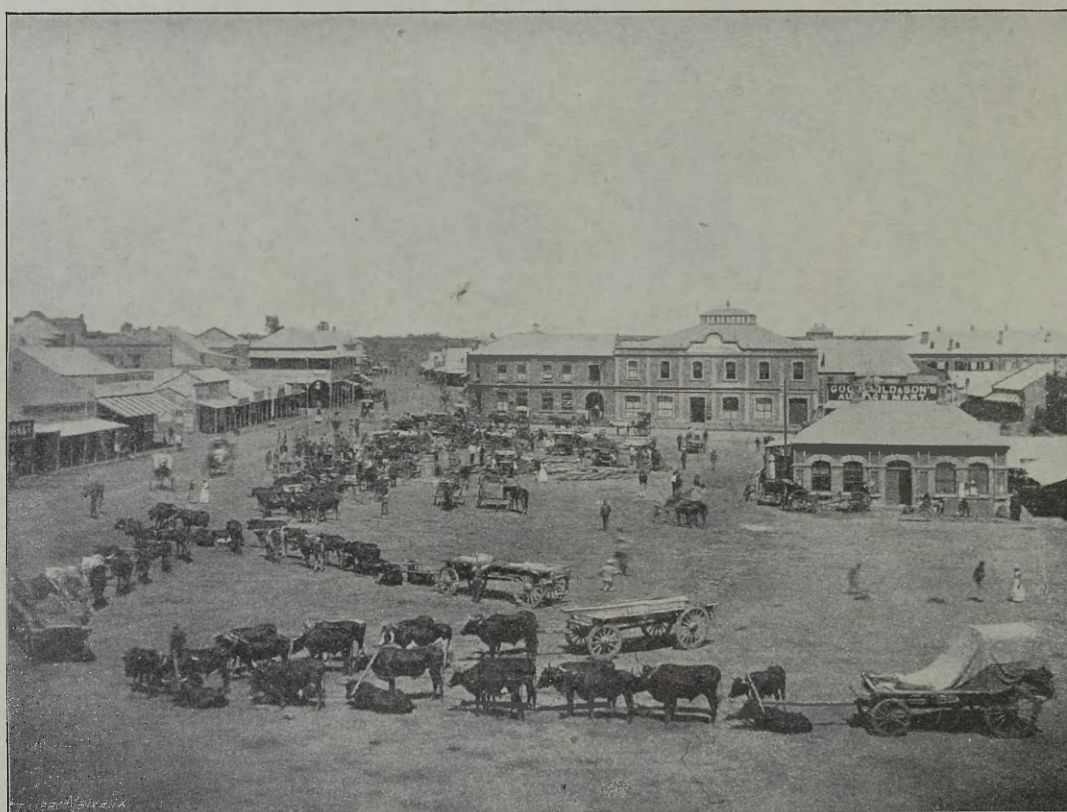
Cette mâle et fière devise a été celle de tous ceux qui ont coopéré à cette admirable entreprise; elle doit rester celle de la Belgique pour le progrès de sa colonie.





Phot. de la *British South Africa Cy.*

LA BAIE DE LA TABLE ET LE PIC DU DIABLE, A CAPETOWN.



Phot. de la *British South Africa Cy.*

LA PLACE DU MARCHÉ, A KIMBERLEY.



S. M. LE ROI ALBERT.



Phot. de la *British South Africa Cy.*

LES CHUTES VICTORIA VERS LA RIVE GAUCHE DU ZAMBÈZE..



Phot. de M. Delforge.

MOKANDA-BANTU AVEC SA FEMME MAANGA, FAISANT SA VISITE HEBDOMADAIRE A LUKAFU.

LE PRINCE ALBERT AU CONGO

Quelques mois après l'annexion du Congo à la Belgique, quelques mois avant de succéder à Léopold II, le prince Albert fit un voyage d'exploration dans notre nouvelle colonie.

Parti le 2 avril 1909 pour le continent noir, il y fut suivi le 22 par M. Jules Renkin, ministre des Colonies, et il rentra à Bruxelles le 16 août.

Bel et rare exemple donné par l'héritier de la Couronne et le ministre qui préside aux destinées du Congo belge, s'en allant au loin affronter les fatigues et les dangers d'un voyage exceptionnellement long, afin de se rendre compte par eux-mêmes de la valeur de notre colonie et d'étudier les moyens de la faire fructifier !

VERS LE CONGO BELGE

Le Prince avait quitté Ostende à bord du paquebot de l'Etat belge *Princesse Elisabeth*. Il s'embarqua le 3 avril à Southampton, avec les colonels De Moor et Malfeyt, sur l'*Armada Castle*, un des grands vapeurs de l'Union Castle Line, ligne qui a assumé le service hebdomadaire entre l'Angleterre et le Cap.

C'est à l'île portugaise de Madère que le steamer fit, le 7, sa première escale. Le Prince, à la rencontre duquel une barque avait conduit le baron Albéric Fallon, notre ministre à Lisbonne, fut reçu dans Funchal, pavisée, aux sons de la *Brabançonne* et avec les honneurs royaux. A chacune de ses étapes, il devait désormais rencontrer des compatriotes, voir flotter à côté des drapeaux nationaux les couleurs belges et l'étendard bleu étoilé d'or que Léopold II a planté au cœur de l'Afrique.

Le 20 avril, on arrivait au Cap. Sir Walter Hely-Hutchinson, gouverneur de la colonie, fit, à Cape-Town, présenter à l'héritier du trône de Belgique les compliments

et les souhaits de bon voyage du gouvernement anglais. Le même jour, Son Altesse Royale prenait le train qui, via Kimberley, Buluwayo et Victoria Falls, devait le déposer à Broken-Hill, la petite bourgade qui était alors le terminus

du railway central de la riche colonie anglaise, de la ligne de Cape-Town au Caire.

A Kimberley, une délégation des Belges établie à Johannesburg et à Prétoria vint remettre au Prince deux adresses, rédigées l'une en français, l'autre en flamand.

Les Belges résidant à Johannesburg et aux environs, disaient nos compatriotes, ne pouvaient laisser échapper l'occasion que leur offrait le passage de Votre Altesse Royale par les colonies britanniques de l'Afrique

australe, d'exprimer à l'héritier du trône de Belgique leur attachement au Roi et à la famille royale, l'amour qu'ils gardent à la Patrie dont les séparent des milliers de kilomètres, la joie qu'ils ressentent à l'arrivée en Afrique d'un Prince représentant par excellence de l'âme et des vertus de leur race.

Les Belges de Johannesburg sont peu nombreux, monseigneur, et modestes sont leurs ressources. Mais il n'est pas de



Cliché de l'Expansion Belge.

L'Armada Castle.



Phot. de la *British South Africa Cy.*
LA BANDE DE FORÊT TROPICALE LE LONG DE LA CREVASSE
DES CHUTES VICTORIA.

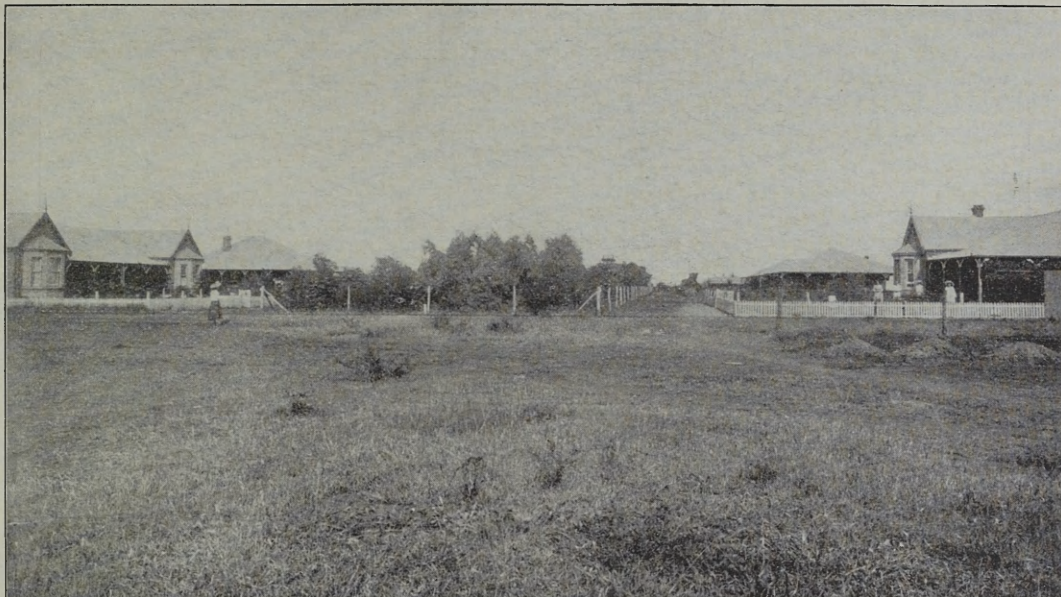


Phot. de la *British South Africa Cy.*
LA CHUTE DE L'ARC-EN-CIEL.

sacrifice qu'ils ne fussent prêts à faire pour exprimer publiquement les sentiments qu'ils éprouvent pour leur pays et pour leur Roi. Ces Belges diffèrent beaucoup entre eux, et par les habitudes, et par la langue, et par la position sociale, et par les opinions. Mais une idée leur est commune, celle qu'en pays lointain plus encore qu'en Belgique, toutes les différences doivent s'effacer devant la qualité de Belge. Quelle occasion meilleure que celle-ci pouvait s'offrir d'affirmer solennellement leur commune origine et de proclamer devant tous leur fierté d'être régis, sous l'égide d'une Constitution admirable de

l'Avenir? Tous nous savons aussi monseigneur, avec quel inlassable dévouement S. A. R. la princesse Elisabeth vous seconde dans cent œuvres charitables, et notre pensée se porte en ce moment vers elle avec une infinie reconnaissance.

Le 26, après un arrêt de quelques heures aux prestigieuses chutes du Zambèze (Victoria Falls), deux fois plus larges et deux fois et demie plus hautes que les cataractes du Niagara, le Prince descendait à Broken-Hill. Un voyage



RUE A BULAWAYO EN 1902.

sagesse et de liberté, par un souverain bienfaisant et hardi, aux pensées nobles et vastes ?

Nous la saisissons, cette occasion bénie, avec d'autant plus de bonheur que c'est Votre Altesse Royale qui nous l'apporte, vous, monseigneur, dont tous nous connaissons les talents et les généreux soucis. Il n'en est pas un parmi nous qui ne sache avec quelle sollicitude éclairée Votre Altesse Royale étudie chaque jour nos grandes questions sociales. L'intérêt directement manifesté à la renaissance de notre marine, jadis si glorieuse, est un des autres titres qui ont rendu le nom du prince Albert si populaire en Belgique. Le nom du bateau *Ibis* n'y est-il pas aussi connu que l'est celui du navire-école

de huit jours à travers la brousse, à la tête d'une caravane de trois cents porteurs, le conduisit, à 280 kilomètres plus loin, à la frontière méridionale du Congo belge.

Ce long raid à travers la colonie du Cap, le Bechuanaland, la Rhodésie, le Matabeleland, ce trajet qui côtoie l'Orange et le Transvaal, n'était-il pas l'itinéraire que devait préférer le voyageur désireux de prendre contact avec l'Afrique avant de juger le Congo belge ? Que d'enseignements à tirer d'un pareil voyage, même précipité ; que de choses vues, que d'exemples à suivre, que d'écueils à éviter !

DANS LE KATANGA.

C'est le 3 mai que la caravane arriva au Katanga, près de Sakania, premier village du territoire belge. La frontière est formée ici par la ligne de faite Zambèze-Congo (altitude, 1,500 mètres). Le Prince fut reçu par le commandant

Tonneau, représentant du Comité spécial du Katanga, et vingt-cinq hommes de troupe lui rendirent les honneurs.

Le 15, il arriva à la mine de l'Etoile-du-Congo, le centre de cette région minière fabuleusement riche en cuivre, au



Phot. de la *British South Africa Cy.*

AUX ABORDS DE LA GRANDE CHUTE. — L'ÎLE LIVINGSTONE VERS LA GAUCHE.



Phot. de M. Delforge.

LA LUKAFU TOMBANT DU PLATEAU DES KUNDELUNGU.

dire des ingénieurs et des prospecteurs. A l'entrée de la mine avait été érigé un arc de triomphe avec cette inscription : « Bienvenue à S. A. R. le prince Albert ! » Celui-ci visita longuement la mine et se fit donner sur l'exploitation les renseignements les plus précis.

On quitta l'Étoile-du-Congo le 16, se dirigeant sur Lukafu, jolie station située sur la Lufira et chef-lieu du secteur du haut Luapula. Le Prince y reçut la visite de Mokanda-Bantu, un des fils et le successeur du fameux chef Msiri tué en 1891 ; il s'était fait accompagner de sa femme Maanga, et tous deux furent chargés de présents. C'est à Lukafu aussi que le Dr Ascenso, attaché au service du Prince depuis Broken-Hill, fut remplacé par un autre médecin italien : le Dr Pollidori.

Le 23 mai, Son Altesse Royale partit de Lukafu, piqua droit vers l'est et commença bientôt la rude escalade des Kundelungu. La chaîne des Kundelungu constitue le trait le plus caractéristique de la région. Bientôt, le regard est attiré, tout au bout de l'horizon, vers le nord-est, par une lueur claire que la brume voile par moments : c'est la nappe du lac Moëro. La caravane la toucha, le 28, au port de Kilwa. Le petit vapeur *Emile Wangermée*, du

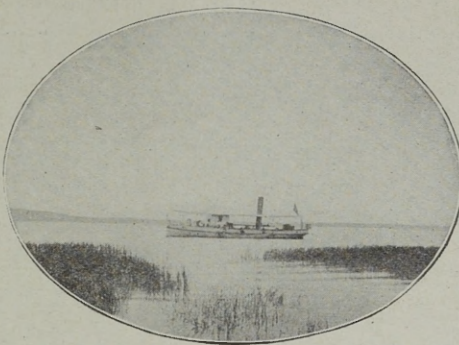
Comité spécial du Katanga, l'y attendait pour la transporter à Lukonzolwa, résidence du commandant Tonneau, d'où l'on a une vue superbe sur le lac.

Les voyageurs y prirent trois jours de repos bien gagné, et le 2 juin ils s'embarquèrent de nouveau sur l'*Emile Wangermée* qui, après une traversée de quatre heures, les déposa à l'extrémité septentrionale du lac, au poste de Pueto. Ils étaient entrés dans le domaine des terribles mouches tsé-tsé, dans une des régions ravagées par la maladie du sommeil. Un lazaret établi à Pueto recueille et soigne les malades.

La caravane se dirigea ensuite sur Kiambi, par la route, longue de 242 kilomètres, qui relie cette station à Pueto. Elle a été construite en 1902 à travers un pays des plus accidentés et des plus pittoresques ; les bicyclettes y trouvent un chemin excellent, et si quelques travaux sup-

plémentaires y étaient exécutés, ils permettraient le roulage des automobiles.

L'arrivée à Kiambi eut lieu le 10 juin. M^{sr} Roelens, évêque résident du Tanganika, s'y était rendu pour saluer le Prince.



Phot. de M. Wessels.

LE VAPEUR *Emile Wangermée*
SUR LE LAC MOËRO.

DE KIAMBI A STANLEYVILLE

Kiambi est situé en aval des premiers rapides de la Luvua, et à partir de ce point on peut emprunter la voie fluviale. Des instructions avaient été données pour que les embarcations nécessaires au transport des voyageurs et de leurs bagages y fussent réunies. Le capitaine danois Mauritzen prit la direction de ce service. La petite flottille, composée d'une baleinière et de trois grandes pirogues, quitta Kiambi le 11 juin. Le lendemain, elle débouchait dans le Congo, dont le Prince et ses com-

pagnons atteignirent, enfin, l'artère maîtresse à Ankoro.

La descente du grand fleuve allait commencer. Le 15, on fit halte à Buli, au confluent de la Lukuga, et le 16 on débarqua à Kongolo.

Kongolo n'est pas encore la civilisation, mais, bientôt, les locomotives de la Compagnie des chemins de fer des Grands-Lacs circuleront dans sa gare. C'est le terminus de la ligne Kindu-Kongolo. Le directeur des travaux de la compagnie y attendait le Prince.

Sous sa direction, celui-ci visita les envi-



Phot. de M. Delforge.

MAISON DU CHEF DE ZONE A KIAMBI.



Phot. de M. Delforge.
AU BAS DU PREMIER SAUT DE LA LUKAFU.



Phot. de M. Delforge.
LA LUKAFU AU PIED DE LA CHUTE.

rons du village et les rives du fleuve qui forme, un peu en aval, une nouvelle gorge, appelée, en 1894, par ses découvreurs, MM. Hinde et Mohun, « Portes d'Enfer ». A Nouveau-Kasongo, où l'expédition arriva le 21 juin, le Prince fut salué, à la mode du pays, de bruyantes ovations, par la population mélangée d'indigènes et d'Arabes. Le Dr Etienne, qui est actuellement le vétéran des Belges résidant au Congo (son premier départ date du 16 février 1888), y attendait l'expédition, où il remplaça le Dr Pollidori, qui accompagnait celle-ci depuis Lukafu.

Bientôt après, une pieuse pensée conduisit le Prince à la tombe du sergent De Bruyne, le jeune héros qui dort son dernier sommeil à Vieux-Kasongo, à côté du lieutenant Lippens.

Le 23, on retrouva à la rive un bateau à vapeur, appartenant à la Compagnie des chemins de fer des Grands-Lacs, le premier depuis l'*Emile Wangermée* du lac Moëro. Il prit à la remorque les baleinières sur lesquelles l'expédition fit la descente de cette section du Congo, illustrée par la fameuse navigation de Stanley allant à la découverte du cours inférieur du fleuve, en 1876-77. L'expédition visita rapidement Nyangwe, l'ancienne résidence de Tippu-Tip, et arriva à Kibombo, où elle débarqua pour la visite des travaux du chemin de fer.

A hauteur de Kibombo, la voie ferrée n'est éloignée de la rive gauche du fleuve que de 5 kilomètres. Un chemin relie Kibombo-Rive à Kibombo-Station, au kilomètre 115. Un wagon plat y fut attelé devant une locomotive; les voyageurs s'y installèrent, et à 6 h. 1/2 du matin, on repartit vers le sud, jusqu'au bout du rail, que l'on atteignit à 9 heures, au kilomètre 164. Invités à collaborer à l'œuvre, le Prince et ses compagnons vrillèrent et bou-

lonnèrent, ni plus ni moins que s'ils participaient à une cérémonie officielle. Mais aucun discours ne leur fut imposé, ce qui marque un progrès sérieux sur les solennités européennes similaires...

Du kilomètre 164 à la rivière Lubefu (kil. 174), on fit une promenade pédestre à travers les travaux de l'armement de la voie et l'on visita les ouvrages du pont provisoire sur la rivière. Puis les excursionnistes retournèrent à pied jusqu'au kilomètre 164 et regagnèrent, en wagon plat, tout en déjeunant, la station de Kibombo.

Le lendemain, 25, un train les emporta, à 7 heures du matin, jusqu'à la gare de Kindu, où ils arrivèrent à midi. Les 115 kilomètres qui séparent Kibombo de Kindu se déroulent en majeure partie à travers la forêt vierge. Le Prince fut reçu par M. l'ingénieur Hormuz, et visita la station, d'où l'on a une vue très étendue sur le fleuve.

C'est à bord d'un des sternwheels de la compagnie, l'*Auguste Delbeke*, que se fit, le 26, la descente du bief navigable, long de 315 kilomètres, qui va de Kindu à Ponthierville.

A Ponthierville, le Prince rencontra le nouvel évêque, M^{sr} Huys, qui se rendait à son siège, au Tanganyika. Le commandant De Meulemeester, chef du district des Stanley-Falls, était venu au-devant de l'expédition. Le 29, celle-ci fit en chemin de fer le trajet de Ponthierville à Stanleyville.

La seconde grande étape du voyage était terminée. C'est celle qui fut la plus mouvementée et la plus variée, car tous les modes de locomotion — à pied, en pirogue, en steamer, en wagon plat et en voiture de chemin de fer — y furent utilisés. Et elle s'acheva sans le moindre accroc ni le plus petit désagrément. La santé du Prince et de ses compagnons n'avait pas cessé d'être excellente.



Cliché de l'*Expansion belge*.

LES TOMBEAUX DU LIEUTENANT LIPPENS
ET DU SERGENT DE BRUYNE.



Cliché de l'*Expansion belge*.

LE CHEMIN DE FER DES GRANDS-LACS.



LA FORÊT AUX ABORDS DES CHUTES VICTORIA.
 Phot. de la *British South Africa Cy.*



UN CHEF BAKUBA.
 Phot. de M. Wessels.

DE STANLEYVILLE A BANANA.

L'expédition va aborder maintenant ce qu'on pourrait appeler le Vieux Congo. Stanleyville a été longtemps le point terminus des efforts et des travaux des Belges sur le haut fleuve. Le Prince pourra se rendre compte, au cours de la descente, de ce qu'a réalisé, le long du fleuve, une période de seize années d'occupation. Il verra les belles stations, les missions et les factoreries établies sur les deux rives et desservies par un service régulier de bateaux et par la télégraphie. Il verra le chemin de fer des chutes, admirable instrument de civilisation et de progrès, édifié à l'heure difficile des débuts et des incertitudes et sans lequel rien de sérieux n'aurait pu être entrepris et réalisé dans le Haut; puis, les grands établissements, si prospères, d'élevage et de plantation du littoral. Il verra fonctionner les divers services administratifs.

Le Prince passa deux jours à Stanleyville. Il y fit la rencontre du comte de Turin, cousin du roi d'Italie et frère du duc des Abruzzes, le célèbre explorateur. A la rive se trouvait la *Flandre*, steamer à bord duquel allait se faire la descente du Congo jusqu'à Léopoldville.

Le 1^{er} juillet, le prince, accompagné du comte de Turin et des fonctionnaires des Falls, quitta Stanleyville et s'arrêta à la mission Saint-Gabriel où un *Te Deum* fut chanté à l'occasion de l'anniversaire de la proclamation de l'ancien État indépendant. La cérémonie terminée, Son Altesse Royale prit congé de son hôte italien, qui voulait faire une excursion vers Kindu, et la descente du fleuve commença.

On fit arrêter aux principales stations : à Basoko, fondé en 1889 par le major Roget, et à Bumba, tête de ligne de la navigation sur l'Itimbiri. Au camp de Lisala, la *Flandre* fit la rencontre du *Président Urban*, steamer de la Société du Haut-Congo ayant à bord M. Alexandre Del-

commune qui faisait une tournée d'inspection dans les établissements des sociétés du Haut-Congo et du Lomami.

Le 5, on était à Nouvelle-Anvers, fondée en 1884 par le lieutenant Coquilhat. En arrivant à cette station, la *Flandre* heurta un banc de rocher, ce qui provoqua des avaries assez sérieuses à la coque. Déjà, la veille, le vapeur s'était brusquement échoué sur un banc de sable. Il faut dire que l'on était à l'époque des basses eaux. L'échouement ne fut pas de longue durée, mais le roc avait causé un dommage sérieux aux cales du bateau. Toutefois, grâce à l'étanchéité des autres compartiments, il réussit à continuer sa route.

Le 8, à l'embouchure de la Lulonga, la *Flandre* rencontra le *Hainaut* qui remontait aux Falls ayant à son bord M. Renkin, ministre des Colonies. Parti d'Anvers le 22 avril, ainsi que nous l'avons dit, sur le *Bruxellesville*, le ministre était arrivé le 10 mai à Banana et le 11 à Boma, la capitale congolaise, où il était resté jusqu'au 19, se mettant au courant de tous les rouages de l'administration, visitant la ré-

gion du Mayumbé. Il s'était rendu, à bord de l'*Hiron-delle*, à Matadi, le centre des affaires, puis, en chemin de fer, à Léopoldville, le grand port intérieur de notre colonie. De là, il avait fait, pendant le mois de juin, une longue excursion dans le bassin du Kasai et du Sankuru, reprenant aussitôt après, en sens inverse, la même voie fluviale pour revenir au fleuve Congo et remontant ensuite celui-ci pour aller, par Irebu et Coquilhatville, à la rencontre du Prince.

Elle fut émouvante, cette entrevue. Et, dans la poignée de main qu'échangèrent l'héritier du trône et le haut mandataire de la nation, il y eut plus, en vérité, qu'un simple geste de courtoisie : l'étreinte nouait plus étroitement encore les liens qui unissent notre famille royale à l'œuvre



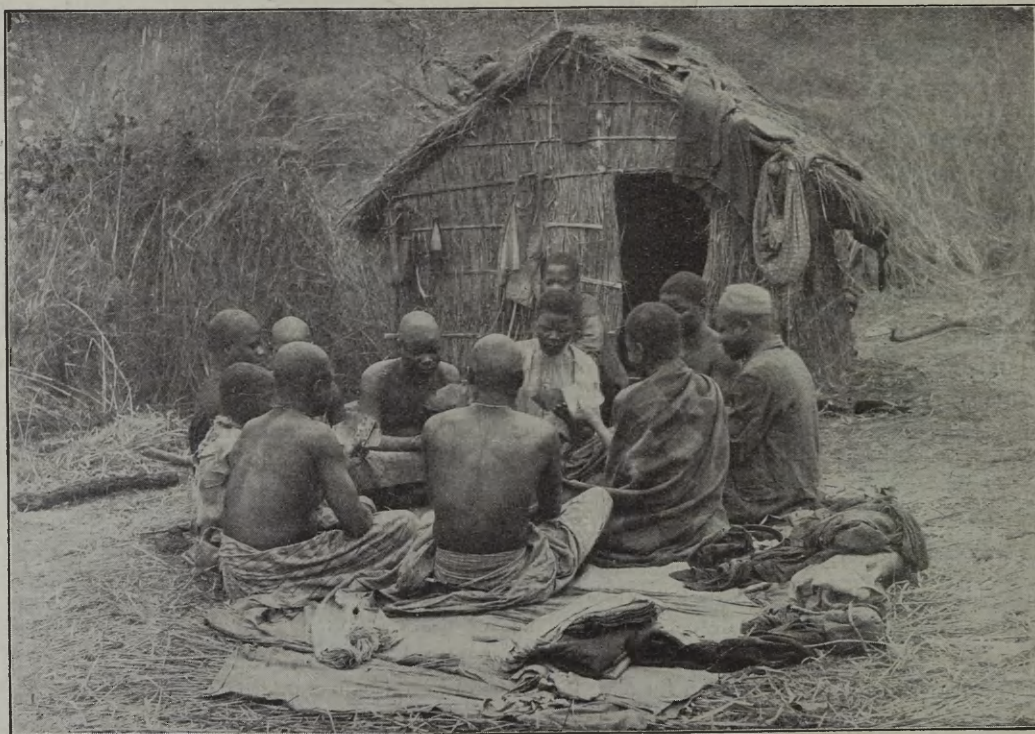
Cliché de l'Expansion belge.

LE BOULEVARD MILITAIRE DE COQUILHATVILLE.



Phot. de M. Delforge.

LA LUKAFU DANS LA STATION DE LUKAFU.



Phot. de M. Delforge.

UNE PARTIE DE CARTES A PANIA-MUTOMBO.

grandiose dont Léopold II fut le merveilleux initiateur.

Puis, tandis que le ministre continuait à remonter le fleuve jusqu'à l'extrémité des chemins de fer des Grands-Lacs pour revenir plus tard s'embarquer à Boma sur le *Léopoldville* et, arrivé à La Pallice, rentrer par chemin de fer à Bruxelles le 25 septembre, la *Flandre* arrivait le même jour, 8 juillet, à Coquilhatville, terminus de la ligne télégraphique établie par le capitaine Mahieu.

La navigation se poursuivait ainsi sans encombre. A Bolengui, le Prince visita la mission américaine. A Eala, le Jardin botanique l'intéressa très vivement. On s'arrêta encore au camp d'Irebu, à Bolobo, au Stanley-Pool. Et le 14 juillet, la *Flandre* jeta l'ancre dans le port de Léopoldville. La descente depuis Stanleyville avait demandé quinze jours.

Léopoldville avait préparé au Prince une réception solennelle. Le vice-gouverneur général colonel Lantonnois y avait délégué le major Ghislain, inspecteur d'État, pour souhaiter la bienvenue au voyageur au nom du gouvernement local. Tous les fonctionnaires étaient au débarcadère, ayant à leur tête le commandant Moulaert, commissaire du district. Une compagnie de la force publique rendait les honneurs, et le canon tonnait. Dans l'après-midi, Son Altesse Royale visita en détail la station, ainsi que le laboratoire du Dr Brodgers, qui s'est spécialisé dans l'étude de la maladie du sommeil.

Le lendemain, 15 juillet, le Prince reçut la visite du gouverneur général du Congo français, M. Merlin, et celle de M^{re} Augouard, vicaire général de la colonie, un de ses plus anciens et de ses plus zélés artisans. Le jour même, il rendit leur visite aux autorités françaises de Brazzaville, dont il parcourut les établissements et la mission. Puis, il passa la soirée et la nuit à Kinshasa, siège de la Société Citas.

Le 16, un train spécial, conduit par le directeur de la Compagnie du chemin de fer, l'ingénieur Cerckel, attendait les voyageurs pour les transporter, en deux jours, à Matadi. Le Prince, qui venait, sur le haut fleuve, de se rendre

compte de la construction d'un chemin de fer en pays neuf, put constater, entre le Pool et Matadi, le parfait fonctionnement du railway inauguré en 1898.

Le train fit un premier arrêt à Kinsantu, où le Prince visita la mission des Pères Jésuites; un second à Thysville, station centrale et point culminant de la ligne, à 745 mètres d'altitude, où il passa la nuit. Douze heures plus tard, il arrivait à Matadi, où Son Altesse Royale accepta l'hospitalité que lui offrait le directeur du chemin de fer.

Le 18, le Prince quitta le port à bord de l'*Hirondelle*, qui accosta au pier de Boma, à 11 heures du matin. Il fut reçu par le gouverneur général entouré de tous les fonctionnaires de la capitale congolaise. Dans le port se trouvait le croiseur allemand *Panther*, qui salua l'arrivée du voyageur par une salve d'artillerie. Une seconde salve fut tirée

par la batterie du fort de Shinkakasa. Son Altesse Royale s'entretint avec les représentants des puissances étrangères, les consuls des États-Unis, d'Angleterre, de France et d'Italie. A 2 heures, la canonnière portugaise *Libéral*, venant de Saint-Paul de Loanda et ayant à son bord le gouverneur général de la province d'Angola, arrivait à son tour à Boma. Un banquet réunit, le soir, les autorités belges et étrangères à l'hôtel du Gouvernement.

Le lendemain, eut lieu la visite à la

canonnière allemande, à la canonnière portugaise; et le surlendemain, l'inspection générale de tous les services administratifs de Boma.

Le Prince ne voulut pas quitter le Bas sans faire une excursion dans le Mayumbe, aux plantations de cacaoyers de la Société Urselia, une visite à la mission de Kangu et une autre aux établissements d'élevage de la Compagnie des produits du Congo, dans l'île de Mateba. Cette compagnie est la plus ancienne des sociétés belges établies au Congo; fondée en 1886 par MM. de Roubaix et Osterrieth, d'Anvers, et reconstituée deux ans après, sur un plan plus vaste, par le colonel Thys, elle possède aujourd'hui dans ses divers établissements près de 6,000 têtes de gros bétail.

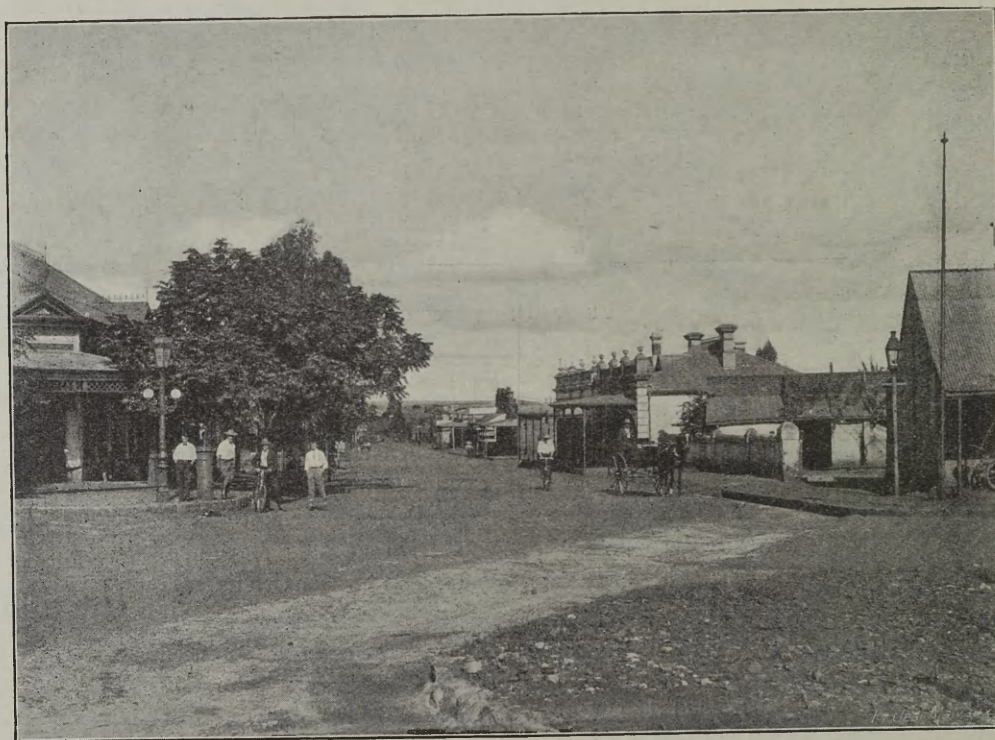


AU BORD DU SANKURU.



Phot. de l'*Union Castle Line*.

BATIMENT OU SONT INSTALLÉS A BULAWAYO DIVERS BUREAUX COMMERCIAUX, CEUX DE L' « UNION CASTLE LINE », ETC.



Phot. de la *British South Africa Cy.*

UNE RUE DE LIVINGSTONE (RHODÉSIE NORD-OCCIDENTALE).

Le Prince quitta Boma le 26 juillet. Le 27, il s'embarquait à Banana pour l'Europe, à bord de la malle *Bruxellesville*, — ayant traversé notre colonie de part en part, suivant un itinéraire d'un développement de plus de

4,000 kilomètres et qu'ont longuement décrit M. A.-J. Wauters dans le *Mouvement géographique* et le prince Albert de Ligne dans l'*Expansion belge*.

LE RETOUR

A l'escale de Sierra-Leone, Son Altesse Royale envoya à Léopold II le télégramme suivant :

Avant de quitter l'Afrique, permettez-moi de vous dire mon émerveillement pour la belle contrée dont vous avez fait une colonie belge.

Le Prince se proposait de rentrer en Belgique très modestement, et il avait, à cet effet, choisi la voie de Lisbonne. Mais, en haut lieu, on en décida autrement, et l'héritier du trône fut invité à revenir par La Pallice, le port voisin de La Rochelle, et par Anvers. On lui envoya son

uniforme de général afin qu'il pût se conformer aux prescriptions de l'étiquette et du protocole.

Le *Bruxellesville*, en avance de vingt-quatre heures, et marchant à petite pression, se balada le long du littoral belge et stoppa, dans la soirée du 15 août, à Flessingue, car la rentrée « officielle » n'était prévue que pour le lendemain. Les membres du cabinet y vinrent féliciter le Prince de l'heureuse issue de son voyage. Et quelques heures plus tard, Anvers et Bruxelles faisaient au voyageur les réceptions enthousiastes qui sont encore présentes à la mémoire de tous.

UNE INTERVIEW DU PRINCE.

A La Pallice, les journalistes belges arrivés à La Rochelle et qui étaient montés à bord du *Bruxellesville*, avaient demandé une entrevue au Prince. Celui-ci leur fit répondre « qu'il viendrait, en passager, bavarder un peu avec eux, sur le pont, le soir même ». Et dans le *Matin*, d'Anvers, M. Paul Salvagne a publié l'interview, en un article qui résumera et complètera excellemment notre relation du voyage princier.

I

Quiconque a l'honneur d'approcher du prince Albert en dehors des cérémonies officielles est conquis tout de suite.... La réserve que lui connaît le public n'est ni de la froideur ni de la morgue ; elle est faite d'un goût absolu pour la simplicité, d'une horreur complète de tout ce qui constitue le « paraître ». Sous la parole lente et mesurée on

sent l'enthousiasme, mais un enthousiasme discipliné par la réflexion, tempéré par le sentiment de la responsabilité. Dans le

regard un peu vague des yeux souvent baissés passe parfois une lueur de volonté nette, révélant un caractère très différent de celui que semble indiquer le premier aspect extérieur.... Cette gravité, cette mesure, cette réflexion n'ont d'ailleurs jamais rien de revêche et appellent, au contraire, une sympathie irrésistible. Ce n'est point la sympathie purement sentimentale, faite d'entraînement ; c'est une sympathie raisonnée : on se dit que voici un prince qui sera un souverain bien moderne, rompant résolument avec le fatras de tous les restes de l'ancienne conception monarchique

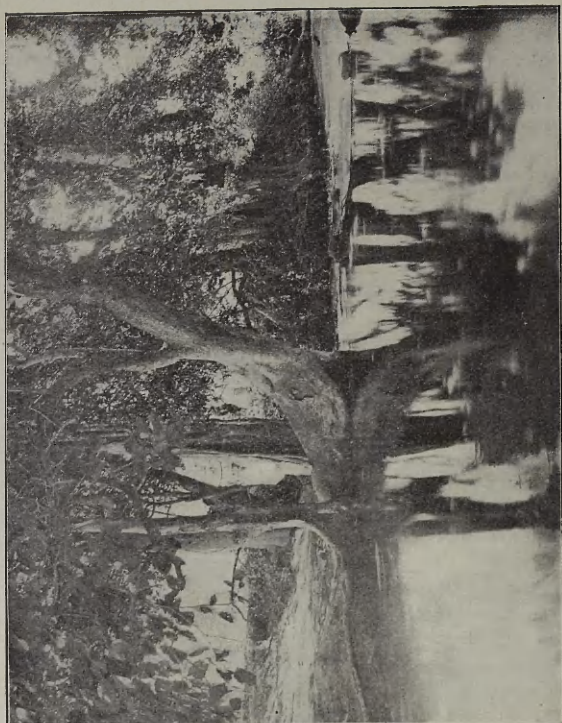
qui, malgré la démocratie, traîne encore dans les cours....

J'avais eu plus d'une fois déjà cette impression. Elle me revient plus forte que jamais après cette conversation sur le pont, dans la tiédeur d'une soirée merveilleuse, toute blanche d'étoiles.

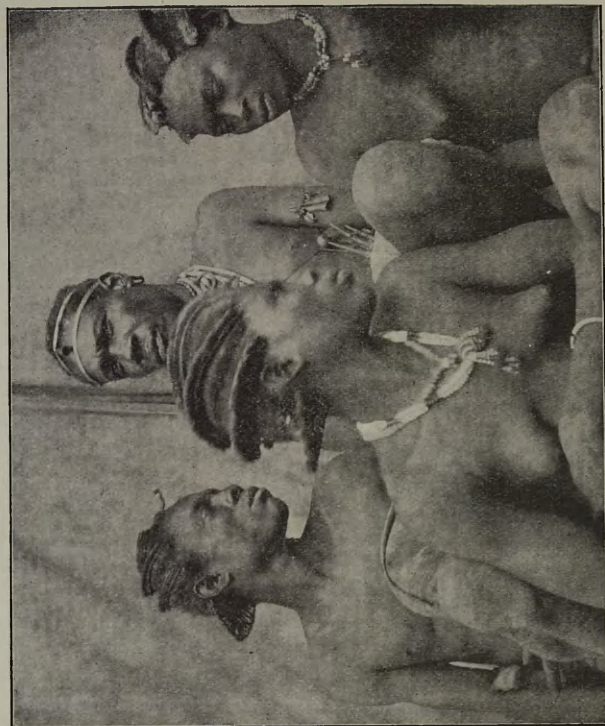


Phot. de l'ingénieur Ckiandi.

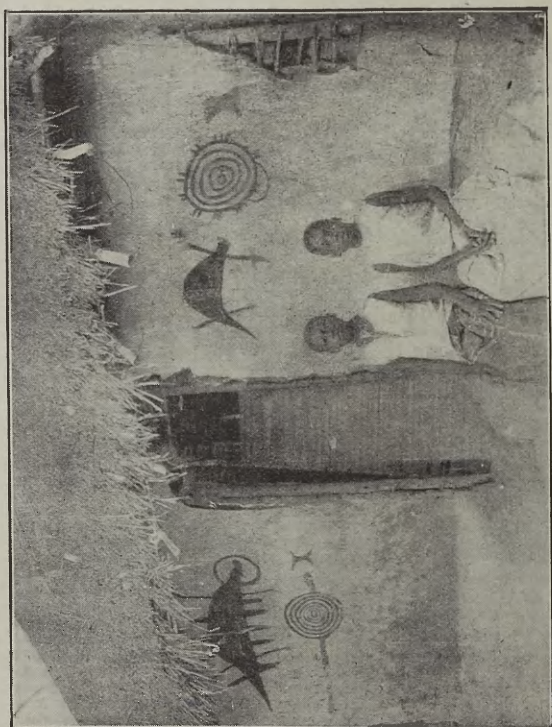
UN CHAMPIGNON DE LA FORÊT DU KATANGA.



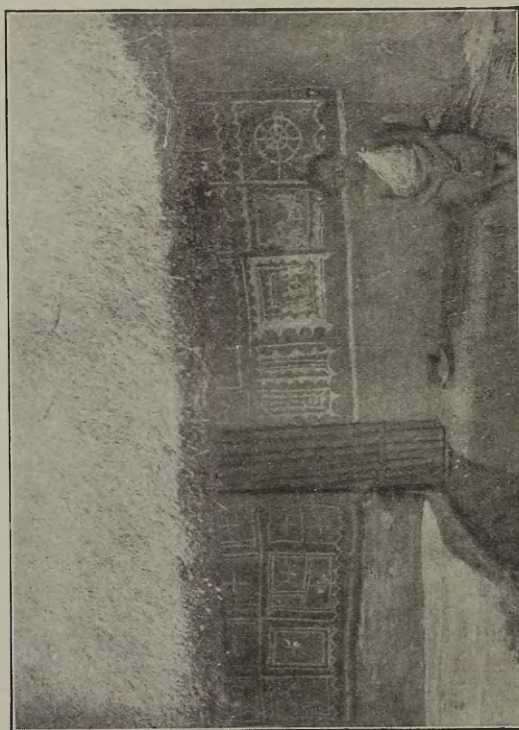
Phot. de M. Delforge.
LE BASSIN DE NATATION A LUKAFU.



Phot. du sous-officier François.
LE CHIEF BALUBA KISIKO ET SES FEMMES (ENVIRONS DU LAC KINDA).



Phot. de M. Delforge.
DÉCORATION EN PEINTURE D'UNE MAISON DANS LA RÉGION DE PANIA-MUTUMBO.



Phot. de M. Delforge.
DÉCORATION EN PEINTURE D'UNE MAISON DANS LA RÉGION DE PANIA-MUTUMBO.

— Vous voyez bien, nous dit le prince, que ce n'est point acte d'héroïsme d'aller au Congo, puisque, pendant tout notre voyage, ni le baron de Moor ni moi nous n'avons eu le plus léger accès de fièvre. Nous avons, il est vrai, consciencieusement suivi le régime prescrit et pris régulièrement nos vingt-cinq centigrammes de quinine par jour. Mais j'attribue surtout cet heureux résultat au mouvement que nous nous donnions. Le mouvement me paraît être, au Congo plus encore qu'ailleurs, la base de l'hygiène, parce qu'il empêche l'homme de se déprimer. Nous avons marché beaucoup et j'ai fait, pour ma part, beaucoup de bicyclette.

— C'est donc possible là-bas ?

— En beaucoup d'endroits. Ce n'est pas toujours commode en Rhodésie, où la brousse, atteignant jusque deux mètres cinquante, se referme souvent au-dessus des sentiers étroits. Mais au Katanga les routes sont relativement très belles, allant jusqu'à trois ou quatre mètres de largeur. On y roule très bien et, sans la servitude des porteurs, qu'il faut attendre au campement, on avancerait là, grâce à la bicyclette, de cent kilomètres par jour. Du reste, nous avons rencontré, à plusieurs reprises, des Anglais voyageant ainsi. C'étaient des types curieux d'énergie et d'initiative. Chacun d'eux s'en allait tout seul, sur sa machine, avec quelques milliers de francs en poche, pour explorer le Katanga, y trouver un endroit favorable à la culture et y créer une exploitation agricole. Parfois ils voyageaient de concert avec nous pendant quelques heures, parfois même pendant quelques jours, puis ils disparaissaient, continuant leur audacieuse exploration solitaire !

— Audacieuse, en effet, car le danger doit être grand....

— Le danger existe certes, mais du côté des indigènes il est moins grand qu'on ne se l'imagine généralement. Je puis dire, de science personnelle, que les contrées que nous avons traversées sont complètement pacifiques. Très souvent, le docteur Etienne et moi, nous étions, grâce à nos bicyclettes, à plus de dix kilomètres en avant de notre caravane et de notre escorte. Or, jamais nous n'avons eu la moindre difficulté avec les indigènes.

— Quelle escorte aviez-vous, monseigneur ?

— Une section de soldats de la colonie, qui n'a d'ailleurs pas dû intervenir une seule fois. Ces soldats sont d'une discipline parfaite et, si leur nature est un peu indolente, ils sont vraiment très résistants et très durs quand ils le veulent.

— Et les porteurs ? N'avez-vous pas eu d'ennuis avec eux ?

— Si, dans la Rhodésie. On nous avait conseillé d'emporter beaucoup de bagages, qui nécessiteraient une caravane de trois cents porteurs. Je vous avoue que si j'avais été seul, j'aurais considérablement réduit tout cela, pour avoir plus de liberté dans la marche. Les événements s'en sont chargés du reste. A la frontière congolaise, le plus grand nombre de nos porteurs

rhodésiens ont refusé de prolonger leur engagement : il ne nous en est resté que soixante-dix, ce qui nous a forcé à laisser en arrière environ deux cents charges de vingt-cinq kilogrammes ! Il est d'ailleurs assez difficile de se procurer des porteurs en Rhodésie, où la main-d'œuvre est accaparée par les mines et les travaux du chemin de fer. Mais au Congo tout a bien marché de ce côté et le service des porteurs s'est fait admirablement.

— Avez-vous été souvent en contact direct avec les indigènes, monseigneur ?

— Très souvent et ils m'ont toujours fort bien reçu. Mais je ne parlais point leur langue et vous comprenez qu'il est difficile de se rendre un compte exact de leur mentalité par voie d'interprète.

— Et la maladie du sommeil ?

— Hélas ! nous avons constaté combien ses ravages sont grands. Certes les blancs peuvent se préserver, par le port constant du voile, de la contamination par la mouche tsé-tsé. Mais ce port constant est pratiquement bien difficile. L'effort doit donc se concentrer sur l'extermination des mouches tsé-tsé, qui

propagent la maladie, et sur l'extension du traitement par l'atoxyl, qui empêche les malades de rester de dangereux foyers d'infection. Or, nous avons pu voir que la lutte est vigoureusement engagée sous ce rapport et donne de premiers résultats satisfaisants.

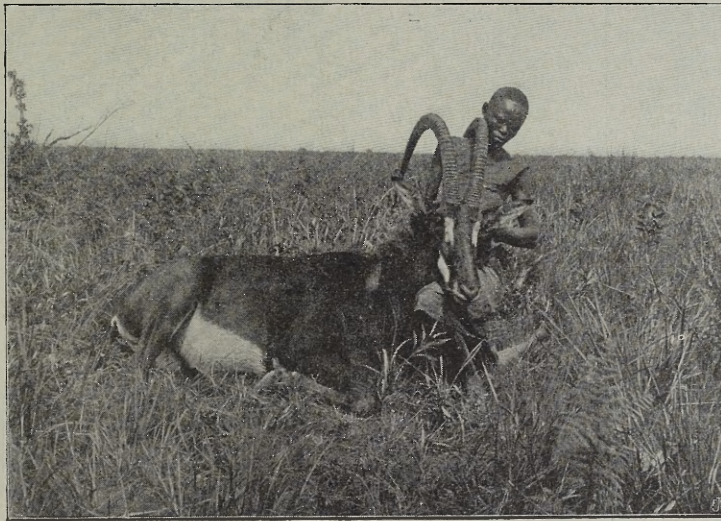
— Quelle impression générale rapportez-vous du Congo, monseigneur ?

— L'impression que voilà une superbe colonie, une des plus belles qui soient certainement. J'ai été frappé de la façon merveilleuse dont on a pu si rapidement organiser, en cet immense territoire, les divers services publics. Cette organisation fait le plus grand honneur aux Belges et elle dénote chez nos

compatriotes des aptitudes coloniales remarquables. Les grands travaux que j'ai vus sur mon passage sont conduits avec une rare intelligence, malgré les difficultés de toute espèce, particulièrement nombreuses dans un pays aussi éloigné. Ces travaux supportent avantageusement la comparaison avec ceux que j'ai vus dans les autres territoires que j'ai parcourus.

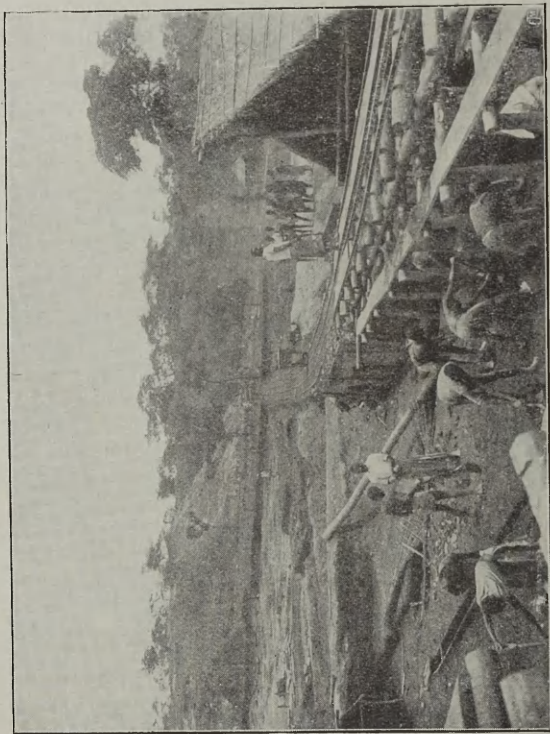
— Et que pensez-vous spécialement du Katanga, que déjà on nomme la perle de la colonie ?

— On a raison ; mais j'estime que, dans l'intérêt de la colonie aussi bien que de la métropole, il y aura plus d'avantage à retirer de l'achèvement et de l'utilisation de la ligne de chemin de fer des Grands Lacs que de l'emploi des voies d'évacuation vers le Cap. C'est une opinion que je base sur l'expérience des Belges que j'ai vus là-bas. J'admire du reste l'effort de mes compatriotes qui font avancer leur ligne à raison d'un kilomètre par jour, ce qui représente une dépense quotidienne de cent mille francs, et je rends spécialement hommage à la perspicacité et à la volonté tenace de M. Adam, l'ingénieur en chef du chemin de fer des Grands-Lacs. L'effort en hommes et en capitaux devra être



Phot. du Dr Yale Massey.

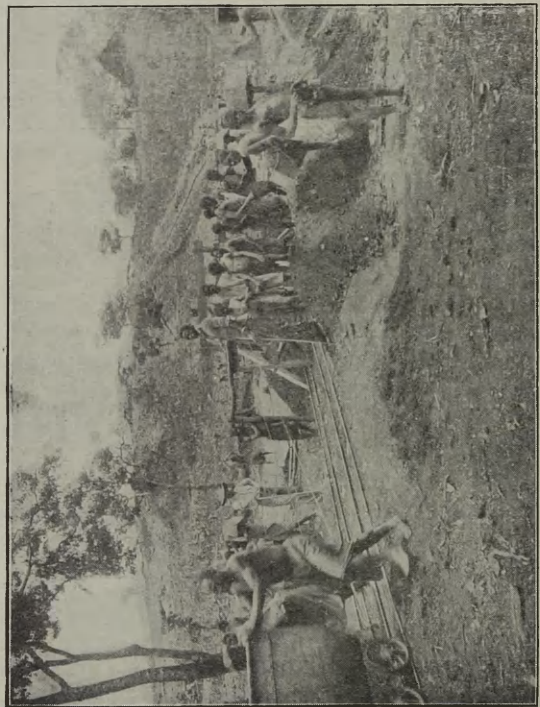
ANTILOPE « HIPPOTRAGUS NIGER » (SABLE ANTELOPE).



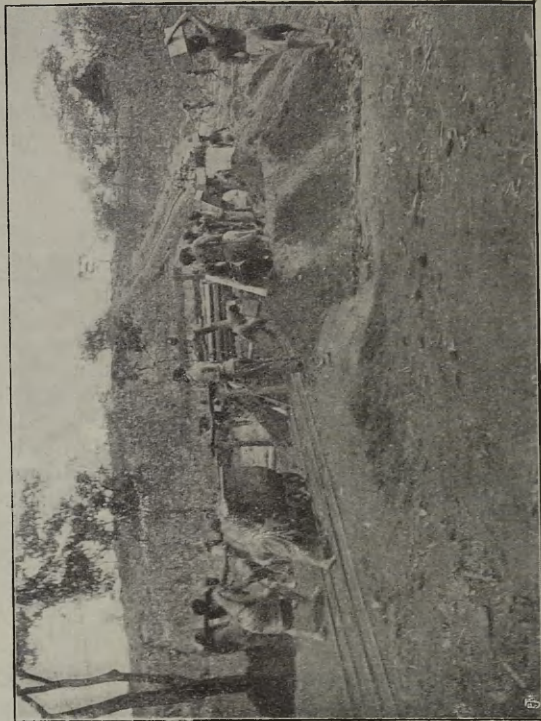
Phot. de l'ingénieur Ckiandi.
EXPLOITATION AURIÈRE DE RUWE.



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.
RUWE. — LAVAGE DES RÉSIDUS AU « PAN ».



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.
RUWE. — TRANSPORT DES TERRES AURIÈRES A L'AUGET DE LAVAGE (SLUCE).



Phot. de l'ingénieur Ckiandi.
RUWE. — DÉVERSEMENT DES TERRES AU PIED DU PLAN INCLINÉ.

poussé et continué, d'autant plus que l'on trouvera une superbe voie de communication en le deuxième bief du Lualaba supérieur, où des navires de mille tonnes pourront naviguer sur une longueur de plusieurs centaines de kilomètres.

— Vous avez pu juger le chemin de fer du Cap, monseigneur ?

— J'ai tout au moins pu constater qu'il n'est pas aussi avancé qu'on l'a dit.

II

Conversation à bâtons rompus et qui ne pouvait évidemment, sur bien des points, avoir l'indiscrète précision de l'interview proprement dite. Toutefois, la déclaration à propos des communications avec le Katanga est bien nette et, venant d'où elle vient, elle prend certainement une importance toute spéciale,

Mais quelle fut, durant cette longue expédition, la vie quotidienne de la caravane princière ? Cela nous fut conté avec une entière bonne humeur par le Prince et par son vaillant compagnon de route, le baron de Moor.

La marche commença à Broken-Hill, mais le voyage en chemin de fer jusque-là fut marqué par un incident à la fois ennuyeux et plaisant. La rivière Kafue, que traverse la ligne, avait débordé et ses rives formaient un immense lac. On tenta de passer tout de même, mais bientôt le train dut stopper au milieu de l'eau. Des ingénieurs de la compagnie et des hommes d'équipe se mettent au travail ; le temps passe... Soudain, on annonce que le train transporte, entre autres colis, une collection d'engins de pêche. Aussitôt les voyageurs de se les partager et de se mettre à pêcher à la ligne par les portières. Des concours s'organisent, des paris s'engagent. Le Prince et son aide de camp sauvent l'honneur du drapeau belge en pêchant de quoi faire plus tard une copieuse friture. Les voyageurs sont presque au regret lorsque, au bout de trois heures, on arrive à démembrer le train et à faire passer successivement chaque voiture tirée par la locomotive. Ce regret s'avive encore lorsque, peu après, le train est bloqué de nouveau, en plein champ cette fois, toutes les boîtes à graisse étant remplies d'eau ! Enfin, on arrive à Broken-Hill, d'où la caravane part le 28 avril.

La marche dans la Rhodésie est assez monotone à cause de la hauteur de la brousse. Elle n'est point toujours agréable non plus, surtout le matin, lorsque les herbes sont mouillées par une rosée exceptionnellement abondante, si bien que les voyageurs sont trempés. On arrive à Sakania — frontière congolaise — le 5 mai, pour entreprendre aussitôt la traversée du Katanga. Ici les routes deviennent meilleures et elles sont pourvues de

gites d'étape qui sont de la plus grande utilité pour les caravanes.

Il fait jour à 6 heures du matin, mais on se lève avant 5 heures, afin de se mettre en route dès qu'il y a une clarté suffisante pour s'y reconnaître. On fait en moyenne 25 kilomètres par jour. Le Prince prend généralement la tête, marche pendant trois ou quatre heures, pour finir souvent l'étape à bicyclette. Ceci cause plus d'une fois des surprises, lorsque le Prince arrive à 10 ou 11 heures là où il n'était attendu que vers 4 heures.

La marche est souvent bien dure, par des chaleurs allant jusqu'à 70 degrés au soleil ! Les vivres frais font souvent défaut : on fait route durant dix jours sans trouver un œuf, une poule ou une chèvre. Pendant toute la traversée, on ne pourra manger que deux fois du bœuf frais...

Quatre chevaux avaient été mis à la disposition de la caravane à Buluwayo, mais on ne s'en est guère servi, ces bêtes n'ayant que deux allures : le pas et le galop. On les a emmenés « à la suite », en s'en servant comme sujets d'expérience à propos de la maladie du sommeil.

Dès l'arrivée à l'étape, on prend du thé, puis, quand le matériel de cuisine est rendu, on déjeune généralement vers 4 heures. L'après-midi on fait la sieste, on prend des notes, on excursionne vers les points intéressants, on dîne au crépuscule, vers 6 heures. Les porteurs allument un grand brasier, non seulement pour éloigner les fauves, mais aussi pour se réchauffer, car, dans le haut, la baisse de la température est considérable la nuit.

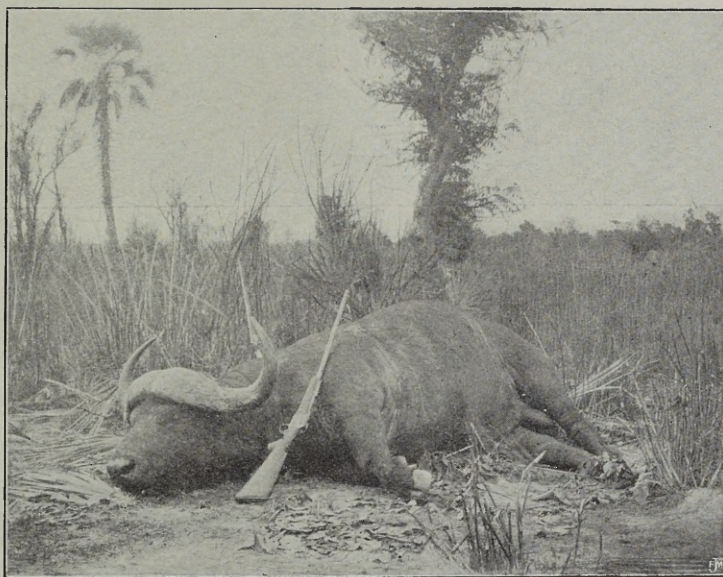
Même à l'aube, on a

encore une impression de froid, surtout à cause de l'humidité de la rosée, et les nègres emportent souvent, pour se réchauffer au début de la marche, des tisons arrachés au brasier. Les porteurs rhodésiens surtout sont passés maîtres en l'art de construire des brasiers monumentaux, ayant jusqu'à 4 mètres de hauteur. Le soir, après le dîner, on s'étend paresseusement, les pieds au brasier, on déguste un cigare et l'on se retire sous la tente vers 8 1/2 heures.

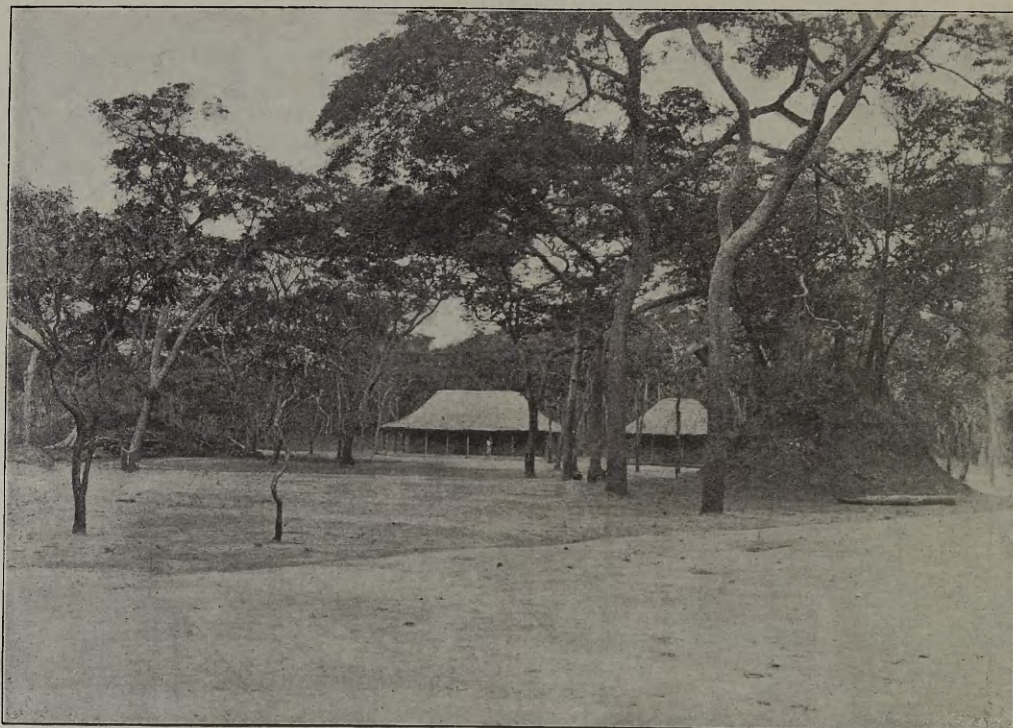
Parfois, la nuit, on a le spectacle curieux de l'incendie de la brousse. Les indigènes mettent le feu à d'immenses étendues de brousse, parce que, aussitôt après, repousse une herbe fine, excellente pour le bétail. Ils allument l'incendie en plusieurs endroits à la fois, et l'on voit alors des serpents de feu courir partout, ce qui forme un spectacle prestigieux. Souvent aussi pareil incendie leur sert pour rabattre le gibier, qu'ils chassent ainsi vers des pièges, trappes dissimulées ou nœuds coulants où vont se jeter les animaux. Il faut d'ailleurs se méfier, pendant la marche, de ces pièges, qui coûtèrent la vie à plus d'un homme déjà.

— A ce propos, avez-vous rencontré beaucoup de fauves ?

— On nous a souvent montré des traces de lions, mais nous



BUFFLE DU KATANGA.



Phot. de M. Harrison.

HABITATIONS A RUWE. — UNE TERMITIÈRE A L'AVANT-PLAN.



Phot. de M. Delforge.

CAMPMENT SOUS LES ÉLAÏS DANS UNE ÎLE DU LUALABA.

n'avons jamais vu les animaux eux-mêmes. Les indigènes en ont une terreur folle. Un soir, nous campions dans un endroit où, la veille, une femme, étant sortie la nuit, avait été enlevée par un lion. Jamais nos porteurs ne nous firent un aussi beau brasier que ce soir là et jamais ils ne le gardèrent aussi étroitement. Le lion ne parut d'ailleurs point.

» Les léopards, eux, sont extrêmement nombreux et font beaucoup de mal. Ils n'attaquent pas toujours cependant. Un jour, l'un d'eux se trouvait arrêté au milieu de la route que nous suivions. Quand nous fûmes à quelque soixante mètres, il sauta dans la brousse et disparut. Nous rapportons une très belle peau d'un léopard qui, une nuit, avait surpris une négresse dans sa case. Il l'avait dévorée à moitié, puis avait laissé là le reste du cadavre. La nuit suivante, un blanc s'embusqua près de là, supposant bien que le fauve viendrait achever son repas. Il y vint en effet, mais une balle le tua net.

La caravane se dirige de l'Etoile-du-Congo vers le lac Moëro, sans faire le crochet vers Kambove : le Prince a visité déjà à l'Etoile-du-Congo une exploitation minière toute pareille à celle qu'il pourrait voir à Kambove. Il gagne ainsi six jours sur l'ordre de marche prévu. Il en gagnera encore quatre dans la suite, par la rapidité de son allure, si bien qu'il arrivera à Boma avec une avance de dix jours.

Le 21 mai, on est à Lukafu. Les populations de cet endroit avaient été signalées comme peu sûres : or, il n'advint absolument rien d'anormal. Près de chaque village, les femmes accourent au-devant de la caravane, en se frappant la bouche ouverte au moyen de la paume de la main, ce qui est, paraît-il, le témoignage d'une joie toute particulière. A Lukafu même, énorme concours de monde. Des villages situés à plusieurs jours de marche, tous les chefs sont venus : il y a la cheffesse Kamfua, il y a Mukembe, Lukuku, Maemena, Makebo, il y a surtout



Phot. de M. Delforge.

RETOUR D'UNE CHASSE AU LÉOPARD.

» Dans le Katanga, il faut le répéter, on a souvent de la peine à se procurer des vivres frais. Des agents parcourent le pays raflant les vivres disponibles pour les travailleurs des mines et du chemin de fer. Il y a là, dès à présent, des exploitations fructueuses à créer pour satisfaire aux besoins immédiats.

» L'approche des villages, dans le Katanga, se signale toujours par la présence d'immenses champs de millet ou de sorgho. On y voit aussi d'énormes termitières, qui servent de postes d'observation à des femmes et des enfants guettant tout ce qui approche. Malheureusement, les indigènes n'y regardent point à abandonner leur village pour une raison quelconque et aller le reconstruire ailleurs, et cette mobilité des agglomérations, embrouillant les indications des cartes, rend souvent la marche bien difficile. »

Mokanda-Bantu, le fils du fameux Msiri, avec qui l'Etat eu tant de fil à retordre. Mokanda a tenu à venir affirmer au Prince son attachement à la cause de la civilisation. Pour donner plus de poids à sa démarche, il a amené sa femme favorite... qui était aussi la femme favorite de son père.

Le 29 mai, on atteint le lac Moëro à Kilwa. Une superbe nappe d'eau, ce lac : 110 kilomètres de long sur 40 de large, avec des rives très peuplées. Le Prince va sur un petit vapeur jusqu'à Lukonzolva, localité charmante, qui est aussitôt baptisée le Lucerne congolais... On marche alors depuis un mois : cela vaut bien deux jours de repos. Il faut attendre d'ailleurs les porteurs, qui arrivent par la « voie ordinaire ». Repos actif : visite des environs et notamment de la magnifique ferme modèle, avec son superbe bétail.

On continue la navigation sur le Moëro jusqu'à Pueto et l'on fait une marche d'après-midi pour arriver à Mutela. Elle est terrible, la marche d'après-midi, sous ces latitudes. Mais il faut bien goûter un peu de toutes les sensations du pays noir ! Ici encore, on avait été mis en garde contre les populations. Or, l'accueil des indigènes fut particulièrement enthousiaste.

Alors commence la descente vers le fleuve Congo, ou plutôt vers la Lufua, un des embranchements qui formeront plus tard le Congo. Cette région est, hélas ! infectée de tsé-tsé palpalis aussi bien que de tsé-tsé morsitans, si bien que la maladie du sommeil décime autant les hommes que le bétail.

Voici Kiambi et le bief de 312 kilomètres qui va conduire, par eau, à Kongolo. Le Prince voyage en pirogue et ceci est extrêmement pittoresque. Ses vingt-quatre payeurs sont, en son honneur, vêtus de bleu et coiffés d'un fez jaune. On a certainement choisi les meilleurs chanteurs de l'endroit, car inlassablement ils scandent leurs coups de pagaie des « plus belles mélodies de leur répertoire ». D'ailleurs, dès que leur zèle semble se ralentir, le tam-tam est là pour les remettre en train.

Kongolo est atteint le 15 juin. C'est le point terminus du chemin de fer des Grands-Lacs, mais si les terrassements sont faits jusque-là, le bout du rail est encore à Kasongo, soit à 126 kilomètres. Ceux-ci sont franchis pédestrement en six jours.

Kasongo est un de ces endroits où subsiste un noyau arabe. Mais l'influence arabe ne s'y fait plus guère sentir que dans le type et dans les coutumes des arabisés. Les dames de l'endroit ne témoignent pas leur amitié en se frappant la bouche, mais en jetant aux voyageurs des poignées de riz. Or, comme les voyageurs sont cette fois de qualité exceptionnelle, ils sont bombardés avec la plus belle vigueur. Les hommes, eux, s'avancent en dansant et en lançant aux voyageurs des écharpes qu'ils tiennent par un bout et retirent ensuite avec une prestesse curieuse.

Le 21 juin donc, on arrive au bout du rail. Le kilomètre 164 vient d'être achevé et c'est le Prince lui-même qui entame le kilomètre 165 en enfonçant tout seul un tire-fonds, alors que d'ordinaire, il faut deux nègres pour faire semblable travail. Gros succès : du coup, le prestige du futur souverain se trouve solidement boulonné dans la région.

La période de marche est finie : elle a duré cinquante-cinq jours. On prend maintenant le chemin de fer des Grands-Lacs et le voyage y est particulièrement agréable : un wagon plat a été attelé devant la locomotive et le Prince a ainsi un excellent observatoire pour admirer le pays... Kinder... Navigation de

320 kilomètres jusqu'à Ponthierville, enfin chemin de fer jusqu'à Stanleyville, où l'on arrive le 28 juin et où l'on rencontre le comte de Turin, cousin du roi d'Italie. Le comte de Turin traverse l'Afrique en voyage de chasse et il a forcé ses étapes tout exprès pour rencontrer le Prince. Stanleyville organise une réception enthousiaste : de nombreux villages ont envoyé leur population presque au complet. Il y a une retraite aux flambeaux, il y a une nuit vénitienne sur le fleuve...

Enfin, c'est la dernière partie du voyage, la descente vers la côte, dont les détails sont connus.

— Et le résultat le plus clair de tout cela, conclut le Prince en riant, c'est qu'en trois mois d'Afrique active, j'ai gagné trois kilogrammes !

III

Si indiscrete soit-elle, la question se pose forcément :

— Le Prince n'a-t-il pas fait un peu un voyage à la Cathérine II ? A-t-il pu voir partout les choses telles qu'elles sont en réalité ?

— Il a vu le Congo tel qu'il est, me répond très nettement un « Congolais », retour de la colonie. D'abord, croyez bien que si l'on peut arranger certaines choses, de-ci de-là, en vue d'une visite, il est totalement impossible de « maquiller » un itinéraire traversant entièrement le Congo. Ensuite, l'avance de dix jours que le Prince a prise en cours de route eût bouleversé tous les préparatifs. Enfin et surtout, la documentation extraordinairement minutieuse dont Son Altesse Royale s'était armée avant le départ — nous avons tous constaté qu'elle était au courant de maints détails que nous croyions totalement inconnus en Europe — eût rendu vaines la plupart des tentatives de dissimulation.

» Croyez-moi, le Prince a bien vu le Congo ; et croyez aussi que si l'œuvre accomplie l'a enthousiasmé, il a fort bien remarqué et noté où des modifications, des perfectionnements, des initiatives nouvelles sont possibles pour l'avenir. Il nous a laissé à tous l'impression d'un futur souverain ayant par dessus tout l'ardent désir de bien faire, la volonté absolue de réaliser toutes les destinées d'une œuvre qui permet tous les espoirs.

» Et ce qu'il y a peut-être de meilleur dans tout ceci, c'est la leçon d'énergie donnée par le Prince à son Pays. On n'est pas un héros parce qu'on va au Congo, c'est entendu. Mais quand on accomplit le superbe raid que le Prince vient de terminer sans une défaillance, on est un homme... »



TABLE DES GRAVURES

	PAGES		PAGES
Carte du Congo d'après Filippo Pigafetta (1591)	3	M. Savorgnan de Brazza	21
Burton et Speke	4	Léopoldville en 1882	22
Le docteur Livingstone	4	Une chasse à l'éléphant (éléphant femelle protégeant son petit de son corps)	22
Tippo-Tip	5	Groupe d'indigènes, hommes, femmes, adolescents	23
Rive couverte de lianes	6	Vue de Léopoldville et de Kistamo	24
Avenue des Jacquier, à Léopoldville	6	Camp dans la savane entre les fleuves Mpalanga et Loulou	24
Les îles (bas Congo)	7	Noirs au défrichement	25
Le capitaine Cambier et ses briquetiers	8	Indigène en costume de guerre	25
Hippopotames sur la plage de Karéma	8	Le maniement du fusil chez les indigènes	25
Le capitaine Crespel	9	Employés noirs de l'Association Internationale Africaine	26
Le capitaine Cambier, fondateur de Karéma	9	Femmes indigènes sur la place du marché, à Léopoldville	27
Le lieutenant Wautier	9	Femmes et enfants des indigènes au service de l'État	27
Mirambo	10	Le lieutenant Storms, chef de la quatrième expédition	29
Basoko (les forts)	11	Le lieutenant Van Gèle	29
Le quartier général de Vivi et la montagne de Castel	11	Le lieutenant Coquilhat	29
Vue générale de Basoko	12	Vue des cataractes de la région du bas Congo	30
Soldats Haousas	12	La sultane de Konko	31
Le capitaine Popelin	13	Vue générale de la station de l'Équateur	32
Le Dr Vanden Heuvel	13	Vue partielle de la station de l'Équateur	32
M. Roger	13	Un marché au Tanganika	33
Le colonel Strauch	13	Marché des pêcheurs Wafipas	34
Le capitaine Braconnier	13	Marché de Tabora	34
La force publique à Stanleyville	14	Pont suspendu en lianes des missions de Lukunga	35
Natifs du haut Congo	14	Le sous-lieutenant Grang, sous-chef de la station de Léopoldville	36
Pirogue	15	Le capitaine Hanssens, chef de l'expédition au Kouilou et au haut Congo	36
Ascension d'une pente dans la gorge de Mpagassa	16	Le sous-lieutenant Janssen, chef de la station de Msuata	36
La pointe de Ngoma, après la construction de la route	16	Le sous-lieutenant Parfonry, chef de la station d'Isanghila	36
Le capitaine Ramaeckers	17	Le Dr Allart, directeur du sanatorium de Boma	36
Traversée du Mpalanga par l'expédition Stanley	18	M. Courtois, pharmacien adjoint à Léopoldville	36
Construction d'un village	18	Le lieutenant Harou, chef de la station de Manyanga	36
M. A.-B. Swinburne, chef de la station de Kinshassa	19	Le lieutenant Liebrechts	37
Stanley, en danger de mort, fait ses adieux aux compagnons de ses travaux	19		
Le steamer démontable <i>le Stanley</i> quittant la jetée de Vivi	20		
Le Congo vis-à-vis d'Isanghila	20		

	PAGES		PAGES
Le capitaine Hanssens et le sous-lieutenant Orban	38	Naturel, indigène d'Inganda	64
Indigènes Nyamwézis	38	Nègres au service de l'État	64
Les lieutenants Becker, Durutte, Dubois et Dhanis, de la cinquième expédition	39	Indigène d'Iboko	64
Mort du lieutenant Janssen	40	Indigène Bangala	64
Le steamer <i>En Avant</i> sur le lac Léopold II	40	Indigène Basoko	64
M. Amelot, attaché à la station des Stanley-Falls	41	Fétiches de Banza-Ouvana	65
Atelier de menuiserie de Matéba	41	Entrevue de Stanley et du chef d'Ouangata	66
Bambou	42	Le lieutenant Coquilhat assistant à un palabre	66
Le jardin botanique à Eala	43	Types Balubas	67
Le palmier à huile	43	Les Stanley Falls	68
Piantation de bananiers à Léopoldville	44	Rive plantée de palmiers	68
Pont suspendu sur la rivière Lufu	44	Groupe de noirs	68
Le palmier élaïs	45	Pirogue trainée au-dessus des chutes de Stanley	68
La ferme d'Eala	45	Roche granitique au lac Victoria Nyanza	69
Bayanzi	46	Couvre-chefs Bayanzi	70
Le bétail à Luluabourg	46	Poterie. Equateur et Bangala : marmite, flacon pour l'huile de palme, jarre masanga, poêle pour pirogue, pot pour boisson	70
Tissu indigène.	47	Pipes du haut Congo	70
Poissons du Congo	48	Instrument de musique du haut Congo	70
Faune du Congo	49	Rasoirs du haut Congo	70
Hache	51	Pagaies. Bayanzi, Equateur, Bangala	70
Masse tenant lieu de marteau	51	Sièges. Bayanzi, Equateur, Bangala	71
Couteau de champ	51	Calebasses du Congo	71
Herminette	51	Visite du chef de l'Ou-Savira aux voyageurs blancs	71
Soufflet de forge	51	Les chutes de Yellala	72
Houe	51	La crique voisine de la station des Stanley Falls	72
L'hôtel du gouverneur, à Boma	52	Chapelle à Nouvel-Anvers	74
Chimbègue de soldats, à Boma	52	Mission de Ki Mwenga	74
Hôpital des indigènes, à Boma	52	Poterie	74
Vue générale de Boma	52	Pêcheurs	74
Le commissariat maritime de Boma	52	Vannier Yambinga	74
Vue des factoreries de Boma	53	Mobeka. Factorerie	74
Une rue à Boma	54	L'expédition Stanley attaquée par les cannibales aux cataractes du Congo	75
Le pier de Boma	54	Le steamer <i>Princesse Clémentine</i>	76
Vue du Congo et de la factorerie de Boma en 1885	55	Rive boisée	76
Église de Matadi	56	Iles réfléchies	76
Le pont du ravin du Sommeil	57	Sur l'Ubangi	76
Station du chemin de fer à Matadi	58	Cataractes à Léopoldville	76
Le chemin de fer vers Matadi	58	A. Delcommune	77
Vue de Nokki, sur le Congo	59	Le lieutenant Dhanis.	77
Types zanzibarites	60	Le capitaine Bia	77
Coiffures Bayanzi.	60	E. Baert et C. Vandenplas, comptables à Léopoldville	78
Indigènes Bayanzi	60	Sacrifice funéraire	79
La végétation à Konkò	61	Le festin de funérailles	80
Armes et objets divers	62	Indigène de Msuata	80
Armes diverses	62	Femme Angola parée d'étoffes européennes.	80
Une rue à Iboko	63		
Nègres au service de l'État	64		

TABLE DES GRAVURES

173

	PAGES		PAGES
Chefs indigènes attendant l'arrivée d'un steamer à Coquilhatville	81	La plage de Bagamoyo	103
Sur le lac Tanganika	82	Expédition arrêtée sur les récifs devant les Stanley-Falls	104
Campement sur les rives de l'Ougalla	82	Le fleuve à Banzyville	104
Le bras du Congo devant la station à Iboko	83	Une partie du personnel de la station de Luluabourg	105
Le Congo, vue prise à l'embarcadère de Vivi	84	Indigènes Sango de l'Ubangi	106
Les rives du bas Congo	84	Guerriers de Djibir	106
Le Congo en aval de Vivi	84	Henry-Morthon Stanley	107
Le Congo, vue prise de Kimpoko	84	Vue de Boma, en face de Buka-Mboma	108
Les cascades de Mpalanga	85	Le bateau <i>le Stanley</i> , amarré devant la station des Bangala	108
Une des îles du bas Congo	86	Le quai de Zanzibar	109
Le haut Congo se jetant dans le Stanley-Pool	86	La station de Kinshassa, à Stanley-Pool	110
La station de Mpozo, vue prise à Vivi	86	Vue de Bondeh	110
Vue de Landana	86	Emin-Pacha	111
L'Itimbiri	87	Un débarquement	112
Le Pori africain en temps de Kipoi (saison sèche)	88	Steamers et docks de Léopoldville	112
Même paysage en temps de Massika (saison humide)	88	Guerrier de l'Ugogo	113
Profil du bassin du Congo	89	Le poste de l'Etat à Djibir	114
Stanley-Falls (port tranquille)	90	Camp de Zambi	114
Du Niger à Ostende	90	Indigènes de la contrée d'Isanghila	115
Plan de la direction des vents à Léopoldville	90	Forêt vierge de Manyéma	116
L'entonnoir du bas Congo	90	Expédition attaquée par les naturels de Ngouma	116
Le Stanley-Pool, entrevu du haut des collines de l'intérieur	91	Ascension du mont Nyongena par l'expédition Stanley	117
Piège à gros gibier	91	Le Congo au dessus de son confluent avec la Lulamba	118
Pont suspendu sur la rivière Lukunga	92	Sur le fleuve Mîni	118
Entrée du lac Léopold II	92	Le sous-lieutenant Destrain	119
Pirogues sur le fleuve	93	Vue générale de Vivi, d'après un croquis de M. Naet	119
Grande cataracte du Zambèze (vue prise en amont de la chute)	94	Jeunes plants de café à Coquilhatville	120
Cours supérieur de la Monoko-Yo Boubouka	94	Baobab au bord du Kwilou	121
Nègre à l'affût	95	Le lieutenant Coquilhat et Mata-Buiké, chef des Bangala	122
Vue de Banana	96	N'Joko, neveu de Mata-Buiké	122
La flottille de l'expédition internationale à la pointe de Banana	96	Types d'employés nègres	123
Marchands d'arachides	97	Types d'indigènes	124
Porteur et sa charge	97	Danse des Bangala	124
Caravane d'ivoire se chargeant à Léopoldville pour le bas Congo	98	Employés recrutés sur la côte occidentale	125
Porteurs d'ivoire	98	Station française de Condoa	126
Gens de caravane	98	Station de Manyanga	126
Marchand de volaille indigène	99	Détroit de Msampala	126
Caravane traversant une rivière	100	L'île Bamou, Stanley-Pool	126
Le tembé du Dr Vanden Heuvel	100	Pont suspendu sur la Lukunga	127
Le lieutenant Becker passant une inspection des armes	101	La colonie des enfants indigènes (Nouvel-Anvers)	128
Vendeurs indigènes au fort Léopold	102	Travaux du fort de Chinkakassa	128
La station des Bangala en août 1885. Au fond, les villages indigènes (croquis à vol d'oiseau)	102	<i>Le Stanley</i> sur le Congo	128
		Le Congo à Bayneston	128
		Un rapide	129
		Les sœurs de Notre-Dame à Ki-Kwenza	130
		Notables de Kissanga	130

	PAGES		PAGES
La station de Karéma à vol d'oiseau	131	La bande de forêt tropicale le long de la crevasse des	
Factorerie de Kinchassa	132	chutes Victoria	152
Chef Upoto	132	La chute de l'Arc-en-ciel	152
Chef Malanga	132	Rue à Bulawayo en 1902	153
La cuisine au campement	132	Aux abords de la grande chute. — L'île Livingstone vers	
Indigène Sakara	132	la gauche	154
Indigène Bangala	132	La Lukafu tombant du plateau des Kundelungu	154
Indigène Wangata	132	Le vapeur <i>Emile Wangermée</i> sur le lac Moëro	155
Le steamer <i>le Pionnier</i>	133	Maison du chet de zone à Kiambi	155
Sacrifices humains chez les Wakoutis, près de la station		Au bas du premier saut de la Lukafu	156
de l'Équateur	134	La Lukafu au pied de la chute	156
Soldats d'escorte	134	Les tombeaux du lieutenant Lippens et du sergent	
Renier, capitaine Jacques, Docquier, capitaine Jou-		De Bruyne	157
bert	135	Le chemin de fer des Grands-Lacs	157
En pirogue sur le fleuve	136	La forêt aux abords des chutes Victoria	158
Le steamer <i>Florida</i>	136	Un chef bakuba	158
Le steamer <i>Flandre</i>	136	Le boulevard Militaire de Coquilhatville	159
Rive de l'Itimbiri	136	La Lukafu dans la station de Lukafu	160
Le sultan de Djibir	137	Une partie de cartes à Pania-Mutombo	160
Tambour battant le réveil à l'intérieur d'un poste	138	Au bord du Sankuru	161
Types du bas Congo	138	Bâtiment où sont installés à Bulawayo divers bureaux	
Camp de Yumbi	139	commerciaux, ceux de l'« Union Castle Line », etc.	162
Le personnel noir de la station de Bolobo	140	Une rue de Livingstone (Rhodésie nord-occidentale)	162
Les premiers soldats de la force publique	140	Un champignon de la forêt du Katanga	163
La mission américaine de Léopoldville	141	Décoration en peinture d'une maison dans la région de	
Type des habitations des stations	142	Pania-Mutombo (2 gravures)	164
Sport athlétique au Congo	142	Le bassin de natation à Lukafu	164
S. M. Léopold II, roi des Belges	145	Le chef Baluba et ses femmes (environs du lac Kinda)	164
Carte du Congo belge	146	Antilope « <i>Hippotragus niger</i> » (sable antelope)	165
M. Renkin, ministre des colonies	147	Exploitation aurifère de Ruwe	166
La baie de la Table et le pic du Diable, à Cape-		Ruwe. — Transport des terres aurifères à l'auget de	
town	148	lavage (Sluice)	166
La place du Marché, à Kimberley	148	Ruwe. — Lavage des résidus au « pan »	166
S. M. le roi Albert	149	Ruwe. — Déversement des terres au pied du plan incliné	166
Les chutes Victoria vers la rive gauche du Zambèze	150	Buffle du Katanga	167
Mokanda-Bantu, avec sa femme Maanga, faisant sa visite		Habitations à Ruwe. — Une termitière à l'avant plan	168
hebdomadaire à Lukafu	150	Campement sous les élaïs dans une île du Lualaba	168
L' <i>Armada Castle</i>	151	Retour d'une chasse au léopard	169



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES		PAGES
PRÉFACE	1	Le haut Congo et ses principaux explorateurs	77
AVANT-PROPOS	3	Enterrement d'un notable au Congo	79
L'expédition Crespel-Cambier	9	Géographie, orographie, hydrographie	83
L'expédition Popelin	13	Une chasse à la panthère au Congo	93
L'expédition Ramaeckers	17	Commerce	97
Vie d'un chef de poste belge au Congo	23	L'esclavage au Congo	103
L'expédition Storms	29	Henri Stanley et Savorgnan de Brazza	107
Un marché au Congo	33	Ce qu'il faut cultiver au Congo	119
La cinquième expédition	37	Unités monétaires indigènes; monnaies du Congo	
La flore du Congo	42	belge	133
La faune du Congo	49	Les antiesclavagistes au Tanganika (la campagne arabe) .	135
Minéraux	51	Testament du Roi-Souverain mettant l'État Indépendant	
Organisation du gouvernement de l'État indépendant .	53	à la disposition de la Belgique	144
Voies de communications	57	Notre nouvelle colonie	147
La race nègre, caractère physique en général	61	Le Prince Albert au Congo	151
Aptitudes du nègre, main-d'œuvre	69	Table des gravures	171
Une séance de féticheur	73	Table des matières	175

